les Inrockuptibles 2

1968

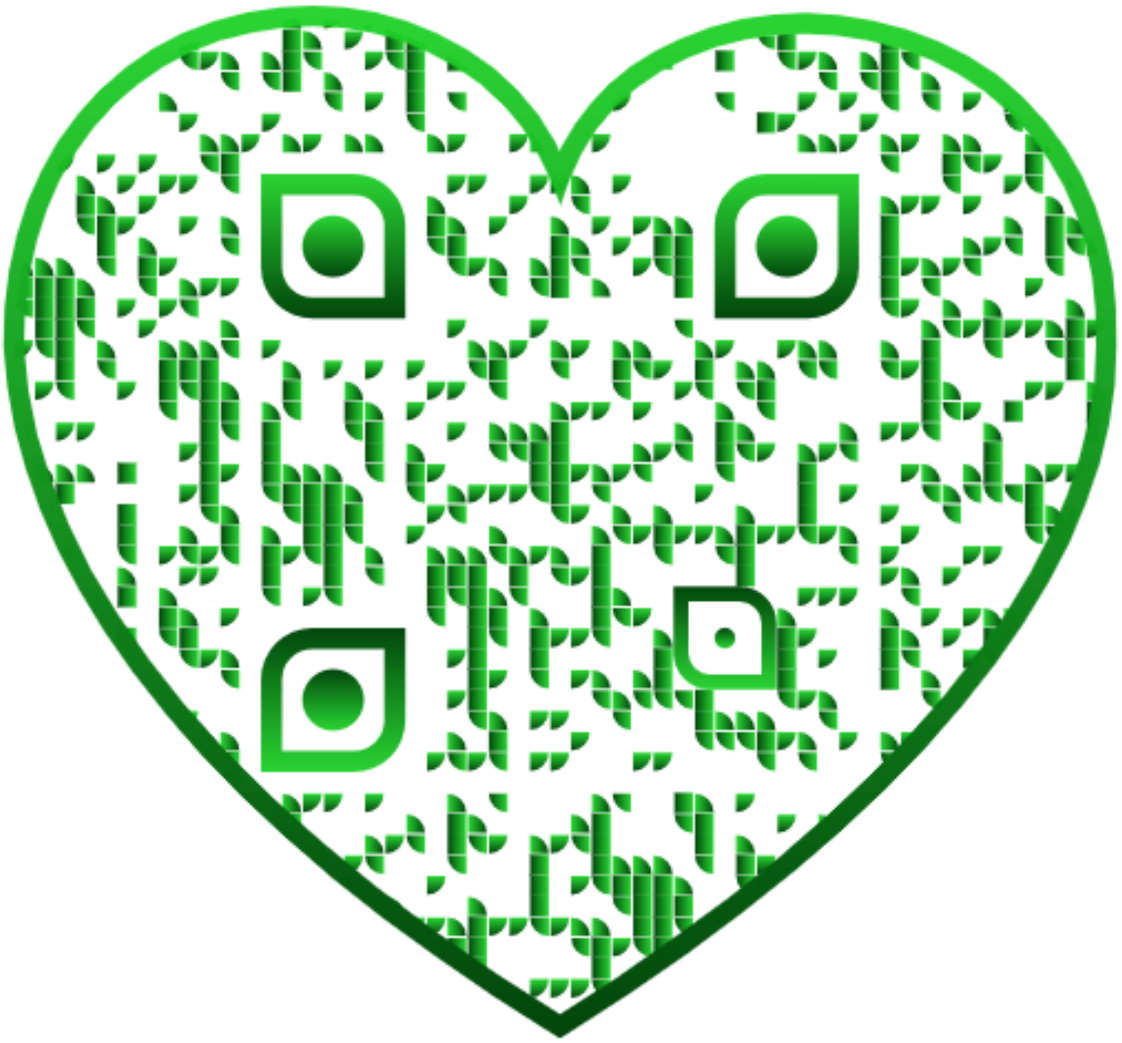
12 mois de musique et de révoltes

- Janis Joplin
- Gainsbourg
- Pink Floyd
- Françoise Hardy
- Vietnam
- François Truffaut
- Jimi Hendrix
- Nanterre
- Scott Walker
- Godard
- Rolling Stones
- Martin Luther King
- Joni Mitchell
- Beatles
- ...

france culture

ISSN 0298-3788. Allemagne 10,50 €, Belgique 9,90 €, Calédonie 1700 XPF, Canada 16,20 CAD, DOM 10,50 €, Espagne 10,50 €, Grèce 10,50 €, Italie 10,50 €, Liban 20200 LBP, Luxembourg 9,90 €, Maroc 100 MAD, Maurice Ile 11 €, Polynésie française 1500 XPF, Portugal 10,10 €, Royaume-Uni 9,40 GBP, Sénégal 6000 CFA, Suisse 16,30 CHF

M 05915 - 80 - F: 8,90 € - RD



Centre Pompidou

France Culture

LE CENTRE POMPIDOU ET FRANCE CULTURE PRÉSENTENT

IMAGINE

1968 – 2018 : L'ESPRIT DE MAI

28 ET 29 AVRIL
LE WEEK-END DE LA CRÉATION ET DES IDÉES

EXPOSITIONS
DÉBATS
ATELIERS
PERFORMANCES
CONCERTS
PROJECTIONS

ÉMISSIONS
INTERVIEWS
RENCONTRES

C'EST GRATUIT

MASTERCLASSES
MARATHONS RADIOPHONIQUES

Centre Pompidou, entrée libre • samedi 28 et dimanche 29 avril 2018
en savoir plus sur : www.centrepompidou.fr • www.franceculture.fr

En partenariat avec Les Inrockuptibles

© Centre Pompidou, direction de la communication et des partenariats, conception graphique : Ch. Beneyton, 2018

Paris, 3 mai 1968.

Edito

En 1968, il y a tout juste cinquante ans, un vent de révolte souffle sur le rock. Les Stones font rugir leur *Street Fighting Man,* Johnny Cash chante en prison, Janis Joplin libère son *Ball and Chain,* Gainsbourg et Bardot jouent à *Bonnie and Clyde,* Jimi Hendrix est plus électrique que jamais, le heavy metal pousse ses premiers cris, le psychédélisme devient sauvage... La musique accompagne les changements profonds de la société – comme les événements de Mai qui, en France, mettent à mal les institutions et donnent la parole à la jeunesse – et se pose en échappatoire et en exutoire face aux violences qui ébranlent la terre entière – assassinats de Martin Luther King et Robert Kennedy aux Etats-Unis, invasion soviétique en Tchécoslovaquie, guerre du Vietnam, manifestations un peu partout réprimées avec la plus grande brutalité. Mais, au-delà de la musique, c'est l'ensemble de la culture qui bouge aussi. Le Nouveau Journalisme envisage une manière novatrice de parler du monde, le cinéma et les intellectuels s'engagent, la bande dessinée s'affranchit, la science-fiction voit ses rêves devenir réalité – la Lune est sur le point d'être conquise ! Ce sont ces bouleversements qui ont façonné notre époque actuelle que nous vous présentons ici à travers le prisme original et fondamental de la musique.
Anne-Claire Norot

Sommaire

04 1968, année électrique

Janvier 1968
06 **Serge Gainsbourg** Bonnie and Clyde
08 Le Vietnam
10 La gazette de janvier
11 Les manifestations dans le monde

Février 1968
12 **Bee Gees** Horizontal
14 Quatre disques de pop suave
16 La gazette de février
17 La BD

Mars 1968
18 **Joni Mitchell** Song to a Seagull
20 Le psychédélisme
23 Quatre disques heavy
24 La gazette de mars
25 Le western spaghetti

Avril 1968
26 **The Zombies** Odessey and Oracle
28 L'assassinat de Martin Luther King
30 La gazette d'avril
31 Les Shadoks

Mai 1968
32 **Johnny Cash** At Folsom Prison
34 Mai 68 : entretien avec l'historien Boris Gobille
38 Mai 68 : les dates clés
39 Le cinéma français
40 La mode
42 La gazette de mai
43 L'Atelier des Beaux-Arts

Juin 1968
44 **Pink Floyd** A Saucerful of Secrets
46 Le mouvement tropicaliste
48 La gazette de juin
49 Roman Polanski

Juillet 1968
50 **The Band** Music from Big Pink
52 **Creedence Clearwater Revival** Creedence Clearwater Revival
54 La gazette de juillet
55 Le Nouveau Journalisme

Août 1968
56 **Big Brother & the Holding Company** Cheap Thrills
58 **Marvin Gaye** In the Groove
60 Quatre disques soul
62 **The Byrds** Sweetheart of the Rodeo
64 La gazette d'août
65 Le Printemps de Prague

Septembre 1968
66 **Sly and the Family Stone** Life
68 François Truffaut
70 La gazette de septembre
71 La science-fiction

Octobre 1968
72 **The Jimi Hendrix Experience** Electric Ladyland
75 Quatre disques d'outsiders
76 Les J.O. de Mexico
78 La gazette d'octobre
79 Les arts plastiques

Novembre 1968
80 **The Beatles** The White Album
84 **Van Morrison** Astral Weeks
86 Jean-Luc Godard
88 La gazette de novembre
89 La littérature française

Décembre 1968
90 **The Rolling Stones** Beggars Banquet
93 Quatre disques folk
94 **Françoise Hardy** Comment te dire adieu
96 La gazette de décembre
97 La conquête de l'espace

© Gérard-Aimé/Gamma-Rapho/Getty Images

1968, année électrique

Si Mai 68 fait partie de notre mythologie nationale, ce moment est indissociable d'un grand ébranlement dans le monde entier cette année-là. **Par Jean-Marie Durand**

Spontanément, pour parler comme les "Mao Spontex", l'année 1968 convoque les souvenirs d'une seule ville et d'un seul mois dans nos esprits confusément marqués par le poids d'un mythe politique : le mois de mai dans le Quartier latin de Paris. En 1968, il n'y a pas de repère spatiotemporel aussi fort que celui de Mai, fétichisé pour le pire et le meilleur dans notre roman national. Révolution de la parole, pour le moins, les semaines de soulèvement étudiant et ouvrier demeurent une page de notre Histoire qui, cinquante ans après, n'a pas fini de susciter des discussions sur ce que nous lui devons. La vitesse avec laquelle le cours des choses s'emballa durant ce printemps prit par surprise tous les révoltés, se souvient aujourd'hui, ébahi, l'écrivain Jean-Christophe Bailly dans *Un arbre en mai* (Seuil, 2018) : *"Nous n'en revenions pas, et c'est sans doute aussi pourquoi il fut si difficile, pendant longtemps, d'en revenir vraiment."*

Un temps nouveau

Pourtant, cette accélération procédait d'un long temps d'étouffement, enfin mûr pour une rupture, et pour le début d'autre chose, d'un temps nouveau. Une page blanche prête à se laisser griffer de traits colorés, en écho au *White Album* des Beatles, sorti en novembre 1968. *"Mai 68 fut une convergence, c'est comme si des milliers de petites rigoles avaient abouti au même point, formant un lac d'impatience qui ne pouvait que déborder"*, souligne Bailly. Ces milliers de petites rigoles ruisselaient de tous côtés, dans chaque région de France, mais surtout dans chaque partie du monde. Mai-juin 1968 ne fut qu'un chapitre hexagonal épique d'une époque traversée par des vents de révolte disséminés dans l'espace politique mondialisé.

C'est toute l'année 1968, et le monde entier contenu en elle, qu'il faut revisiter pour à la fois mieux nous situer dans notre actualité en 2018 et mieux comprendre notre mythologie de Mai. Car celle-ci ne fut qu'un feu parmi d'autres, un éclat enchâssé à d'autres, procédant d'autres envols, sans lesquels les barricades de la Sorbonne n'auraient pu voir le jour, et brûler dans la nuit. De Paris à Memphis, de Tokyo à Prague, de Mexico à Rome, de Berlin-Ouest à New York, de La Havane au Caire, d'Alger à Dakar..., la planète entière vibrait d'une humeur juvénile et contestataire partagée, dont les échos persistants disent aujourd'hui encore qu'elle fut un moment particulier et intense de notre histoire contemporaine. Une *"humeur anti-institutionnelle"*, disait le sociologue Pierre Bourdieu. Comme une balise libertaire et égalitaire à partir de laquelle les règles de nos sociétés, marquées par l'héritage de l'après-guerre, de la Guerre froide, d'une décolonisation imparfaite, de normes culturelles figées, allaient enfin se transformer.

Un monde libéré

Durant toute l'année, la contestation étudiante gagnait les pays riches – Etats-Unis, Royaume-Uni, Allemagne, Italie, Pays-Bas, France, mais aussi Japon, tous traversés par des combats violents entre étudiants et policiers – au nom de la critique du capitalisme, de toutes les formes d'exploitation, de répression et surtout de la guerre, menée par les Américains au Vietnam. Cet appel généralisé à la liberté se télescopait dans des élans de libération, notamment au sein des régimes autoritaires – Espagne, Portugal, Grèce, Mexique et bien sûr Tchécoslovaquie, où le Printemps de Prague voulut, en vain, inventer un socialisme à visage humain...

S'il est toujours délicat d'identifier dans le cours de l'Histoire des tournants décisifs, évidemment relatifs face aux processus de continuité inexorables, il est quand même tentant de voir dans le moment 1968 l'acte de naissance d'un monde, moins nouveau que renouvelé, moins libéré qu'émancipé de ses poids anciens. Plutôt qu'une table rase, c'est un élargissement des possibles que l'année 1968 a incarné, c'est-à-dire le début d'une révolution culturelle et mentale, embarquant dans son élan des revendications essentielles portées par les premiers mouvements féministes, homosexuels, antiracistes, antiautoritaires, écologistes... 1968 fut un *"ébranlement"*, pour reprendre l'expression du journaliste américain Mark Kurlansky. Un ébranlement certes souvent réprimé par des pouvoirs résistant à l'assaut des jeunesses révoltées (le conservateur Nixon élu en novembre en dépit des manifestations étudiantes et du mouvement des Noirs pour les droits civiques ; de Gaulle maintenu au pouvoir en France ; chape de plomb qui retombe sur la Tchécoslovaquie après le Printemps de Prague ; répression

Manifestation étudiante contre la construction de l'aéroport de Narita à Tokyo le 31 mars 1968.

© The Asahi Shimbun/Getty Images

sanglante des manifs étudiantes au Mexique et au Japon...). Mais les déceptions politiques effectives ne pouvaient masquer le poids des futurs basculements qu'annonçait cet ébranlement.

Le progressisme à l'œuvre

Avec la politisation étudiante dans le monde entier contre le capitalisme consumériste, les guerres coloniales, avec le Vietnam comme paradigme, toutes les formes possibles de l'ordre établi (dans l'entreprise, la politique, la famille...), les normes sociales, les carcans sexuels..., l'année 1968 fut ce moment fécond dans l'histoire du progressisme politique et culturel. Et si les traces des idéologies de gauche et d'extrême gauche alors influentes – du maoïsme au situationnisme, du trotskysme au tiers-mondisme... – se sont effacées dans les imaginaires politiques d'aujourd'hui, elles ont nourri de leur sève subversive une grande part des avancées culturelles de nos cinquante dernières années. A tel point qu'on rêverait aujourd'hui, en dépit des obstacles qui obstruent sa potentialité, de voir réactivée, à l'unisson dans le monde entier, cette humeur contestataire et audacieuse, aussi bien dans les formes politiques de l'engagement que dans celles, innovantes, de la création.

Plutôt qu'une table rase, c'est un élargissement des possibles que l'année 1968 a incarné, c'est-à-dire le début d'une révolution culturelle et mentale, embarquant dans son élan des revendications essentielles portées par les premiers mouvements féministes, homosexuels, antiracistes, antiautoritaires, écologistes...

Attentif au surgissement des révoltes étudiantes et ouvrières en 1968, l'historien Michel de Certeau écrivit alors : *"Un événement n'est pas ce qu'on peut voir ou savoir, mais ce qu'il devient (et d'abord pour nous)."* Ce que l'année 1968 est précisément devenue pour nous, même sans prendre la mesure de tout ce qui souffla en elle, c'est au moins le souvenir que le vent de l'Histoire ne se réduit pas au sens que lui confèrent les Etats, que tout est politique, que la parole existe aussi bien dans la rue et sur les murs que dans les assemblées académiques, qu'on ne s'ennuie jamais lorsque l'on proteste et lorsqu'on prête attention aux avant-gardes artistiques. Ce sont tous ces feux et cette électricité dans l'air que l'année 1968 abrita partout, jusqu'à nous faire regretter ses cendres. ✳

JANVIER

Bonnie and Clyde
Serge Gainsbourg

Bande-son de la divine idylle entre Serge Gainsbourg et Brigitte Bardot, cet album est une ode à la modernité pop. **Par Jean-François Brieu**

Quand l'Eté de l'amour frappe à la porte de Serge Gainsbourg, compte tenu du fait que le gars se réveille rarement avant 3 h de l'après-midi, nous présumerons que nous sommes dans les alentours de 17 h 30. Nous sommes, par ailleurs, le vendredi 2 juin 1967, jour de la Sainte-Blandine, une jeune fille jadis dévorée par les lions, comme le sieur Gainsbourg l'avait été par des bergers allemands pour les besoins d'un péplum de série B, sorti une demi-douzaine d'années plus tôt. Ce jour-là, Londres bruisse de la sortie du nouvel album des Beatles, *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band*. Le disque, comme on sait, va détourner le cours habituel de la musique pop *mid-sixties* et l'expédier directement dans la quatrième dimension. Les témoins de l'époque racontent que Gainsbourg entend des extraits du disque à la radio et n'a de cesse de se procurer la galette et d'abrutir son entourage avec ce vinyle qui tourne en boucle sur sa chaîne hi-fi.

Une rencontre enflammée

Après un été assidûment planant, Gainsbourg s'en retourne à la gestion de sa carrière avec les premiers jours de l'automne. On lui fait savoir que l'acteur Jean Gabin souhaiterait le voir apparaître dans son nouveau film, intitulé *Le Pacha*. "Gueule d'amour", comme on appelait Gabin dans les années 1930, a eu vent des scènes de complicité filiale qui ont lié Gainsbourg à Michel Simon pendant le tournage du film *Ce sacré grand-père,* et il se verrait bien, en quelque sorte, prendre le relais.
Fan absolu du cinéma d'avant-guerre, Serge tope là, avec d'autant plus d'énergie qu'une semaine plus tôt une autre proposition artistique l'a fait décoller de sa chaise.
Il y aurait dans l'air, pour ourler à la feuille d'or les programmes des fêtes de fin d'année de la télévision française, l'idée d'un *Show Bardot,* qu'il faudrait mettre en boîte assez vite, pour une diffusion le 1er janvier 1968. Le moment de la rencontre Gainsbourg-Bardot est fixé aux alentours de 13 h, à la table d'un restaurant, le vendredi 6 octobre. Et la Bardot de cette époque, c'est quand même de l'ordre de l'apparition divine, avec Rolls et chauffeur, service d'ordre, photographes people à la traîne et touristes allemands qui se demandent si cette statue ambulante s'est échappée du Louvre.
Le repas est chaleureux d'emblée ; Gainsbourg et Bardot se connaissent, le premier a déjà écrit pour la seconde, et voilà un menu d'excellent rapport qualité/prix, qui débouchera sur quelques chansons nouvelles, sur une émission de télé intimiste, sur des disques 33 et 45 tours, et sur une *love story* très sixties : enflammée, insouciante, ravageuse, inconsciente des dégâts qu'elle provoque, et aussi brève que peut l'être, dans les bras l'un de l'autre, une petite mort.
Le couple Gainsbourg/Bardot est LE couple dont on parle à Paris. Les amants sortent et s'amusent quasiment tous les soirs.
On dit que Bardot choisit les adresses et fonce au volant de sa Spitfire pendant que Serge fait le beau et décide que ce qui sortira de cette collaboration sera une ode à la modernité pop.
De fait, les deux titres qui en sont l'emblème aujourd'hui se nomment *Harley Davidson* (la femme, le cuir, la mécanique, la vitesse, le sexe…) et *Bonnie and Clyde* (la femme et l'homme, la mort, la guerre ouverte à la société, ses règles, ses flics – en bref, un Mai 68 de poche). Le troisième est maudit : il s'appelle *Je t'aime moi non plus,* il calque cet intitulé sur une saillie de Salvador Dalí, il préfigure la fin de l'histoire, Bardot s'opposera longtemps à sa sortie et il fera la fortune d'un autre appareillage mi-homme, mi-bête, le duo Gainsbourg-Birkin.

Carte du Tendre 60's

En se penchant plus avant sur *Harley* et sur *Bonnie,* et en passant derrière les voix, on note, au passage, la couleur de la bande-son. Ce climat "jungle", ces cris d'orang-outang, ces percussions, ces guitares qui font "cloing-cloing", ces stridences de fête foraine… Gainsbourg et Michel Colombier, son fidèle directeur d'orchestre, s'en sont donné à cœur joie et inventent, un doigt sur la console, un psychédélisme steak-frites en réponse aux envolées élégiaques des Beatles.
Quand sort le 33 tours *Bonnie and Clyde,* Serge et Brigitte posent pour la pochette habillés en Warren Beatty et Faye Dunaway, têtes d'affiche du film éponyme d'Arthur Penn dont le Swinging London a fait un objet furieusement à la mode pendant au moins deux semaines. Gainsbourg préface le vinyle, au dos de la pochette : *"Ces douze titres de Brigitte et de moi sont autant de chansons d'amour. Amour combat, amour passion, amour physique, amour fiction. Amorales ou immorales, peu importe…"*

Sublimation

En janvier 1968, le *Show Bardot* est un succès public et critique. Et le poster de Brigitte, chevauchant une Harley qui raconte une sacrée histoire subliminale de libération féminine, est sous presse. Il sera l'une des images secrètes des prochains "événements" en décorant, grâce à quatre punaises, les murs des chambres des étudiants en grève, et pas seulement ceux de Nanterre.
Quant à la plus belle *love story* de l'hiver 1968, elle s'achève piteusement. Le mari de B.B. ayant fait les gros yeux, la star rentre au bercail avec son air boudeur de petite fille surprise en train de feuilleter le magazine américain *Playboy*. Gainsbourg gardera au cœur toute sa vie la plaie ouverte de cette séparation. Il en pleurera des larmes de sang sur une partition de Dvořák, et ça s'appellera *Initials B.B.* La chanson dessine l'exact contour en creux d'un amour lorsqu'il est fini : *"Jusques en haut des cuisses, elle est bottée/Et c'est comme un calice à sa beauté."* Un calice amer et flamboyant dont le chanteur aura transformé la lie en alcool fort. ✻

Gainsbourg et Michel Colombier, son fidèle directeur d'orchestre, s'en sont donné à cœur joie et inventent, un doigt sur la console, un psychédélisme steak-frites en réponse aux envolées élégiaques des Beatles.

Le Vietnam, guerre sans retour

En janvier 1968, l'offensive du Têt fait basculer le conflit au Vietnam. Aux Etats-Unis, hommes politiques et opinion publique manifestent leur volonté de sortir de cette guerre. **Par Gilles Dupuy**

Au Vietnam, selon la tradition, les âmes des morts reviennent sur terre le jour du nouvel an lunaire. Pour les accueillir, on brûle de l'encens sur les autels familiaux. Les rues se couvrent de fleurs, des pétards explosent en rafales et chacun se régale de *banh chung,* un gâteau de riz garni d'une farce de poitrine de porc et de haricots mungo. Pour tous les Vietnamiens, c'est la fête du Têt. En ce mois de janvier 1968, le Têt offre également l'occasion d'une trêve bienvenue, au plus fort d'un conflit fratricide dont personne ne voit l'issue.

L'escalade militaire

Car depuis 1954, sur les décombres de l'Indochine française, deux pays se font face de part et d'autre du 17e parallèle. Au nord, sous la coupe d'Ho Chi Minh, figure emblématique de l'anticolonialisme, s'est installé un régime d'obédience marxiste, la République démocratique du Vietnam. Au sud, soucieux d'endiguer la menace communiste, les Américains ont porté Ngo Dinh Diem à la tête de la République du Vietnam. Autoritaire, népotique et corrompu, Diem s'est très vite rendu impopulaire aux yeux de la population, à tel point que s'est développé contre lui un mouvement de rébellion armée, le Front national de libération du Sud-Vietnam, plus connu sous le nom de ses combattants, les Vietcongs (littéralement, "Vietnamiens communistes"). Or, les Etats-Unis voient d'un très mauvais œil la progression de cette insurrection, d'autant qu'elle est soutenue en hommes et en matériel par le régime du Nord. Au fil des années, la présence militaire américaine au Vietnam ne va donc aller qu'en s'intensifiant, mais elle prend un tour décisif en novembre 1963, avec l'arrivée de Lyndon B. Johnson à la Maison-Blanche. Pour Johnson et son administration, composée de bellicistes convaincus, le dossier vietnamien est prioritaire – il s'agit d'en faire le symbole de la lutte contre l'expansion du communisme. A Saïgon, Ngo Dinh Diem a été renversé par une junte militaire, laquelle, tout aussi déconsidérée, s'avère incapable de faire face au Vietcong. En février 1965, prenant prétexte d'un incident mineur impliquant des navires de guerre américains et nord-vietnamiens dans le golfe du Tonkin, Johnson donne son feu vert à l'opération Rolling Thunder, qui exporte le conflit au-delà du 17e parallèle. Durant des mois, l'aviation américaine va déverser des tonnes de bombes sur le Nord-Vietnam, sans pour autant faire céder les autorités d'Hanoï, ni juguler la guérilla au sud. Sur le terrain, le général en chef, William Westmoreland – que ne rebute pas l'épandage mortifère d'agent orange [1] sur les terres agricoles contrôlées par le Vietcong –, réclame toujours plus de renforts. Grâce à la conscription, le nombre de soldats américains déployés au Vietnam passe de 75 000 à 125 000. A la fin de l'année 1966, ce chiffre est porté à 380 000, pour atteindre 500 000 en 1967.

Jusqu'ici plutôt favorable au conflit, l'opinion publique commence alors à lentement basculer. Sur les campus, les manifestations pacifistes se multiplient, des appelés brûlent publiquement leur carte de recrutement, avant de trouver, pour des milliers d'entre eux, refuge au Canada. De nombreux artistes, tel Country Joe McDonald et son fameux *I-Feel-Like-I'm-Fixin'-to-Die Rag,* sèment le vent de la révolte. A la Maison-Blanche, même un faucon de la trempe de Robert McNamara, secrétaire à la Défense des Etats-Unis, se met à douter du bien-fondé de l'intervention américaine. Il démissionne le 19 janvier 1968.

Une offensive planifiée

Côté nord-vietnamien, l'état-major, placé sous la tutelle du général Giap, vainqueur des Français à Dien Bien Phu, décide de frapper au cœur même des zones contrôlées par les Américains. Minutieusement préparée, l'opération vise également à soulever la population, et précipiter ainsi la chute du régime de Saïgon. Pour ménager un maximum d'effet de surprise, les Nord-Vietnamiens choisissent la date du 31 janvier 1968, jour de la fête du Têt, marquant traditionnellement une pause dans les combats. Ils mettent parallèlement sur pied une opération de diversion, en lançant une attaque sur Khe Sanh, une base américaine proche de la frontière. Mordant à l'hameçon, Westmoreland dépêche d'importants renforts sur place, dégarnissant du coup le sud du pays. L'offensive proprement dite débute dans la nuit du 30 au 31 janvier, avec l'attaque simultanée d'une centaine de villes, villages et bases américaines. Infiltrées dans la population, les troupes du Vietcong, renforcées de combattants nord-vietnamiens, prennent d'assaut l'ambassade des Etats-Unis à Saïgon et s'emparent totalement d'Hué, l'ancienne capitale impériale. L'offensive, qui mobilise plus de 80 000 hommes, prend d'abord de court l'état-major américain, mais l'affrontement tourne assez rapidement en faveur des troupes de l'Oncle Sam. L'ambassade américaine et l'émetteur de la radio nationale sont ainsi sécurisés en quelques heures, mais il faudra vingt-six jours de durs combats aux G.I. pour reprendre Hué, non sans que la ville soit presque entièrement détruite. Au terme de l'offensive, les pertes du Vietcong s'élèvent à 58 000 hommes, mais avec 3 895 soldats tués, le bilan est très lourd pour les Américains.

L'écœurement

Sur le plan purement militaire, l'offensive du Têt se solde par un désastre pour le régime d'Hanoï. Ses troupes sont décimées, ses réseaux au Sud-Vietnam démantelés, et la population est restée sourde à ses appels au soulèvement. Mais dans les faits, c'est la

Convoi militaire américain dans un village du Sud-Vietnam, aux environs de Saïgon en 1968.

© Nik Wheeler/Corbis/Getty Images

rébellion qui sort victorieuse de ces huit semaines de combats. Car aux Etats-Unis, l'ampleur de l'offensive a troublé jusqu'à Johnson lui-même. Les images de l'assaut contre l'ambassade américaine, a fortiori par un ennemi prétendument à bout de force, ébranlent sérieusement l'opinion.
A la une des journaux, la photo d'un officier de police sud-vietnamien exécutant un prisonnier vietcong d'une balle dans la tête ajoute encore à l'écœurement. Les principaux organes de presse et les chaînes de télévision se positionnent désormais contre une guerre de plus en plus impopulaire, tandis qu'au sein même de l'administration Johnson des voix militent de façon pressante pour une sortie du conflit. Le Président finit par céder. En mars, le général Westmoreland, qui réclame l'envoi de 205 000 soldats supplémentaires,

L'offensive, qui mobilise plus de 80 000 hommes, prend d'abord de court l'état-major américain, mais l'affrontement tourne assez rapidement en faveur des troupes de l'Oncle Sam.

est limogé. Dans la foulée, Johnson annonce l'arrêt des bombardements sur le Nord, afin de permettre l'ouverture de négociations. Celles-ci s'engagent en octobre, à Paris, et quand bien même elles s'enlisent presque aussitôt, le dialogue est noué. Sur le terrain, la priorité est maintenant donnée à l'équipement et à la formation de l'armée sud-vietnamienne, censée prendre à terme le relais des troupes américaines. Elu en novembre à la présidence des Etats-Unis, Richard Nixon va reprendre à son compte cette stratégie de "vietnamisation du conflit", mais il faudra attendre mars 1973 pour voir le dernier G.I. quitter le pays. Privé du soutien américain, Saïgon tombe deux ans plus tard, scellant la défaite militaire la plus humiliante jamais subie par les Etats-Unis. ✱

1. Un puissant défoliant aux effets ravageurs pour la nature et les hommes.

✳ La gazette de janvier '68

✳ **Trois jours avant son décès en décembre 1967, Otis Redding mettait la touche finale à son nouveau titre, *(Sittin' On) The Dock of the Bay*. Conformément à la demande du chanteur, son coauteur et producteur Steve Cropper a finalisé le titre après sa mort en y ajoutant bruits de vagues et cris de mouettes. *(Sittin' On) The Dock of the Bay* sort en single le 8 janvier et sera le seul numéro 1 des charts obtenu par Otis Redding.**

✳ **Près de 500 écrivains et éditeurs américains signent un texte publié sous forme de publicité dans le *New York Post*, le *New York Times Book Review* et *Ramparts*. Ils y annoncent leur intention de ne pas payer la Vietnam War Tax Surcharge, la surtaxe d'impôts de 10 % destinée à financer la guerre du Vietnam, en guise de protestation contre le conflit. Parmi les signataires, Thomas Pynchon, Grace Paley, Norman Mailer, Allen Ginsberg, Philip K. Dick, James Baldwin, Susan Sontag, Hunter S. Thompson, Kurt Vonnegut, Howard Zinn, Noam Chomsky, Jerome Charyn.**

✳ **Vingt ans après sa rédaction, *Sexus*, le premier tome de *La Crucifixion en rose* d'Henry Miller, sort en traduction intégrale chez Buchet-Chastel. La première édition en anglais de cette autobiographie érotique fictionnée était parue en 1949 à Paris.**

✳ **Le 29 janvier, le peintre français d'origine japonaise Foujita meurt à 81 ans. Né en 1886, il était arrivé en France en 1913 et avait plongé d'emblée dans la scène artistique de Montparnasse, devenant l'ami de Chaïm Soutine et Modigliani. Son succès est immédiat. Sa peinture se distingue de celle de ses amis de Montparnasse. Figurative, elle joue beaucoup sur les transparences. Converti au catholicisme en 1959, il a également peint des œuvres religieuses.**

✳ **Le marketing et la science à l'unisson : Procter & Gamble lance aux Etats-Unis Ariel, la première lessive aux enzymes (bientôt gloutons) ou protéases bactériennes. L'idée est venue des bouchers lavant leurs vêtements tachés de sang avec un composé à base d'enzymes. Cette lessive efficace mais plus chère arrivera en France à la fin de l'année.**

Régine Deforges contre la censure

RégineDefo rges dans sa maison d'édition.

Pas encore auteure (elle ne publiera son premier roman qu'en 1976) mais libraire, l'insoumise Régine Deforges crée sa première maison d'édition, L'Or du Temps, appelée ainsi en hommage à André Breton. Son premier livre est *Le Con d'Irène,* texte érotique de Louis Aragon (déjà édité clandestinement en 1928), qu'elle publie sous le titre d'*Irène,* et sans nom d'auteur. Le 5 janvier, tout le tirage (2 000 exemplaires) est saisi sous le prétexte qu'il ne comporte pas de nom d'auteur – on ne dit évidemment pas que c'est à cause de son contenu érotique... Régine Deforges le republiera en mars, lui octroyant un nom d'auteur fantaisiste, Albert de Routisi. Le nom d'Aragon ne sera officiellement associé au texte qu'en 1986, lorsque sera publié chez Gallimard *La Défense de l'infini* suivi des *Aventures de Jean-Foutre La Bite,* auquel *Le Con d'Irène* est intégré.

Le Velvet en pleine lumière

Le Velvet Underground, groupe visionnaire, saison deux. Avant même que l'Amérique de 1968 ne s'habitue à se réveiller avec du sang à la une, *White Light/White Heat* annonce en janvier la couleur. Noire, avec pas mal de rouge dedans. Au nombre des cadavres, ceux de la bienséance, du confort harmonique et du trio de personnages occis – par balle, scalpel et ciseaux – au fil de *The Gift, Sister Ray* et *Lady Godiva's Operation*. Sous sa pochette monochrome et son humour macabre, l'album maudit du Velvet exulte pourtant d'allégresse : jamais encore groupe ne s'était aussi radicalement affranchi de toute préoccupation sociale ou commerciale. Bannis des hit-parades, Lou Reed, John Cale, Sterling Morrison et Moe Tucker montent les amplis à 11 et jouent pour le plaisir. Y compris pour celui, fondamental, de s'engueuler entre eux et d'envoyer le reste du monde se faire foutre. Stupre et distorsion, speed et avant-gardisme, primitivisme des rythmes et fraternels saluts à des icônes de la transgression nommées William Burroughs et Hubert Selby Jr : irrécupérable par le rock mainstream, *White Light/White Heat* réussira à nicher sa chanson-titre dans le répertoire de David Bowie, puis à devenir durant la décennie suivante la pierre de touche du punk new-yorkais.

ALBUMS

The Byrds The Notorious Byrd Brothers
Blue Cheer Vincebus Eruptum
Canned Heat Boogie with Canned Heat
Simon & Garfunkel The Graduate
Aretha Franklin Lady Soul
Iron Butterfly Heavy
Dr. John Gris-Gris
Spirit Spirit
Steppenwolf Steppenwolf
The Electric Prunes Mass in F Minor
Nancy Sinatra Movin' with Nancy
France Gall 1968

SINGLES

Love Alone Again Or
Otis Redding (Sittin' On) The Dock of the Bay
Leonard Cohen Suzanne
Steppenwolf Born to Be Wild
Sly and the Family Stone Dance to the Music
Spirit Taurus
The Velvet Underground Sister Ray
Status Quo Pictures of Matchstick Men

TOPS

France **Mireille Mathieu** La Dernière Valse
UK **The Beatles** Hello, Goodbye
US **John Fred and His Playboy Band** Judy in Disguise (with Glasses)

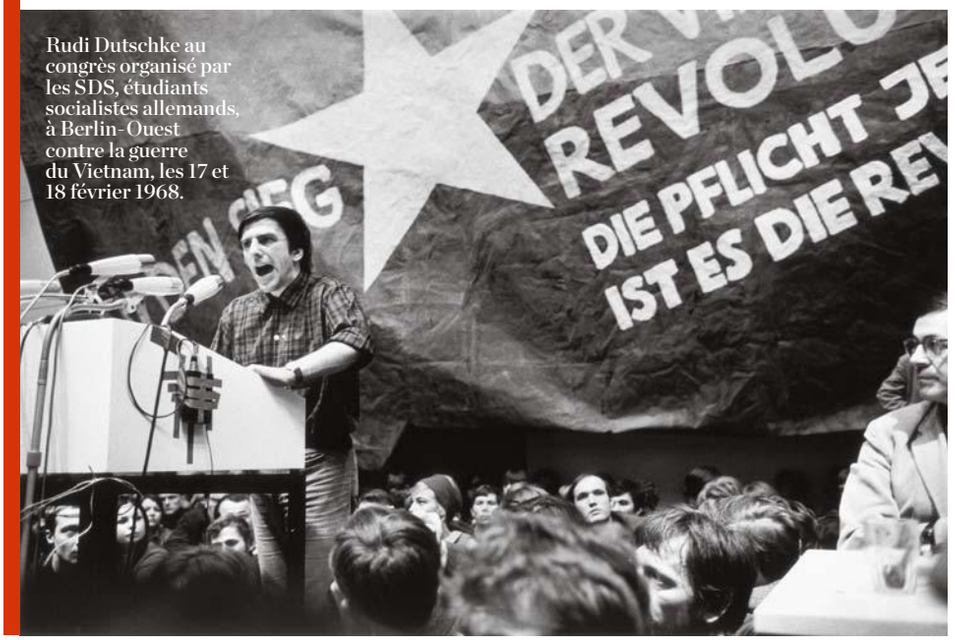
✳ **Jimi Hendrix se retrouve en prison à Stockholm après avoir dévasté sa chambre d'hôtel lors d'une bagarre avec son bassiste Noel Redding.** ✳ **Le 1er janvier, le Smig (qui s'appellera Smic à partir de 1970) passe de 2,15 à 2,22 francs l'heure. Une baguette de pain coûte alors 50 centimes.** ✳ **le 5, Dubček est élu premier secrétaire du Parti en Tchécoslovaquie, marquant le tout début du Printemps de Prague (lire p. 65).** ✳ ***Benjamin* de Michel Deville reçoit le prix Louis Delluc.** ✳ **Johnny Cash est en concert, en prison et en Californie : le depuis devenu mythique *At Folsom Prison* sortira le 24 mai (lire p. 32).** ✳ **Le caricaturiste et dessinateur de presse Chaval, au dessin épuré, au goût pour l'absurde et à l'humour désabusé, se suicide.** ✳ **Bienvenue dans l'ère de la modernité : le premier distributeur de billets est mis en service gare Saint-Lazare à Paris.** ✳ **Le sous-marin *Minerve* disparaît au large de Toulon avec 52 personnes à bord. Son épave n'a jamais été retrouvée malgré les recherches.** ✳ **La jeune chanteuse Gribouille, à la carrière lancée par Jean Cocteau, meurt d'une overdose de médicaments et d'alcool. Son style dramatique et sa voix grave la plaçaient non loin de Ferrat, Brel et Barbara.** ✳ **Des querelles linguistiques, assorties de violences, secouent la Belgique. C'est à l'université de Louvain, où les nationalistes flamands exigeaient la fermeture de la section francophone, que tout a débuté fin 1967.** ✳ **En Bretagne, trois attentats indépendantistes visent préfectures et perceptions.** ✳ **Au Vietnam, début de l'offensive du Têt (lire p. 8).**

Réalisation des pages gazettes : Anne-Claire Norot, avec l'aide de Christophe Conte, Yaël Girardot, Bruno Juffin, Laurent Malet, Jean-Luc Manet, Jean-Baptiste Morain.

Régine Deforges © Reporters Associés/Gamma-Rapho/Getty Images

Un monde en révolution

Tour d'horizon des luttes et manifestations qui fleurirent tout autour du globe avant, pendant et après Mai 68. **Par Vincent Ostria**



Rudi Dutschke au congrès organisé par les SDS, étudiants socialistes allemands, à Berlin-Ouest contre la guerre du Vietnam, les 17 et 18 février 1968.

Mai 68 n'est pas un événement circonscrit à la France. L'année 1968 n'est pas non plus le début d'un phénomène contestataire qui s'exacerbera avec le terrorisme d'extrême gauche durant la décennie suivante. En fait, le monde est agité depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Divers troubles résultent de la volonté d'émancipation des anciens colonisés. La fièvre des indépendances fait tache d'huile. Une de ces luttes anticoloniales débouche sur la guerre du Vietnam, qui aura des effets secondaires, notamment aux Etats-Unis, où elle enflamme la jeunesse pacifiste. Dans les années 1950-1960, toutes sortes de mouvements antiautoritaires causent des troubles publics dans les pays occidentaux et communistes. 1968 est un moment culminant, une année brûlante partout dans le monde. Difficile de recenser exhaustivement tous ces troubles. Peu de pays occidentaux sont épargnés par ce tsunami politico-social, coïncidant avec une remise en cause des vieux schémas, synchrone avec la mode pop, la découverte de concepts venus d'Asie et l'accès croissant aux psychotropes.

Dans ce qu'on appelle alors le Tiers-Monde, le réveil socio-politique est moins généralisé. En Afrique, on voit quelques soubresauts au Maghreb ; au Sénégal, une grève générale unit ouvriers et étudiants en mai 1968. Du côté de l'Extrême-Orient, au Japon, foyer effervescent depuis le début des années 1960, l'année est aussi mouvementée que les précédentes. Temps forts au printemps et en octobre à Tokyo (barricades le 21 juin dans le quartier universitaire), Kyoto et Osaka. Des manifestations réprimées sont suivies par une manifestation contre la loi anti-émeutes qui rassemble 800 000 personnes.

En Europe de l'Ouest, les protestations se cristallisent contre la guerre du Vietnam. En Allemagne, à Berlin-Ouest, des manifestations pacifistes réunissent des milliers d'étudiants en janvier et février. Le vent de fronde redouble après la tentative d'assassinat d'un leader étudiant, Rudi Dutschke, par un ouvrier d'extrême droite en avril 1968. L'agitation s'ensuit dans toute l'Allemagne de l'Ouest et sera baptisée "émeutes de Pâques". En mai, des universités sont occupées. A Londres, de vastes foules se massent sur Grosvenor Square devant l'ambassade des Etats-Unis en mars et en octobre, pour stigmatiser la guerre du Vietnam. Dérapages violents à la clé. En Italie, on assiste à un marasme politique généralisé. Il culmine dans la capitale le 1er mars 1968, lors de la "bataille de Valle Giulia". Après l'occupation par la police de la faculté d'architecture de Rome fin février, des groupes d'étudiants assaillent les forces de l'ordre retranchées. S'ensuit une mêlée opposant néofascistes, marxistes-léninistes et policiers. Nombreux blessés. Cette "bataille" préfigure le Mai 68 français...

L'Europe de l'Est n'est pas à l'abri du phénomène. En mars, se déroulent en Pologne diverses manifestations étudiantes, notamment contre la dérive antisémite du gouvernement (après la guerre des Six-Jours de 1967). En Tchécoslovaquie, le président du parti communiste, Alexander Dubček, prône un *"socialisme à visage humain"* et annonce des réformes en avril 1968. Le Printemps de Prague, une des grandes déflagrations politiques de l'année, sera tué dans l'œuf quand l'armée soviétique envahira la Tchécoslovaquie en août (lire p. 65).

Aux Etats-Unis, les mouvements de protestation anti-guerre du Vietnam et pro-droits civiques initiés depuis des années forment un socle anti-establishment qui alimente le ras-le-bol estudiantin. L'assassinat de Martin Luther King en avril 1968 déclenche des émeutes dans 125 villes, qui font 45 morts... En Amérique latine, la tension monte dans les pays autoritaires. Au Brésil, des conflits sur le statut des étudiants causent des remous dès le mois de mars. Lors de la préparation d'une manifestation à Rio, le Front uni des étudiants du Calabouço est pris de court par la police, qui tue un de ses membres. S'ensuivent des marches protestataires dans tout le pays. Toute l'année, la tension monte. En juin, des barricades sont érigées à Rio ; des étudiants sont arrêtés, d'autres tués. A Montevideo en Uruguay, l'état de siège est décrété en juin après des émeutes étudiantes. Au Mexique, le 2 octobre 1968, a lieu le "massacre de Tlatelolco" : au terme de trois mois de révolte estudiantine, l'armée ouvre le feu sur des étudiants rassemblés place des Trois-Cultures à Mexico. Bilan : 200 morts. Tous ces mouvements de révolte qui ont coïncidé et culminé la même année résultent d'une évolution parallèle de la conscience sociopolitique dans le monde. Les rapports dominants/dominés commencent à changer. Cela se poursuivra dans les années 1970, avec la diversification des luttes politiques. ✻

© Wolfgang Kunz/Ullstein Bild/Getty Images

FÉVRIER

Horizontal
Bee Gees

En 1968, les frères Gibb livrent deux albums pop aux harmonies vocales immaculées et aux mélodies magistrales. Il faudra désormais compter sur cette famille en or. **Par Noémie Lecoq**

Dans le documentaire *This Is Where I Came In,* qui retrace la carrière plantureuse des Bee Gees, Sir George Martin, gentleman-producteur de légende, déclare : *"Je crois qu'il y a une ressemblance entre les Bee Gees et les Beatles, en particulier dans leurs premières œuvres, dans ce lien entre de très bonnes accroches, de très bonnes mélodies qui restent en tête. En soi, c'est une chose extraordinairement difficile à faire."* Cette comparaison amplement justifiée, venant de l'un des esprits les plus fins de la pop anglaise, ne manque pas de courage.
Aussi admirés que raillés, les Bee Gees ont souvent reçu les moqueries les plus cruelles (pour leurs voix haut perchées, leurs looks, leurs brushings, leur succès auprès du grand public...), surtout pendant les 70's, période *Saturday Night Fever*. Pourtant, il suffit d'écouter leur musique pour se rendre à l'évidence : leur précocité, leur inventivité, leur songwriting immaculé et leurs harmonies vocales irréelles méritent une réhabilitation.

Des cascades d'harmonies

Chanteurs et musiciens dès l'enfance, cette fratrie anglaise précoce a vécu neuf ans en Australie, avant de revenir sur ses terres début 1967 pour essayer de percer dans la scène musicale londonienne. Sur place, ils signent rapidement un contrat de cinq ans chez Polydor et publient dans la foulée un album de pop psychédélique, *Bee Gees' 1st.*
Quand 1968 commence, Barry Gibb a 21 ans. Ses petits frères, les faux jumeaux Robin et Maurice, viennent d'avoir 18 ans. Au cours des douze mois qui suivent, les Bee Gees sortent deux nouveaux albums et une poignée de singles mémorables qui font décoller leur carrière en Europe.
Dans une interview pour *In Conversation* en 2001, Maurice revient sur cette période palpitante où il commence à fréquenter les Beatles : *"Quelques mois plus tôt, j'avais 17 ans et j'idolâtrais ces personnes. Je vivais en Australie et j'achetais le livre du fan-club des Beatles. Tout à coup, je me retrouve à prendre des cuites avec ces mecs. Qu'est-ce qui se passe ?"* L'explication est toute simple : pendant ces quelques mois où tout bascule, les Bee Gees n'en finissent pas de dévoiler des chansons impressionnantes, qu'ils composent eux-mêmes et qu'ils chantent dans des cascades d'harmonies dignes des Everly Brothers.
En février 1968, ils livrent l'éblouissant album *Horizontal,* illuminé par le single *Massachusetts* (sorti en préambule fin 1967), ballade ourlée de cordes sensibles. Le reste de l'album prouve qu'ils sont aussi capables de briller dans d'autres registres, avec la même aisance mélodique : la pop baroque, l'esprit espiègle à la Kinks, le rock psychédélique, ou encore le rhythm'n'blues façon Stax (sur le poignant *The Change Is Made*).

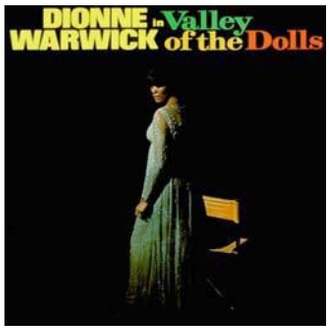
Une avalanche de tubes

Le groupe part en tournée à travers l'Europe, en passant par la prestigieuse scène du Royal Albert Hall à Londres. En parallèle, leur succès leur impose de continuer à enchaîner les sorties. Tout en passant en studio régulièrement pour préparer l'album suivant, entre deux concerts, ils enregistrent au début de l'été deux singles pour les sortir avant la fin de l'année : *I've Gotta Get a Message to You* et le grandiose *I Started a Joke,* porté par le timbre à la fois vulnérable et intense de Robin. En 1968, ils livrent deux autres singles qui ne figurent pas sur leurs albums : *Jumbo* et l'énorme tube *Words,* chanté par la voix solaire de Barry. Grâce à ces quatre chansons, le trio se hisse en tête des charts de plusieurs pays européens et, de l'autre côté de l'Atlantique, intègre le Top 10.
Mais un rythme aussi effréné, allié à des excès en tout genre, a ses limites. Fin juillet, alors qu'ils sont sur le point de partir à la conquête des Etats-Unis sur une tournée de sept semaines, Robin s'écroule : on lui diagnostique un épuisement nerveux et il part en maison de repos. Si la tournée américaine est annulée, Maurice et Barry entrent quand même en studio pour commencer à préparer leur nouvel album à deux. Leur frère les rejoint, mais leur complicité familiale commence à se fissurer. Intitulé *Idea,* ce nouvel album (leur cinquième, en comptant les deux premiers albums sortis uniquement en Australie) arrive en septembre 1968. Il prolonge leurs expérimentations entre fantaisie aventureuse et classicisme intemporel.
Fin 1968, les Bee Gees peuvent se vanter d'avoir intégré le cercle fermé de la pop à succès et d'avoir pour concurrents directs leurs héros d'hier. Le succès amène dans son sillage les clichés habituels (drogue, alcool, argent, guéguerres d'ego...) et les tensions entre les trois frères s'aggravent. Quelques mois plus tard, Robin quitte le groupe. Heureusement, cette séparation ne sera que temporaire, le temps de mûrir un peu et de se réconcilier pour attaquer un tout nouveau chapitre, avec un tout nouveau son pour la décennie suivante : la fièvre disco des 70's peut alors commencer. ❋

Outre les ballades, ils sont capables de briller dans d'autres registres, avec la même aisance mélodique : la pop baroque, l'esprit espiègle à la Kinks, le rock psychédélique, ou encore le rhythm'n'blues façon Stax.

Sur du velours

De la pop suave et sophistiquée dans un monde chamboulé.



Dionne Warwick
Valley of the Dolls

Au cœur des années 1960, on fait difficilement mieux que le trio Burt Bacharach, Hal David et Dionne Warwick en matière de R'n'B et d'easy listening. Les compositions du duo de songwriters new-yorkais ont trouvé en Warwick une interprète à la hauteur de leur classe démesurée. C'est une nouvelle fois le cas sur ce neuvième album studio pour Scepter Records qui permettra d'ailleurs à Warwick d'obtenir son premier Grammy Award pour *Do You Know the Way to San Jose,* morceau entraînant bardé de cuivres et de cordes marqués de l'empreinte des arrangements de Burt Bacharach. Une fois n'est pas coutume, l'autre grand succès du disque n'est pas un titre du duo Bacharach/David mais la chanson-titre, thème du film *Valley of the Dolls* adapté du best-seller de Jacqueline Susann et premier single de l'album. Sorti d'abord comme B-side du hit *I Say a Little Prayer* en 1967, le morceau d'André et Dory Previn offre à Dionne Warwick un écrin tout en velours pour son interprétation à fleur de peau. Et si chaque titre donne ici l'impression que Dionne Warwick est l'incarnation même de la pop *made in Brill Building,* le délicat *As Long As There's an Apple Tree* en ouverture est une telle caresse qu'on peine ensuite à s'en remettre. **Alexis Hache**

Glen Campbell
Wichita Lineman

Un homme né à Delight ("délice") dans l'Arkansas ne pouvait qu'incarner idéalement ce rôle de poète horticole qui fait pousser sur le terreau rustique de la musique américaine – la country – des chansons pop sophistiquées et merveilleusement sur-arrangées en studio. Dans la deuxième moitié des années 1960, la country-pop est en vogue, elle s'écoute en stéréo pour bien entendre les effets et les orchestres de cordes, et Glen Campbell en est le baladin romantique. Avant d'enfiler les tubes comme des perles sur une parure, il a été embauché par les Beach Boys (pour la scène). Il avait la gueule de l'emploi, et n'en revient pas indemne. Sur cet album qui contient son plus grand tube – *Wichita Lineman* – mille fois repris, Glen Campbell est un crooner du Far West en pleine crise existentielle, atteint de cette étrange et touchante solitude qu'on entend aussi chez les Beach Boys. Ses chansons souvent plaintives expriment une subtile palette d'émotions, les plus douloureuses étant toujours adoucies dans le sirop des violons et des cuivres. Il reprend Otis Redding, Jacques Brel, Tim Hardin, et les laisse seuls dans les grandes plaines au coucher du soleil. **Stéphane Deschamps**

Nancy & Lee
Nancy & Lee

Au départ, les duos enregistrés par Lee Hazlewood et Nancy Sinatra figurent sur les faces B des singles de la belle, en 1967, comme une idylle secrète. En 1968 paraît enfin *Nancy & Lee,* album enregistré à saute-mouton entre Hollywood, Nashville et Londres, au gré des périples discographiques de Nancy en solo. Bien que constitué d'un assemblage hétéroclite de chansons, l'album est un authentique trésor, distillé en millions d'exemplaires. Ouvert par une reprise de *You've Lost That Lovin' Feelin'* qui rend les Righteous Brothers soudainement dispensables, *Nancy & Lee* est quasiment un flot continu de standards : *Summer Wine, Sundown, Sundown, Sand, Lady Bird,* tous signés Hazlewood. Au-delà des compositions (éblouissantes) et de l'interprétation (doublement merveilleuse), ce sont ces arrangements et orchestrations qui coupent le souffle. On ne voit guère que Morricone pour avoir aussi prodigieusement tressé entre elles les cordes des violons et celles des potences, imaginé des rythmiques qui slalomment aussi fièrement entre les cactus, avec cette basse qui évoque tant de galops altiers et ces cuivres d'horizons rougeoyants. A lui seul, l'épique *Some Velvet Morning* et son montage hallucinant vaut toutes les scènes Cinémascope des films de cowboys. **Christophe Conte**

Scott Walker
Scott 2

Sur la lancée de son premier album solo, l'ancien leader des Walker Brothers reproduisait une formule qu'il qualifiait lui-même de *"paresseuse et autocomplaisante",* à savoir un mix de reprises de Brel, de quelques contemporains (Tim Hardin) et de thèmes de films, assorti de compositions originales. Déjà publié en single fin 1967, le *Jackie* du grand Jacques ouvre le bal de manière tonitruante, et deux autres "breleries" (*Next* et *The Girls and the Dogs*) finiront de faire de Walker le plus grand passeur international du Belge prognathe – inspirant Marc Almond et Neil Hannon, entre autres. Si les chansons cinématographiques signées Mancini ou Bacharach n'ont sans doute jamais été aussi bien incarnées que par cette voix surnaturelle, c'est encore au niveau songwriting que Walker se surpasse. Il n'en avait sans doute pas encore assez sous ses semelles de vent pour nourrir un disque entier, mais le quarté qu'il aligne ici vaut son pesant de diamants. Le flamenco pop et épique de *The Amorous Humphrey Plugg,* l'expressionnisme kurt-weillien de *The Girls from the Streets,* la beauté convulsive et féerique de *Plastic Palace People* et le storytelling bouleversant de crooner de l'aube sur *The Bridge* n'ont quasiment aucune concurrence. Sinon le Scott Walker de l'année d'après, encore plus immense. **Christophe Conte**

POUR 9,60 € PAR MOIS, L'ABONNEMENT PREMIUM C'EST

LA NOUVELLE FORMULE DU MAGAZINE
CHEZ VOUS TOUS LES MERCREDIS

LE SITE PREMIUM EN CONTINU

L'APPLI MOBILE ET SES RECOMMANDATIONS
QUOTIDIENNES

L'ACCÈS AUX ANCIENS NUMÉROS

TOUTES LES CRITIQUES EN LIGNE LE VENDREDI
PRÉCÉDANT LA SORTIE DU MAGAZINE

UN BON D'ACHAT DE 25 €
SUR LES INROCKS STORE

+ LE 06 DE MICHEL HOUELLEBECQ,
LA FIN DE *GAME OF THRONES* EN VERSION PDF,
UN PIÈGE À LOUPS *DESPACITO*
ET PLEIN D'AUTRES AVANTAGES !*

les Inrockuptibles Premium

*OK ça c'est faux. Tout le reste est complètement vrai, sauf cette dernière partie (dommage c'était cool le piège à loups *Despacito*).

Abonnez-vous sur **abonnement.lesinrocks.com**
Déjà abonné ? Rendez-vous sur **mon-compte.lesinrocks.com**

✳ La gazette de février '68

✳ **Le chanteur de doo-wop Frankie Lymon, ancien membre des Teenagers, est retrouvé mort d'une overdose chez sa grand-mère à l'âge de 25 ans. The Teenagers avaient connu leur premier – et énorme – succès *Why Do Fools Fall in Love* en 1956 alors que Lymon avait 14 ans. Après une rapide flopée de hits, Lymon quitta le groupe pour une carrière solo qui ne fera que décliner, en partie à cause de son addiction à l'héroïne.**

✳ **Alors que leurs commerçants s'apprêtent à partir pour Rungis (déménagement qui aura finalement lieu en 1969), les Halles entament difficilement leur processus de rénovation. Lors de ce qui constitue l'une des premières grandes expositions d'urbanisme, les projets pour leur reconstruction sont présentés à l'Hôtel de ville de Paris. L'affluence est importante, mais les avis se déchaînent. Alors que des projets alternatifs sont exposés rue Montorgueil, les six maquettes officielles sont retoquées en mars par le conseil municipal et un appel à de nouvelles propositions est lancé.**

✳ **Les 10es Grammy Awards récompensent les Beatles, *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band* étant album de l'année. Le chanteur country Glen Campbell est récompensé cinq fois, Bobbie Gentry, auteure et interprète de *Ode to Billie Joe,* repart avec quatre récompenses dont celle du meilleur nouvel artiste. Lalo Schifrin reçoit deux récompenses pour son thème de *Mission: Impossible,* tout comme Aretha Franklin pour *Respect*. Plus surprenant, Boris Karloff est récompensé (meilleur disque pour enfant) pour son enregistrement du livre de Dr. Seuss, *How the Grinch Stole Christmas!*.**

✳ **La ville expérimentale Auroville est inaugurée en Inde le 28. Créée par la Française Mirra Alfassa, disciple du philosophe indien Sri Aurobindo, conçue par l'architecte français Roger Anger et parrainée par l'Unesco, cette ville utopique, qui existe toujours, a une vocation spirituelle et est destinée à être *"une ville universelle, où hommes et femmes de tous les pays peuvent vivre en paix dans une harmonie progressiste, au-delà des croyances, de la politique et des nationalités".***

Les J.O. à Grenoble voient grand

Organisés pour la première fois en France depuis 1924, où ils se tenaient alors à Chamonix, les Jeux olympiques d'hiver de Grenoble s'ouvrent le 6. Près de 1 200 athlètes de 37 pays s'y affrontent dans 35 épreuves. La cérémonie d'ouverture, en présence du général de Gaulle, a réuni 100 000 spectateurs et quelque 600 millions de téléspectateurs à travers le monde. Il faut dire que l'ORTF n'a pas lésiné sur les moyens audiovisuels. Plus de 100 caméras tournent, 4 studios et 13 salles de montage ont été mis en place, et 31 organismes internationaux retransmettent les programmes. La France remportera neuf médailles dont 4 d'or – 3 pour Jean-Claude Killy (descente, slalom, slalom géant), 1 pour Marielle Goitschel (slalom).

L'affaire Langlois

9 février 1968. André Malraux, ministre de la Culture, tente de virer le plus discrètement possible le fondateur de la Cinémathèque française, Henri Langlois, mythe vivant adulé des cinéphiles, parce que sa gestion est un peu folklorique et qu'elle agace le ministre des Finances. À partir du 12 février, il reçoit une soixantaine de lettres signées de la main de la crème de la crème du cinéma mondial, qui refuse que leurs films soient désormais projetés à la Cinémathèque française si Langlois ne reste pas. Parmi eux : Minnelli, Rossellini, Fritz Lang, Orson Welles, Buñuel, Dreyer et... Charlie Chaplin ! À l'Assemblée, le député François Mitterrand se dit choqué. La presse de gauche s'empare de l'affaire, l'image de marque de Malraux en pâtit. La Nouvelle Vague (Godard, Chabrol, Rivette et surtout Truffaut) crée un comité de défense qui organise des manifestations devant la Cinémathèque, auxquelles se mêlent artistes (Jean Marais, Jean-Pierre Léaud) et étudiants (dont un certain Daniel Cohn-Bendit). Les CRS tapent un peu. Bien qu'il soit écrivain célèbre et proche du Général, Malraux a là un problème... En avril, sous la pression, il finit par réintégrer le grand Langlois. Pas touche à celui que Cocteau appelait *"le dragon qui veille sur nos trésors"*.

Columbo débarque à la télévision

Peter Falk.

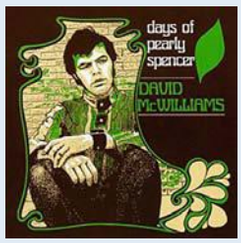
Inculpé de meurtre, diffusé sur la chaîne américaine NBC le 20 février, marque la première apparition du lieutenant Columbo à la télévision. Ce téléfilm n'est pas destiné à déboucher sur une série, le premier véritable pilote, *Rançon pour un homme mort,* sera diffusé en mars 1971.

ALBUMS

Fleetwood Mac Fleetwood Mac
Vanilla Fudge The Beat Goes On
Bee Gees Horizontal
The Chocolate Watch Band The Inner Mystique
The Rascals Once Upon a Dream

SINGLES

Michel Polnareff Le Bal des Laze
The Who Mary Anne with the Shaky Hand
Fairport Convention If I Had a Ribbon Bow
Merrilee Rush & the Turnabouts Angel of the Morning
Tom Jones Delilah
Simon & Garfunkel Scarborough Fair
Donovan Jennifer Juniper
The Monkees Valleri



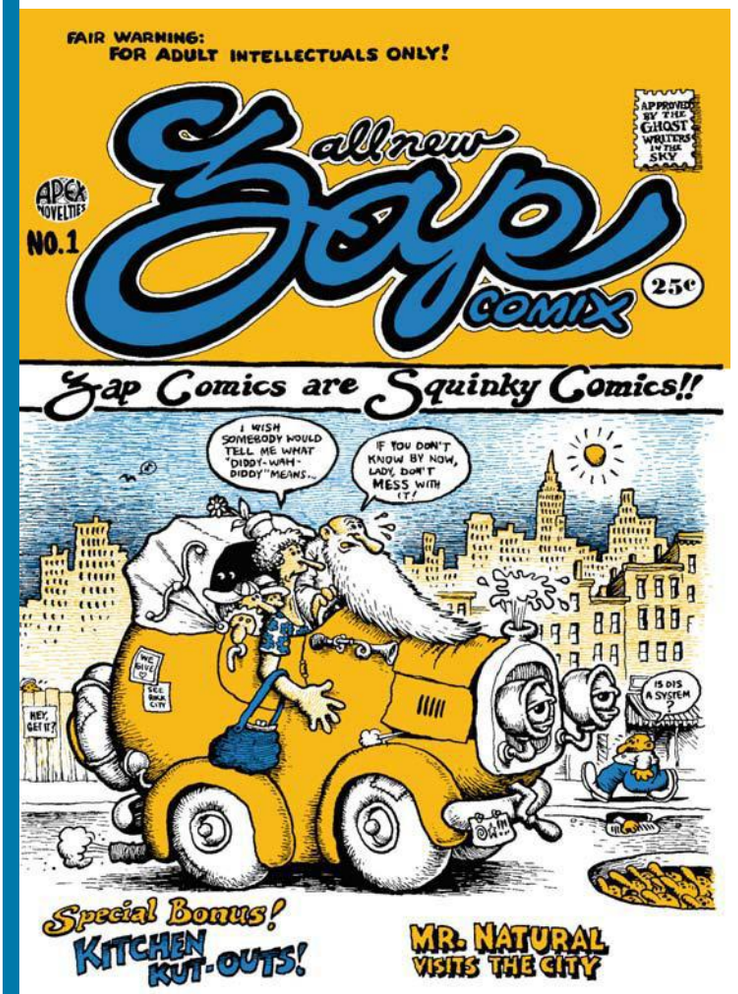
TOPS

France **David McWilliams** Days of Pearly Spencer
UK **Manfred Mann** Mighty Quinn
US **Paul Mauriat** Love Is Blue

✳ **A New York, le Madison Square Garden ouvre ses portes à son emplacement actuel. Contrairement aux deux premiers stades du même nom, il n'est pas situé sur Madison Square mais entre la 7e et la 8e Avenue sur les 31e, 32e et 33e Rues.** ✳ **Elvis et sa femme Priscilla sont les heureux parents d'une petite Lisa-Marie née à Memphis le 1er.** ✳ **Robert Crumb publie, de façon encore confidentielle, le premier numéro de sa revue *Zap Comix*.** ✳ **Les Beatles partent en Inde avec Mike Love, Mia Farrow, Donovan et leurs amis pour suivre des cours de méditation transcendentale à l'ashram du Maharishi Mahesh Yogi.** ✳ **Sortie du film *La Planète des singes* de Franklin J. Schaffner aux Etats-Unis (lire p. 71).** ✳ **Avec sa compagnie le Théâtre du Soleil, Ariane Mnouchkine met en scène *Le Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare, adapté par Philippe Léotard, au cirque de Montmartre. 47 000 spectateurs iront voir la pièce.** ✳ **Publication de *Myra Breckinridge* de Gore Vidal, qui questionne le genre et l'orientation sexuelle, et est aussi le premier roman à présenter un héros qui subit une opération pour changer de sexe.** ✳ **Le 15 débute dans *Pilote* la publication d'*Astérix aux Jeux olympiques,* qui paraîtra en album deux mois avant les J.O. de Mexico.** ✳ **A Toulouse sont effectués les premiers essais au sol d'un prototype de Concorde.** ✳ **Fannie Hurst, romancière américaine auteure notamment du best-seller *Back Street* et d'*Imitation of Life* (adapté au cinéma par Douglas Sirk), meurt à 78 ans.**

Bulles d'air

Au Japon, aux Etats-Unis ou en France, la BD ouvre ses cases au monde. Un air neuf pour le manga, les comics ou la BD franco-belge. **Par Vincent Brunner**



Un domaine dans lequel les événements de cette année-là ont eu des conséquences très claires, c'est celui de la culture, et surtout tout ce qui relevait des mauvais genres, estime le scénariste Pierre Christin. *Tout d'un coup, ça n'avait plus rien de ridicule de lire de la BD. Alors qu'avant c'était pour les gosses ou les débiles."* Dans l'histoire du médium, 1968 constitue un moment charnière où l'on bascule définitivement d'un art mineur pour (grands) enfants à un divertissement noble pour gamins et, parfois, exclusivement réservé aux adultes.

Au Japon, paraît à partir de l'été le magazine bimensuel *Shonen Jump,* avec notamment des histoires de Go Nagai (le créateur de *Goldorak*). Visant les ados masculins, il deviendra hebdomadaire l'année suivante et va s'imposer avec le temps comme la plus importante revue de prépublication pour l'industrie du manga. Pour autant, la revue qui change le monde de la BD vient sans doute de San Francisco, épicentre d'une révolution (contre-)culturelle qui n'a toujours pas fini de produire des secousses. Robert Crumb fait en effet imprimer à 3 500 exemplaires le premier *Zap Comix* qu'il a entièrement dessiné. Parodiant sur sa couverture les comic books formatés de l'industrie américaine, ce numéro montre ce qui arrive quand un auteur de BD s'arroge une liberté totale. Vendu dans les *coffee shops* et via un réseau alternatif, la revue délirante se fait remarquer, et Crumb devient le pape de la BD qui brise les tabous. Dès le deuxième numéro d'août, elle accueille les violentes planches de S. Clay Wilson et les travaux psychédéliques de Rick Griffin et Victor Moscoso qui, jusque-là, concevaient des affiches de concerts.

Zap fait aussi école et d'autres dessinateurs underground américains décident de lui emboîter le pas. Les productions super-héroïques laissent elles un peu de place à l'innovation. Dans *Nick Fury, agent du S.H.I.E.L.D.,* Jim Steranko introduit des collages pop et du op art, Le *Silver Surfer* de Stan Lee et John Buscema montre un personnage en proie à des angoisses métaphysiques.

La BD franco-belge oscille également entre immobilisme et aventure éditoriale. La plupart des séries à succès occupent le marché, comme *Astérix* de Goscinny et Uderzo *(Le Bouclier arverne, Astérix aux Jeux olympiques), Les Schtroumpfs* de Peyo *(Le Cracoucass), Lucky Luke* de Goscinny et Morris (*La Diligence* et *Le Pied-Tendre*). Anar dans l'âme, Franquin se régale d'autant plus avec *Gaston Lagaffe* (*Des gaffes et des dégâts*, premier album en grand format) qu'il est libéré d'une charge : dessiner *Spirou et Fantasio,* série qui avait fini par le déprimer. Hergé, lui, publie l'album de *Tintin* le plus étrange, *Vol 714 pour Sydney*.

L'hebdomadaire *Pilote* se montre aussi perméable à l'air du temps. Christin et Mézières y publient la première grande aventure de *Valérian et Laureline,* l'excellente *Cité des eaux mouvantes*.

Après avoir été épaulé par Goscinny, Gotlib prend son indépendance et crée seul *Rubrique-à-brac,* appelée à rendre hilares plusieurs générations. Ce qui se passe en France en mai a une conséquence directe sur *Pilote* : la jeune génération de dessinateurs a envie de faire part à Goscinny de ses doléances (dont le désir d'avoir un vrai directeur artistique). Selon la légende, cette réunion qu'ils organisent vire au tribunal improvisé. Une vraie blessure pour Goscinny, mais il a l'idée de créer les pages d'actualité qui vont permettre de laisser pénétrer plus d'air du temps dans l'hebdo. Preuve qu'un vent d'impertinence souffle : le dessinateur Paul Cuvelier, pilier du journal *Tintin* avec *Corentin,* se met à l'érotisme avec *Epoxy* sur le scénario d'un Jean Van Hamme débutant. ✻

© Robert Crumb/Cornélius (2012)

Song to a Seagull
Joni Mitchell

Songwriter déjà reconnue par ses pairs, la Canadienne publie son premier album et livre dix chansons splendides.
Par Gilles Dupuy

Il y a fort à parier que Joni Mitchell, âgée aujourd'hui de 74 ans, ne se produise plus jamais en public, ni même qu'elle n'enregistre la moindre note de musique. Depuis de nombreuses années déjà, elle se consacre presque exclusivement à la peinture, une passion qui ne l'a jamais quittée, et depuis mars 2015 elle se remet lentement d'une rupture d'anévrisme qui a bien failli la laisser sur le carreau. Considérée comme l'égale d'un Bob Dylan, d'un Neil Young ou d'un Leonard Cohen, admirée par des gens aussi divers que Miles Davis, Björk, Prince ou Sonic Youth, la dame n'a de toute façon plus grand-chose à prouver, elle qui, de changements de cap en chemins de traverse, aura exploré toutes les nuances du folk, de la pop et du jazz, imposant un ton et une personnalité à contre-courant, un regard teinté d'une poésie oblique sur les choses de sa vie comme sur la tournure que peut parfois prendre le monde. *"J'étais trop douée pour une fille"*, a-t-elle un jour confié à un magazine anglais, et c'est sans doute cette volonté de s'affirmer en tant que femme, alliée à une soif insatiable de liberté et à un don miraculeux pour l'écriture de chansons, qui rend l'art de Joni Mitchell si profond, si singulier.

Déchirements et fêlures

Rien ne prédisposait pourtant cette Canadienne à devenir musicienne. Fille unique d'un épicier et d'une institutrice, Roberta Joan Anderson grandit à Saskatoon, cité anonyme des grandes prairies de la Saskatchewan. A 9 ans, clouée dans un lit d'hôpital par la poliomyélite, elle se découvre un talent pour le chant, puis s'initie seule à la guitare, développant une maîtrise bien à elle de cet instrument. En 1963, elle intègre une école d'art de Calgary, dans l'Alberta, mais se produit en parallèle dans les clubs folk de la ville.

L'année suivante, elle est enceinte des œuvres d'un dénommé Brad MacMath lorsqu'elle prend la direction de Toronto, déterminée à faire son trou dans la musique. MacMath ne tarde pas à prendre la tangente, et c'est seule, dans la dèche, qu'elle accouche d'une petite Kelly Dale dont elle doit rapidement se séparer, faute de pouvoir la nourrir. Pire encore, Chuck Mitchell, le chanteur américain avec qui elle convole quelque temps après, en juin 1965, refuse malgré sa promesse de s'encombrer de l'enfant – un déchirement dont se nourrira toute son œuvre. De cet époux, avec qui elle tourne un temps en duo, Joni Mitchell hérite de son nom d'artiste, mais c'est après l'avoir quitté que sa carrière décolle vraiment.

L'envol artistique

A New York, où elle s'installe en 1967, elle jouit déjà d'un statut enviable de songwriter. Ses chansons sont reprises par Tom Rush, Buffy Sainte-Marie ou Judy Collins, son nom est à l'affiche de nombreuses salles de la ville, mais elle-même peine à décrocher un contrat discographique, les producteurs ayant du mal à cerner la personnalité de cette blonde aux pommettes saillantes et à la voix de soprano. C'est de David Crosby que viendra la lumière.

A la fin de l'été 1967, tandis qu'elle se produit sur une scène de Floride, l'ex-Byrds est saisi par la grâce et l'originalité de ses compositions. Outre qu'il entame une brève liaison amoureuse avec elle, il la persuade de le suivre à Los Angeles. Sur son nom, il parvient même à lui décrocher un contrat avec Reprise Records, un label affilié à la Warner Bros.

Laissée libre de ses choix artistiques, chose assez rare à l'époque, Joni Mitchell peut dès lors se consacrer à l'enregistrement de son premier album, lequel sera produit par nul autre que David Crosby. Disposant d'un stock de morceaux déjà conséquent, elle choisit d'écarter les plus marquants – tel le sublime *Both Sides Now,* dont Judy Collins a fait un hit –, au profit de chansons écrites spécifiquement pour ce disque. Côté production, Crosby privilégie le dépouillement le plus total. Pour seul effet, il fait chanter son amie près d'un piano à queue ouvert, afin de capter les vibrations des cordes qu'induit le timbre de sa voix. C'est donc dans le plus simple appareil, sans artifice ou quelconque fard, que se présente Joni Mitchell. Mais sa voix, ce soprano cristallin au registre vertigineux, au vibrato poignant, suffit à la démarquer de l'ordinaire des chanteuses folk, de même que son jeu de guitare si particulier, ces accords ouverts dont elle maîtrise les tonalités les plus retorses.

Le plus simple appareil

Sur *Song to a Seagull,* tout ce qui distingue Joni Mitchell est déjà en place. L'album, qui ouvre une nouvelle voie à la musique californienne, se veut comme un cheminement intime et poétique, des prairies à la ville, et de la ville à la mer. Joni Mitchell y évoque son mariage et son divorce *(I Had a King),* son rapport aux lumières dansantes de la nuit *(Night in the City),* ses aspirations au voyage *(Nathan La Franeer)* ou ses impressions océanes *(The Dawntreader, The Pirate of Penance).* Sur *Cactus Tree,* où sa voix se dédouble en contre-chants haut perchés, elle porte son regard de femme sur les jeux de l'amour et du hasard, avec en filigrane l'affirmation d'une indépendance dont elle a chèrement payé le prix.

Chargé d'une complexité harmonique, d'une pureté mélodique et d'une densité émotionnelle qui, malgré sa verdeur, en font une œuvre prophétique, *Song to a Seagull* sort en mars 1968, inséré dans une pochette à l'imagerie trompeusement psychédélique, signée par Joni Mitchell en personne. Pour sa promotion, Reprise loue un immense panneau publicitaire sur Sunset Boulevard, sur lequel on peut lire : *"Joni Mitchell may change your mind."* Promesse qu'au fil des années elle tiendra au-delà de toute espérance. ✻

Song to a Seagull, qui ouvre une nouvelle voie à la musique californienne, se veut comme un cheminement intime et poétique, des prairies à la ville, et de la ville à la mer.

Aux couleurs du psychédélisme

En cette année 1968, la vague psychédélique submerge tous les genres et favorise l'émergence de groupes plus aventureux et créatifs. **Par Jean-Baptiste Dupin**

Jefferson Airplane live devant le show visuel *Headlights* de Glenn McKay au Whitney Museum à New York en 1968.

Lorsque Timothy Leary lance son fameux *"turn on, tune in, drop out"*, son appel porte bien au-delà de la foule assemblée devant lui en ce samedi de janvier 1967. Des collines du Golden Gate Park de San Francisco, où se tient le festival Human Be-In, son mantra se propage aussitôt dans le monde entier. Aux oreilles des musiciens, cette invitation à "s'ouvrir, se connecter et lâcher prise" résonne comme une exhortation à libérer leur créativité. Sous l'influence du LSD débute alors une ère d'une fécondité peut-être unique dans l'histoire du rock qui culmine en 1968 et dont l'appellation un peu fourre-tout de psychédélique traduit mal la richesse et la diversité.

Les voies de l'acid rock

Le terme psychédélique a été forgé en 1956, dans une lettre adressée à Aldous Huxley par le psychiatre canadien Humphry Osmond, qui cherchait à expliciter les effets du LSD, une drogue qui *"rend l'âme (psyche) visible (delos)"*. Dix ans plus tard, il est pour la première fois directement associé à la musique par le groupe garage 13th Floor Elevators sur son premier album, *The Psychedelic Sounds of the 13th Floor Elevators*. Mariant le folk-rock lumineux des Byrds et l'agressivité des Stones sous les étranges auspices de la cruche électrique et du soleil texan, ce disque constitue l'une des pierres angulaires du rock psychédélique posées en 1966, au même titre que *Shape of Things* des Yardbirds, *Eight Miles High* des Byrds, *Tomorrow Never Knows* des Beatles ou *Good Vibrations* des Beach Boys.
Ce dernier morceau, éblouissant, ne tarde pas à être associé aux drogues que consomme Brian Wilson, suggérant ainsi un lien direct entre usage de psychotropes et excellence artistique. Pour une génération de musiciens de plus en plus à l'étroit dans les formats traditionnels, LSD, cannabis, mescaline et champignons magiques apparaissent comme le vecteur direct vers de nouveaux horizons créatifs.
Deux ans plus tard, l'onde de choc du psychédélisme est mondiale. Elle ébranle la Suède (International Harvester), le Pérou (Laghonia), le Brésil (Os Mutantes), la Grèce (Aphrodite's Child), les Pays-Bas (The Outsiders, Group 1850), l'Allemagne (Bokaj Retsiem)... Mais les épicentres du séisme sont bien identifiés, à commencer par la Mecque de la contre-culture, San Francisco. Sur les scènes du Fillmore West et de l'Avalon, les groupes locaux développent un son intense, électrique et tortueux, qui gagne le surnom d'acid rock. Derrière les figures de proue du mouvement que sont Grateful Dead et Jefferson Airplane, s'illustrent Moby Grape, Quicksilver Messenger Service, Blue Cheer, Country Joe & the Fish, Big Brother & the Holding Company... A Los Angeles, tandis que Love implose après avoir ouvert la voie de la pop psychédélique et que les Doors recherchent un second souffle sur *Waiting for the Sun*, l'attention se tourne vers le rock puissant de Steppenwolf et l'inspiration tous azimuts de Strawberry Alarm Clock et Spirit, qui tous les trois publient deux albums au cours de l'année.

Un spectacle total

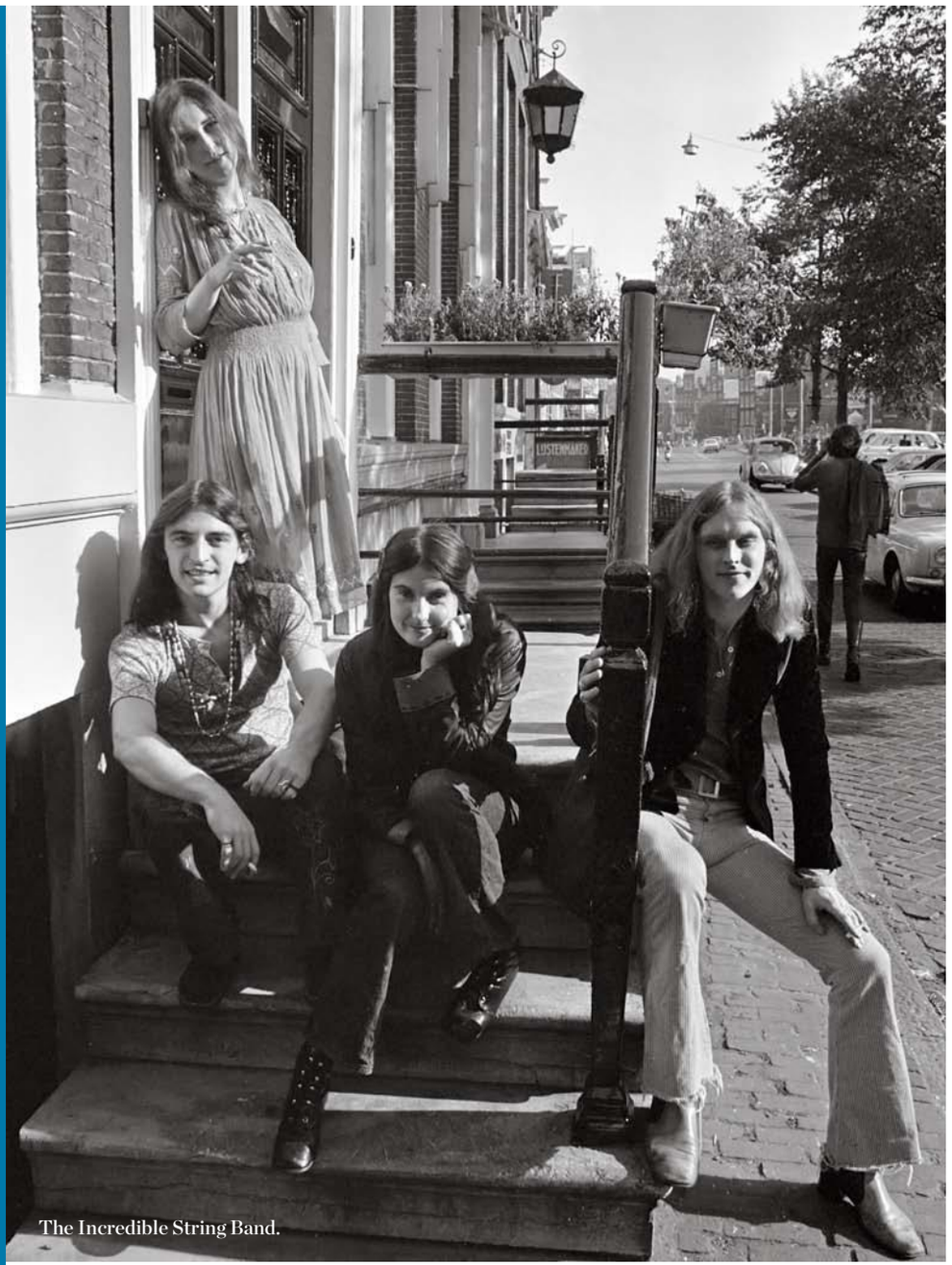
Pour tous ces groupes, la musique ne se limite désormais plus aux chansons. Elle devient une expérience artistique et sensorielle globale, qui vise bien souvent à simuler, retranscrire ou accompagner la consommation de drogues. Tout est dès lors remis en question pour contribuer à cette ambition. Designées par Hipgnosis (Pink Floyd), Martin Sharp (Cream) ou John Van Hamersveld (Blue Cheer), les pochettes sont une fenêtre ouverte sur l'univers du disque, de même que les posters, qui connaissent alors leur âge d'or, anticipent et prolongent l'événement du concert.
Avec l'irruption de la mise en scène, des projections, des jeux de lumière et de fumée (The Velvet Underground, Jefferson Airplane, Pink Floyd...), le live se mue en spectacle total, en célébration païenne.
Enfin, un an après *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band* des Beatles, l'album devient concept et bientôt opéra rock : les Kinks brossent à touches délicates le portrait d'une Angleterre idéalisée *(Village Green Preservation Society)* ; révélant une subtilité insoupçonnée, les Pretty Things content le destin tragique d'un homme ordinaire *(S.F. Sorrow)* ; et les Small Faces transforment toute une face de leur époustouflant *Ogdens' Nut Gone Flake* en fable initiatique.

Trips musicaux

Mais, bien entendu, c'est sur la musique elle-même que l'impact est le plus profond. Si le psychédélisme constitue donc davantage une attitude créative qu'un "genre" à proprement parler, il s'exprime néanmoins au travers d'un certain nombre d'ingrédients récurrents – guitares fuzz, orgue, basses profondes, sitar et autres instruments exotiques, effets sonores pittoresques, harmonies vocales, intermèdes poétiques... – et d'ambiances qui font écho aux sensations d'un trip – euphorie, transe, ravissement, désorientation, angoisse... Les titres évocateurs et la durée des morceaux – jusqu'aux 17 mn de l'étalon du genre, *In-A-Gadda-Da-Vida* d'Iron Butterfly – constituent d'autres marqueurs d'une réinvention qui n'épargne aucun genre.
Pour chanter l'harmonie hippie, la pop se teinte de reflets ensoleillés (The Mamas & the Papas, The Millennium, The 5th Dimension) ou prend le goût du bubblegum (The Lemon Pipers, Ohio Express). Incorporant des influences traditionnelles, lointaines ou mystiques, le folk vire à l'acide. En Ecosse, The Incredible String Band invente la world music sur le stupéfiant *The Hangman's Beautiful Daughter* tandis qu'aux Etats-Unis, Pearls Before Swine *(Balaklava)* et H.P. Lovecraft *(II)* ***

La musique ne se limite désormais plus aux chansons. Elle devient une expérience artistique et sensorielle globale, qui vise bien souvent à simuler, retranscrire ou accompagner la consommation de drogues.

© Henry Groskinsky/The Life Picture Collection/Getty Images


The Incredible String Band.

Pour chanter l'harmonie hippie, la pop se teinte de reflets ensoleillés ou prend le goût du bubblegum. Incorporant des influences traditionnelles, lointaines ou mystiques, le folk vire à l'acide.

✻✻✻ mettent le cap sur des contrées oniriques et mystérieuses, rarement aperçues depuis.
Dans ce tourbillon créatif, naissent également des genres nouveaux. Le rock progressif, d'abord, dont 1968 est l'année de l'envol avec le premier album de Soft Machine *(Soft Machine),* mais aussi The Nice *(Ars Longa Vita Brevis),* les Moody Blues *(In Search of the Lost Chord),* Traffic *(Traffic)* et Family *(Music in a Doll's House).* Le hard-rock, ensuite, ce blues incandescent forgé à l'acide par Jeff Beck *(Truth),* Cream *(Wheels of Fire),* Blue Cheer *(Vincebus Eruptum)* et Steppenwolf *(Steppenwolf, The Second).* Et bien d'autres, si en avance sur leur temps qu'on ne les nommera que bien plus tard : le postrock (Silver Apples), le postpunk (The Red Krayola), la pop expérimentale (The Free Design, United States of America), l'electro (Lothar and the Hand People).

Un bon sillon

Vraie conversion ou opportunisme ? De nombreux groupes plus ou moins en perte de vitesse sont eux aussi gagnés par le virus psyché – les Monkees *(The Birds, the Bees & the Monkees),* Them *(Now and Them),* Eric Burdon & the Animals *(The Twain Shall Meet),* The Spencer Davis Group (*With Their New Face On*)... Quant à ceux qui s'en tiennent à leur formule, ils sont parfois affublés d'une pochette dans l'air du temps, comme le crooner Gene Pitney *(She's a Heartbreaker)* ou les inoffensifs The Association *(Birthday).* L'ont-ils vraiment choisi ? On peut en douter.
Flairant le bon filon, labels et managers sont prêts à tout, et les histoires sont nombreuses de groupes signés à la va-vite, de disques sacrifiés et de chimères de studio. Les Electric Prunes jouent à peine sur leur album *Mass in F Minor,* écrit et arrangé par David Axelrod, les membres de Chocolate Watchband découvrent la moitié de *The Inner Mystique* à sa sortie et *The Beat Goes On,* un vague concept album assemblé par Shadow Morton, le producteur des Shangri-La's, vient s'ajouter à la discographie de Vanilla Fudge à l'insu complet du groupe.
Cette frénésie permet toutefois à des artistes hors norme de se voir donner une chance et une liberté qu'ils n'auraient sans doute pas eues quelques mois plus tôt : Frank Zappa *(We're Only in It for the Money),* Arthur Brown *(The Crazy World of Arthur Brown),* Dr. John (le fascinant *Gris-Gris*), Mayo Thompson, la tête pensante de The Red Krayola *(God Bless the Red Krayola and All Who Sail with It)* ou encore Faine Jade, le Syd Barrett new-yorkais dont l'unique album, *Introspection: A Faine Jade Recital,* est un des chefs-d'œuvre oubliés de la période. En faisant voler les codes en éclats, le psychédélisme n'a pas seulement engendré des disques plus ambitieux, plus colorés ou plus extravagants, reflets d'une époque où tout était permis. Il a, pour la musique, ouvert en grand les portes du futur. ✻

© Bert Verhoeff/Aneto

C’est du lourd !

Psychédélisme ténébreux, blues musclé : le rock devient heavy.

Steppenwolf
Steppenwolf

Si le Loup des steppes doit son nom à un roman d’Hermann Hesse, c’est au cinéma qu’il trouve un tremplin vers la légende. Avec deux titres de ce premier album, *Born to Be Wild* et *The Pusher*, au générique de l’emblématique *Easy Rider*, le groupe de John Kay, né à l’est de l’Allemagne mais Canadien d’adoption, marque de son empreinte les prémices de tous les courants durs et bitumés en gestation. *“I like smoke and lightning heavy metal thunder”* : comme l’annonce le texte de *Born to Be Wild*, le rock’n’roll se fait métallique. Heavy metal, le mot est lâché, pour la première fois. Les guitares commencent à pétarader, tels des moteurs de Harley, leur violence couve.
Bien qu’enregistré sous le soleil hollywoodien, le disque oscille ainsi entre un psychédélisme ténébreux et un acid rock calaminé, sous-tendus par une rage comprimée, toujours à la limite du dérapage et du baiser de la mort. Ce n’est sans doute pas par hasard que Steppenwolf ouvre le concert mythique des Doors, le 5 juillet 1968 à l’Hollywood Bowl. Entre grands carnassiers dansant au bord du volcan, le courant ne pouvait que passer. **Jean-Luc Manet**

Cream
Wheels of Fire

Ça chauffe au sein de Cream ! Super-groupe certes, super-ego aussi. Jack Bruce et Ginger Baker s’écharpent à longueur de temps, même le gentil Eric Clapton commence à tirer sur les couvertures. Il faut donc trouver de la place pour que tout le monde s’exprime sans trop flirter avec les orteils des autres, pour qu’ils arrivent à s’éviter tout en se retrouvant. Un casse-tête que leur manager Felix Pappalardi règle en imposant l’idée d’un double album, deux faces en studio pour la cohabitation et deux faces en public pour offrir des havres de gloriole à chacun : *Traintime* pour Jack, *Toad* pour la musculature de Ginger et cette mémorable version du *Crossroads* de Robert Johnson pour la ligne bluesy chère à Eric.
De ces crispations internes naît aussi l’ébauche d’un rock fâché, dur, hard-rock dira-t-on bientôt. Etrangement, les tensions offrent au trio son plus gros succès et incidemment le premier disque de platine de l’Histoire. Un autre *Goodbye* un brin similaire et posthume (trois titres studio, trois titres live) lui succède l’année suivante, mais *Wheels of Fire* est le dernier vrai tour de roue d’une émulsion instable qui explose en novembre 1968. **Jean-Luc Manet**

Deep Purple
Shades of Deep Purple

Un caïd de la Gibson, un cador de l’orgue Hammond et un projet de groupe baptisé Roundabout (en VF, Manège) : dès la rencontre de Ritchie Blackmore et Jon Lord, il y a de la fête foraine dans l’air.
Un changement de nom plus tard, l’esthétique du boucan, de la boursouflure et de la barbe à papa musicale est toujours au rendez-vous : sur le premier album de Deep Purple, tout est amplifié, appuyé, bariolé à outrance. Quand un agrégat d’adeptes du pompiérisme les embarquent dans un remake de la fable de la grenouille et du bœuf, le blues, le folk et la pop s’enflent façon montgolfière : le *I’m So Glad* de Skip James se retrouve lesté d’un prélude inspiré de Rimski-Korsakov, *Hey Joe* reçoit une visite du *Boléro* de Ravel, *Help!* troque son juke-box natal pour les dorures de l’opéra.
Face à cette débauche d’effets spéciaux, la patrie de P.T. Barnum s’enflamme. Porté par une reprise tout en muscles du *Hush* de Joe South et par des riffs de guitare préfigurant celui de *Smoke on the Water*, *Shades of Deep Purple* fait un carton aux Etats-Unis, où son alliage de prog et de hard-rock semble taillé sur mesure pour les cabines de *monster trucks*.
De ce triomphe du décibel et de la démesure, l’art fragile de la pop song ne se remettra jamais totalement. **Bruno Juffin**

The Blue Cheer
Vincebus Eruptum

Le San Francisco de la fin des années 1960 est si indissolublement associé au Flower Power et à l’acid rock que l’on peine à imaginer cette Mecque californienne du mouvement hippie accueillir la naissance de ce que beaucoup considèrent comme le premier groupe de heavy metal de l’Histoire : Blue Cheer. Et pourtant, un an avant que Detroit ne devienne le cratère que l’on sait, celui des Stooges et du MC5, ce trio installé dans le quartier de Haight-Ashbury se distinguait avec un premier album à pochette argentée et volume sur-saturé. *Vincebus Eruptum* marque assurément un changement radical d’époque en ouvrant tous les possibles d’un art essentiellement consacré à la déflagration, alors que l’usage d’amplificateurs de plus en plus puissants devient la norme et que les guitares s’abouchent volontiers avec des pédales fuzz. Leurs versions du *Summertime Blues* d’Eddie Cochran, qui en mars 1968 atteindra la 4e place des charts nationaux, ou du *Rock Me Baby* de Lil’ Son Jackson serviront de mètres étalons à tous les futurs pyromanes du heavy rock avec leurs riffs aussi épais qu’implacables. **Francis Dordor**

✳ La gazette de mars '68

✳ **Au musée d'Art moderne de Paris se tient du 1er au 28 une exposition consacrée aux structures gonflables. Réalisée avec le groupe Utopie (qui dirige la revue du même nom), cette exposition fait le point sur les technologies utilisant de l'air et présente tout ce que l'on peut réaliser. On y découvre des véhicules (bateaux gonflables, zeppelins…), des meubles, des vêtements, des unités d'habitation, des jouets de plage, des œuvres d'artistes…**

✳ **Quelques mois après la sortie du film *Bonnie and Clyde* avec Faye Dunaway, le look Bonnie Parker, également adopté par Bardot, fait des ravages, comme ici en couverture du magazine *Lui*.**

✳ **Le cosmonaute Youri Gagarine fut le premier homme à effectuer un vol dans l'espace en 1961 lors de la mission Vostock 1. Mais c'est en avion que ce "héros de l'Union soviétique" (son titre après le vol spatial) trouve la mort le 27 alors qu'il pilotait un Mig 15. Il avait 34 ans. Son nom a depuis été notamment donné à une ville de Russie, un astéroïde, un cratère lunaire – et à quelques rues françaises.**

✳ **Le jeune Mehdi, acteur du feuilleton *Sébastien parmi les hommes* créé par sa maman la romancière Cécile Aubry, pose en couverture de *Bonne soirée* avec le chien Yalov. Cette suite de *Belle et Sébastien* (on ne parlait pas encore de "saison" à l'époque) est diffusée depuis début février sur la première chaîne de l'ORTF. Autre sujet bien mystérieux débattu dans le magazine : pourquoi tant de couples se disputent pendant le week-end ?**

✳ ***"Quand on mettra les cons sur orbite, t'as pas fini de tourner"* : le 14 sort *Le Pacha* de Georges Lautner avec *Requiem pour un con* de Serge Gainsbourg en B.O. Le film échappe de peu à la censure – qui trouve la première mouture du film trop violente – après remontage par Lautner, contrairement à la chanson de Gainsbourg, à l'époque interdite de diffusion.**

Le maître Dreyer disparaît

La Passion de Jeanne d'Arc, en 1928, demeure l'un des films majeurs du cinéma muet. Le cinéaste danois Carl Theodor Dreyer est décédé à 79 ans, au terme d'une carrière marquée par seulement quatorze films. Il faisait partie de ceux qui avaient réussi leur conversion au parlant, notamment avec *Vampyr* (1932), qui reste un modèle pour tout le cinéma fantastique, mais aussi avec *Jour de colère,* tourné pendant la Seconde Guerre mondiale, et enfin ses chefs-d'œuvre plus tardifs, *Ordet* (1955) et *Gertrud,* son dernier film sorti en 1964. Homme austère, chrétien tourmenté et travailleur méticuleux, il laisse une œuvre à la photogénie impressionnante et aux questionnements philosophiques qui lui survivront encore longtemps.

La Passion de Jeanne d'Arc de Carl Theodor Dreyer (1928).

Le Fillmore s'installe à New York

Le 8 mars, le promoteur de spectacles et producteur de concerts Bill Graham, qui programmait déjà les concerts du Fillmore Auditorium à San Francisco depuis 1966, ouvre la salle du Fillmore East à New York, dans l'East Village. La salle, qui peut contenir jusqu'à 2 700 personnes, voit défiler du beau monde dès son concert d'ouverture. Se produisent le premier soir Albert King, Tim Buckley, ainsi que Big Brother & the Holding Company. Les Doors y donnent deux concerts par jour les 22 et 23 mars, Richie Havens, les Troggs et The United States of America s'y produisent les 29 et 30, les Who les 5 et 6 avril. En juillet 1968, Bill Graham ferme le Fillmore Auditorium à San Francisco, le quartier se dégradant, et crée un peu plus loin une salle jumelle du Fillmore East, le Fillmore West. Les deux salles fermeront leurs portes à l'été 1971, la concurrence des salles de concerts plus grandes et notamment des stades leur faisant du tort.

BIG BROTHER & THE HOLDING COMPANY
FEATURING
JANIS JOPLIN
WITH ALBERT KING + ALSO TIM BUCKLEY
MARCH 8 - 1968
FILLMORE EAST (Formerly The Village Theatre)

Janis, rock'n'roll attitude

Janis Joplin pose nue sur une affiche de concert. Elle symbolise la jeunesse qui réfute l'ordre moral imposé par la société et voit dans le rock'n'roll la possible étincelle d'un inévitable embrasement.

ALBUMS

Laura Nyro Eli and the Thirteenth Confession
The Mothers of Invention We're Only in It for the Money
The United States of America The United States of America
The Association Birthday
The Move The Move
Miles Davis Nefertiti
Scott Walker Scott 2
The Incredible String Band The Hangman's Beautiful Daughter
James Brown I Can't Stand Myself When You Touch Me
The Supremes Reflections
Glen Campbell Hey, Little One
Lee & Nancy Lee & Nancy

SINGLES

The Beatles Lady Madonna
Jacques Dutronc Il est cinq heures, Paris s'éveille
The Yardbirds Goodnight Sweet Josephine
The Zombies Time of the Season
Fleetwood Mac Black Magic Woman
The Rascals A Beautiful Morning

TOPS

France **The Moody Blues** Night in White Satin
UK **Esther and Abi Ofarim** Cinderella Rockefella
US **Otis Redding** (Sittin' On) The Dock of the Bay

✳ **Carnet blanc country : Johnny Cash et June Carter se marient le 1er à Franklin, dans le Kentucky.** ✳ **On recense en France. 100 000 agents interrogent chacun 500 habitants. A l'arrivée, ils dénombreront 49 795 010 Français.** ✳ **Sortie sur les écrans français du *Bon, la Brute et le Truand* de Sergio Leone (lire p. 25) et des *Biches* de Claude Chabrol, avec Stéphane Audran et Jean-Louis Trintignant.** ✳ **Pierre Boulez dirige avec succès la version révisée de *Figures-Doubles-Prismes* à la salle Pleyel.** ✳ **Robert Kennedy est candidat à l'investiture démocrate pour les présidentielles américaines.** ✳ **Le 31, le président américain Lyndon B. Johnson annonce l'arrêt des bombardements sur le Nord-Vietnam et son retrait de la course à la présidentielle.** ✳ **A Nanterre, les étudiants protestent après l'arrestation de certains d'entre eux lors de manifestations contre la guerre au Vietnam et contre les Etats-Unis avec, pour mener la fronde, un certain Daniel Cohn-Bendit. Le Mouvement du 22 mars est né (lire p. 38).** ✳ **De violents heurts ont également lieu entre la police et les étudiants à Cracovie lors de manifestations pour la liberté. En Italie, la grève des étudiants se généralise (lire p. 11).** ✳ **Une réforme du code de la route prévoit notamment la limitation de vitesse à 90 km/h pour les conducteurs de moins d'un an. De nouveaux panneaux font leur apparition (arrêt interdit ou réglementé, risque de chutes de pierre…).**

Westerns al dente

Enormes succès en Europe, les westerns spaghettis offrent une relecture du genre *bigger than life*. **Par Serge Kaganski**

Le Bon, la Brute et le Truand de Sergio Leone.

© MGM

1968, c'est aussi l'année du spaghetti, rayon western s'entend, puisque triomphent deux immenses classiques du genre : *Le Bon, la Brute et le Truand* (le 8 mars sur les écrans français) puis *Il était une fois dans l'Ouest,* qui sort en Italie juste avant le tournant de 1969. Ces westerns *made in Italy (and in Spain)* connaissent un énorme succès mondial, y compris en France où Leone cartonne (6 millions d'entrées pour *Le Bon...,* 15 millions pour *Il était...,* des chiffres à la Dany Boon). Rien de mystérieux à ce phénomène puisque ces films offrent tout ce qui peut séduire un large public : des paysages magnifiques, des récits canoniques de chasse au trésor ou de vengeance, de l'action, de l'amour, de l'humour, des stars internationales (Clint Eastwood, Claudia Cardinale, Henry Fonda...), le tout mis en spectacle par toutes les ressources du cinéma de l'époque (Cinémascope, Technicolor, ralentis...), sans oublier les B.O. d'un génie des mélodies et des arrangements tel qu'Ennio Morricone.

Mais au-delà de sa réussite populaire, ce nouveau genre a surtout eu pour vertu de dépoussiérer et revitaliser le bon vieux western américain qui était quasiment laissé pour mort dix ans auparavant avec *Rio Bravo*. Comment réveiller un mort ? Par le massage cardiaque de l'exagération, du surlignage. Les cowboys faisaient un métier salissant et transpiraient sous le soleil de l'Ouest ? Leone (mais aussi Sollima ou Corbucci) va insister, filmant en gros plan la sueur, les peaux luisantes, les visages mal rasés.

Les westerns sont structurés par des codes immuables, tels que le fameux *showdown,* l'acte final, souvent un duel ? Les Italiens vont magnifier ces moments, les étirer, en souligner chaque détail, en dramatiser chaque seconde, les amener vers l'opéra, le théâtre japonais, l'abstraction, la dilatation de l'espace et du temps, comme en une surenchère analytique.

Les paysages de l'Ouest américains sont somptueux ? Leone and Co. vont trouver leur équivalent dans l'est de l'Andalousie, près d'Almería : ampleur des perspectives, déserts et montagnes grandioses, minéralité, bleu du ciel méditerranéen, le tout lustré et astiqué par la couleur ou le 70 mm.

Les westerns opposaient des bons et des vilains ? Ces lois dramaturgiques simples seront accentuées jusqu'à la typologie, comme le résume le titre *Le Bon, la Brute et le Truand*. Les affrontements binaires se superposent ou se croisent : bon contre brute (Eastwood contre Van Cleef), bavard contre taiseux (Fonda contre Bronson), rigolo contre grave (Wallach contre Eastwood ou Robards contre Bronson), et même costume et chapeau blancs contre costume et chapeau noirs (Bronson contre Fonda), sans oublier le binaire qui passe au ternaire (le finale du *Bon, la Brute...*), peut-être pour faire plaisir au grand mordu de jazz qu'est Clint. La grammaire du cinéma est elle aussi poussée dans le rouge de ses pointes extrêmes : abondance de plans panoramiques, de gros plans, d'inserts, de ralentis, de travellings virtuoses...

Toutes ces exagérations ou torsions des canons du western évoquent tour à tour la BD, l'hyperréalisme, la *commedia dell'arte*.

C'est dans la patrie originelle du western que ces transfigurations spaghettis ont le moins plu. Aux Etats-Unis, le succès de ces films fut nettement inférieur aux chiffres européens et la critique y a été plus sévère. Les anti-*spaghetti westerns* reprochent au genre d'être trop parodique, aux récits d'être trop longs, aux séquences contemplatives d'être trop lentes, et aux acteurs d'être trop inexpressifs. En résumé, en 1968, cette excroissance européenne du western n'est pas prise au sérieux par de nombreux spectateurs, qu'ils soient critiques ou simples cinéphiles. D'ailleurs, même parmi les fans du spaghetti, certains aiment ces films sur un malentendu, n'y voyant que le côté farce gentiment moqueuse d'un genre tombé en désuétude.

Ces débats n'ont plus cours aujourd'hui. Si le western spaghetti conserve ses particularismes postmodernes et néoformalistes par rapport au western classique, il a aussi gagné ses galons de classicisme avec le temps. Quand on regarde *Le Bon, la Brute et le Truand* ou *Il était une fois dans l'Ouest,* on remarque moins leurs surlignages ironiques que leur intensité dramaturgique, leur profondeur existentielle et leur beauté formelle.

Si l'histoire du cinéma était le guide Michelin, ces spaghettis-là mériteraient sans discussion leurs trois étoiles. ✻

AVRIL

Odessey and Oracle
The Zombies

Un album sous-estimé à l'époque, à la fois le manifeste d'une pop psychédélique flamboyante et le testament d'un groupe dont l'aventure tourna injustement court. **Par Gilles Dupuy**

Du temps, dont certains disent qu'il est assassin, on sait aussi qu'il peut réparer bien des injustices. Ainsi, le 7 mars 2008 à Londres, le Shepherd's Bush Empire offrit un triomphe aux Zombies, spécialement réunis pour célébrer le quarantième anniversaire de la sortie d'*Odessey and Oracle*. L'ironie de l'histoire, c'est qu'à la date où cet album vit le jour, le groupe n'existait déjà plus, lassé de l'indifférence qui entourait sa musique.
Et pour tout dire, même au plus fort de leur carrière, nul ne fit jamais grand cas de ces cinq garçons au look passe-partout, archétypes de ces formations qui, dans le sillage des Beatles, constituèrent l'avant-garde de la déferlante British aux Etats-Unis.
Mais si les Herman's Hermits, The Searchers ou The Dave Clark Five gisent désormais au tréfonds de l'oubli, les Zombies, eux, ont vu leur cote irrésistiblement grimper à la bourse des grandes causes à réhabiliter. A tel point qu'*Odessey and Oracle,* un album-testament dont personne ne voulait vraiment à l'époque, et dont la trajectoire devait épouser d'improbables aléas, est aujourd'hui considéré comme une œuvre référence, précieux parmi les plus précieux des joyaux de la pop anglaise.

Les montagnes russes du succès

Anglais, Rod Argent, Colin Blunstone, Chris White, Paul Atkinson et Hugh Grundy le sont d'ailleurs jusqu'à la caricature. Issus de St Albans, coquette cité de la banlieue huppée de Londres, tous ont grandi dans le cocon de familles respectables, laissant néanmoins libre cours à leur pratique de la musique. Dès 1961, ces cinq ados créent les Zombies, avec lesquels ils mettent en actes leur passion pour le rock'n'roll, le blues et le rhythm'n'blues, sans pour autant faire fi du jazz ou du classique, dont White et Argent, les deux compositeurs du groupe, sont bercés depuis l'enfance.
En mai 1964, les Zombies remportent la finale d'un tremplin organisé par un journal local, ce qui leur vaut un contrat avec Decca, le label des Rolling Stones. Ecrit en deux semaines et enregistré à la va-vite, un premier single, *She's Not There,* sort en juillet. Cinq mois plus tard, boosté par le piano virtuose d'Argent et la voix étrangement voilée de Blunstone, il atteint la deuxième place des charts américains. Entraîné dans une suite sans fin de concerts, le groupe décroche un deuxième succès avec *Tell Her No,* en janvier 1965, après quoi, la machine s'enraye. Hormis en Afrique du Sud et aux Philippines (!), où leur popularité ne se dément pas, les Zombies n'intéressent plus grand monde, malgré l'évidence mélodique de titres comme *Leave Be Me, Whenever You're Ready* ou *Remember You*. Rod Argent et Chris White ne ménagent pourtant pas leur talent, et le groupe tourne sans relâche, mais au printemps 1967, faute de tubes, Decca perd patience et congédie tout ce beau monde.
Conscients de jouer leur dernière carte, les Zombies signent alors avec CBS, qui leur accorde du bout des lèvres le droit d'enregistrer l'album dont Argent et White rêvent depuis un bon moment déjà. Mais si les sessions ont lieu à Abbey Road, là même où les Beatles viennent d'achever *Sgt. Pepper,* les Zombies doivent s'accommoder d'un budget réduit à la portion congrue. Les heures de studio sont mégotées et, faute de cordes, le groupe doit se contenter d'un simple Mellotron – il faudra même mettre la main à la poche pour obtenir un mix stéréo.

Etat de grâce

De ce dénuement, les Zombies vont paradoxalement tirer la sève d'une symphonie en mode mineur, un ensemble de chansons dont la qualité d'écriture n'a d'équivalent que l'inventivité et le raffinement. L'album s'ouvre sur quelques notes de clavecin, la voix d'ange de Colin Blunstone nous souhaite la bienvenue, et *Care of Cell 44* impose d'emblée sa mélodie parfaite. L'état de grâce se poursuit avec *A Rose for Emily,* une miniature baroque inspirée d'une pièce de Bach, bouleversante de pudeur et d'émotion contenue. Puis viennent le complexe et précieux *Beechwood Park,* son orgue d'église et sa guitare en trémolo, *Hung Up on a Dream* et ses nappes de claviers diaphanes, *This Will Be Our Year* et son escalade en demi-tons, ou encore *Friends of Mine,* une ode céleste au bonheur et à l'amitié, menée tambour battant et ouvragée de chœurs en millefeuille.
Avec son ambiance à la fois surannée et intemporelle, *Odessey and Oracle* s'écoute comme on visite un vieux grenier, émerveillé d'y dénicher toujours plus de trésors cachés. Suprême élégance, le titre de l'album se rehausse d'une faute (involontaire) d'orthographe, qui ajoute une note de mystère à cette œuvre par ailleurs étincelante. Mais s'il touche à la perfection, *Odessey and Oracle* ne convainc guère CBS, qui ne le fait paraître qu'à contrecœur, notamment aux Etats-Unis. C'est pourtant d'outre-Atlantique que viendra la lumière.

Vrais et faux Zombies

Avec sa boucle percussive et ses solos d'orgue savants, l'entêtant *Time of the Season,* furtivement édité en simple, décroche la timbale en janvier 1969, s'écoulant à plus d'1 million d'exemplaires. Pour les Zombies, il est cependant trop tard. Sans réelle acrimonie, mais rincé par l'insuccès, le groupe s'est séparé à peine l'album terminé. Rod Argent et Chris White ont déjà la tête à d'autres projets, tandis que Colin Blunstone sacrifie au morne quotidien d'un job alimentaire dans une compagnie d'assurance.
Faute d'obtenir d'eux qu'ils se reforment, de faux Zombies, qui du coup portent bien leur nom, sont alors chargés par CBS de promouvoir *Odessey and Oracle* à travers l'Amérique – entreprise sans lendemain, on s'en doute. Les vrais Zombies, eux, devront patienter quelques années supplémentaires avant de faire pour de bon leur entrée dans l'immortalité. ❋

Avec son ambiance à la fois surannée et intemporelle, *Odessey and Oracle* s'écoute comme on visite un vieux grenier, émerveillé d'y dénicher toujours plus de trésors cachés.

Martin Luther King, la fin du rêve

Le 4 avril, Martin Luther King est abattu à Memphis. Sa mort sonne le glas d'une longue lutte pour les droits des Noirs aux Etats-Unis et déclenche une vague d'émeutes dans le pays. **Par Gilles Dupuy**

Au cours de son long combat contre la ségrégation des Noirs aux Etats-Unis, le révérend Martin Luther King Jr. se serait exprimé plus de 2 500 fois en public. Parcourant inlassablement le pays, des profondeurs du Sud raciste jusqu'aux ghettos des grandes métropoles du Nord, cet apôtre de la non-violence a réchappé à plusieurs tentatives d'assassinat, goûté plus souvent qu'à son tour l'inconfort des geôles d'Alabama ou de Géorgie, essuyé les pires avanies, sans que jamais sa détermination ne fléchisse.
Mais c'est un homme usé qui, le 3 avril 1968, pose le pied sur le tarmac de l'aéroport de Memphis, Tennessee. Un homme contesté jusque dans son propre camp, conscient qu'il risque la mort à tout instant, mais qui, en phase avec ses idéaux, est une fois encore au rendez-vous, cette fois pour soutenir les éboueurs noirs de la ville, en grève pour de meilleurs salaires et conditions de travail.
Le soir même, il prononce un discours devant une assemblée de 20 000 personnes, avant de se retirer dans sa chambre du Lorraine Motel, l'établissement plutôt miteux où il a pris ses quartiers.
Le lendemain, après une énième réunion, il fait quelques pas sur son balcon lorsque, à 18 h 01 très précises, un coup de feu claque. King tombe à la renverse. Blessé à la tête, il est déclaré mort une heure plus tard par les médecins du St. Joseph's Hospital.
La veille, il avait prononcé ces paroles prémonitoires : *"Comme tout le monde, j'aimerais vivre encore longtemps* (...)*, mais cela m'est égal maintenant* (...) *car j'ai vu la Terre promise. Il se peut que je ne l'atteigne pas. Mais je veux que vous sachiez que nous, en tant que peuple, atteindrons la Terre promise. Et je suis heureux ce soir."*

Des jalons dans la lutte pour l'égalité

L'annonce de l'assassinat de Martin Luther King fait l'effet d'une bombe. Dans la nuit du 4 au 5 avril, des émeutes éclatent dans quelque 150 villes à travers les Etats-Unis, provoquant le pire épisode de violences raciales de l'histoire du pays. L'intervention télévisée d'une star aussi respectée que James Brown, appelant à ne pas céder à cette violence, conformément à la philosophie de King, n'y change rien. Le 7, un jour de deuil national est décrété par le président Lyndon B. Johnson. Le 9, à Atlanta, 300 000 personnes, parmi lesquelles le vice-président Hubert Humphrey, assistent aux funérailles du martyr. Le 10, le Civil Rights Act of 1968 est voté, qui interdit notamment toute discrimination à l'achat ou à la location d'un bien immobilier.

Un positionnement difficile

Mais dans les faits, l'héritage de Martin Luther King est controversé. En juillet 1964, grâce à son action, entamée en décembre 1955 avec le boycott des bus de Montgomery et culminant en août 1963 avec la marche sur Washington, il a obtenu du Congrès le vote du Civil Rights Act, qui instaure la déségrégation des lieux publics et protège le droit des Noirs à voter. Lui-même se voit attribuer le prix Nobel de la paix.
L'année suivante, le Voting Rights Act renforce le contrôle fédéral sur le processus électoral. Pour les 19 millions d'Afro-Américains, c'est la fin de l'apartheid, mais pour autant le combat n'est pas terminé. Car dans les ghettos, la pauvreté frappe toujours aussi durement, et la guerre du Vietnam saigne la communauté noire, lésée par une conscription injuste, qui lui vole ses enfants. Pour nombre de jeunes Blacks, les droits civiques ne sont qu'un leurre. Il s'agit désormais d'affirmer son identité et de s'opposer par tous les moyens au pouvoir blanc et à son bras armé, la police. L'heure de la non-violence est passée.
Jugé trop conciliant avec les Blancs, Martin Luther King est peu à peu supplanté par des figures au discours autrement radical, tel Stokely Carmichael, le théoricien du Black Power, ou Bobby Seale et Huey P. Newton, les fondateurs du Black Panther Party. Dans le ghetto de Chicago où, par esprit de solidarité, il s'est établi avec sa famille, King fait lui-même l'amère expérience de la misère et de la violence, ainsi que le constat de sa propre impuissance. A partir de 1967, tandis que de sanglantes émeutes embrasent Newark et Detroit, sa pensée politique se gauchise nettement.
Il prend officiellement parti contre la guerre du Vietnam, dont le coût rogne sur les budgets sociaux, dénonce les méfaits du capitalisme, appelle même de ses vœux une forme de socialisme démocratique, autant d'idées qui le coupent de la grande presse nationale et des élites bien-pensantes. Pris en tenaille entre des Noirs qui lui reprochent ses manières bourgeoises et des Blancs qui voient en lui un dangereux communiste, Martin Luther King met sur pied la Campagne des pauvres gens (Poor People's Campaign), dont l'objet est de mobiliser tous les défavorisés du pays, le temps d'une nouvelle marche sur Washington prévue pour le printemps 1968.
Mais cet activisme forcené lui vaut également l'attention du FBI et de son directeur, l'indéboulonnable J. Edgar Hoover. Lequel, dès 1961, fait mettre sous surveillance *"le menteur le plus célèbre du pays"*, dont il cherche également à salir la réputation, répandant sur son compte les rumeurs les plus diverses. Le 4 avril, deux agents du Bureau sont d'ailleurs en faction devant le Lorraine Motel. Ils assistent, impuissants, au meurtre de celui qu'ils sont en train d'espionner.

Un meurtre non élucidé

Chargés de prévenir d'éventuelles manifestations, des policiers sont également présents lorsque retentit le coup de feu fatal. Dans une pension située en face du motel, alors qu'une Ford Mustang prend la fuite, ils ne tardent pas à mettre la main sur un fusil à lunette. L'identité du suspect est rapidement établie. Il s'agit d'un certain James Earl Ray,

Martin Luther King et le révérend Ralph Abernathy (à droite) lors d'une manifestation de soutien aux éboueurs en grève à Memphis le 28 mars 1968.

© Sam Melhorn/AP/Sipa

un évadé du pénitencier du Missouri, connu pour ses opinions racistes. Le 8 juin, la police anglaise appréhende Ray à l'aéroport d'Heathrow. Un mois plus tard, il est expulsé vers les Etats-Unis. En plaidant coupable, il échappe à la peine de mort, mais il est dispensé de répondre de ses actes devant un tribunal. Condamné à 99 ans de prison, James Earl Ray ne cessera dès lors de clamer son innocence, alimentant les théories plus ou moins fumeuses quant au(x) véritable(s) assassin(s) de Martin Luther King.

En 1979, une commission d'enquête présidée par Louis Stokes, un élu de l'Ohio, établit une nouvelle fois la culpabilité de Ray, mais la famille de King – son épouse Coretta en tête – réfute ses conclusions. En 1999, elle obtient d'un tribunal de Memphis un verdict assurant que le leader des droits civiques avait été victime d'un complot impliquant la mafia et le gouvernement, et non d'un tueur solitaire. Selon le département de la Justice des Etats-Unis, aucune preuve n'étaye cette thèse.

Trois ans plus tard, c'est au tour d'un pasteur blanc, le révérend Ronald Denton Wilson, d'accuser son père, Henry Clay Wilson, d'avoir assassiné King *"pour sauver l'Amérique du communisme"*. James Earl Ray, lui, est mort d'une hépatite en 1998, emportant ses secrets dans sa tombe. Depuis 1986, en mémoire de la naissance de Martin Luther King, le troisième lundi de janvier est jour férié aux Etats-Unis. ✻

MLK prend officiellement parti contre la guerre du Vietnam, dont le coût rogne sur les budgets sociaux, dénonce les méfaits du capitalisme, appelle même de ses vœux une forme de socialisme démocratique.

✳ La gazette d'avril '68

✳ **Syd Barrett ne fait officiellement plus partie de Pink Floyd, dont il était le compositeur principal, le guitariste leader et le chanteur. C'est David Gilmour qui le remplace à la guitare, tandis que Roger Waters devient la voix et la plume la plus active du nouveau Floyd (lire p. 44). Cette décision, prise par l'ensemble du groupe, est consécutive à l'attitude toujours plus incontrôlable de Barrett.**

Françoise Hardy et sa robe or et diamants.

✳ **Françoise Hardy répète ses récitals qui auront lieu au Savoy de Londres en mai. Pour l'occasion, elle pose pour la première fois avec une combinaison métallique que Paco Rabanne a créée pour elle. Cette combinaison se révélera inconfortable et lourde (16 kilos !). En mai, pour l'inauguration d'une exposition internationale de diamants chez le joaillier Clerc place de l'Opéra, Françoise Hardy portera une des robes les plus chères du monde, toujours de Paco Rabanne, composée de plaquettes d'or ornées de diamants.**

✳ **En France, on groove au son des Années folles : *Riquita,* une chanson des années 1920 écrite par Louis Bénech et Ernest Dumont (auteurs aussi de *Nuits de Chine*), est interprétée par Georgette Plana et connaît un immense succès. 450 000 disques sont vendus et le titre est premier des hit-parades.**

✳ **Lors des 40es Academy Awards, *Dans la chaleur de la nuit* de Norman Jewison remporte cinq Oscars, dont celui du meilleur acteur pour Rod Steiger. Mike Nichols reçoit l'Oscar du meilleur réalisateur pour *Le Lauréat* et Katharine Hepburn, celui de la meilleure actrice pour *Devine qui vient dîner*.**

✳ **Le concours de l'Eurovision est remporté par l'Espagnole Massiel, qui avait remplacé quelques jours auparavant Joan Manuel Serrat, évincé par le régime franquiste car il voulait chanter en catalan. La France arrive troisième avec *La Source* interprété par Isabelle Aubret.**

Party time!

Chef-d'œuvre cultissime de la comédie au cinéma et de la pop culture, *La Party* de Blake Edwards sort le 4 aux Etats-Unis. Sellers y campe un catastrophique acteur indien, renvoyé du tournage d'une superproduction après avoir causé maladroitement l'explosion du décor. Il est ensuite invité par erreur à une fête hollywoodienne au cours de laquelle il sème involontairement un bordel monstre. Sellers et son personnage confirment dans *La Party* que le burlesque, au-delà de sa puissance comique, est une véritable machine séditieuse, un vecteur de critique sociale, un outil de dérèglement sans pareil qui pulvérise les normes admises, le surgissement de la rupture et de l'érotisme dans un monde trop ordonné et refoulé. La nonchalance destructrice de l'acteur et du personnage, ainsi que les décors, la musique et les couleurs du film contribuent aussi à faire de ce film un grand objet pop.

Hair, le musical hippie

Après avoir été jouée *off Broadway* en octobre 1967, la comédie musicale *Hair,* sous-titrée *The American Tribal Love-Rock Musical,* est créée à Broadway le 29. Ce pur produit de la culture hippie a été écrit par James Rado et Gerome Ragni, deux amis témoins de manifestations pacifistes et *love-ins* à New York. Rado et Ragni jouent les rôles principaux (Claude et Berger, deux jeunes hippies menant une vie de bohème) lors de la production originale à Broadway. Sur fond de musique rock, acid rock et funk, on y parle drogues, sexe (certains acteurs sont nus sur scène), Vietnam et pacifisme, intégration (un tiers du casting était composé d'acteurs afro-américains)... Le succès, critique et public, est immédiat. Au fil des années, le casting a vu défiler de futures stars, de Diane Keaton à Keith Carradine. Par rapport à la première version de 1967, on note un ajout qui fera date : la chanson *Let the Sunshine In,* qui doit apporter une note d'espoir à la fin du show.

Grande première pour **Modiano**

Les débuts d'un grand romancier : le 5 avril paraît *La Place de l'Etoile,* premier roman de Patrick Modiano (lire p. 89). En décembre, l'auteur côtoie Serge Gainsbourg sur l'album de Françoise Hardy, *Comment te dire adieu,* avec une chanson dont il a écrit les paroles, *Etonnez-moi, Benoît.*

ALBUMS

Simon & Garfunkel Bookends

Merle Haggard The Legend of Bonnie & Clyde

The Zombies Odessey and Oracle

Sly and the Family Stone Dance to the Music

The Temptations Wish It Would Rain

Stone Poneys Linda Ronstadt, Stone Poneys and Friends, Vol. III

James Brown I Got the Feelin'

Eric Burdon and the Animals The Twain Shall Meet

SINGLES

Joe Dassin Siffler sur la colline

Canned Heat On the Road Again

The Kinks Wonderboy

Simon & Garfunkel Mrs. Robinson

Scott Walker Joanna

Small Faces Lazy Sunday

Ohio Express Yummy Yummy Yummy

Dionne Warwick Do You Know the Way to San José

TOPS

France **Jacques Dutronc** Il est cinq heures, Paris s'éveille

UK **Cliff Richard** Congratulations

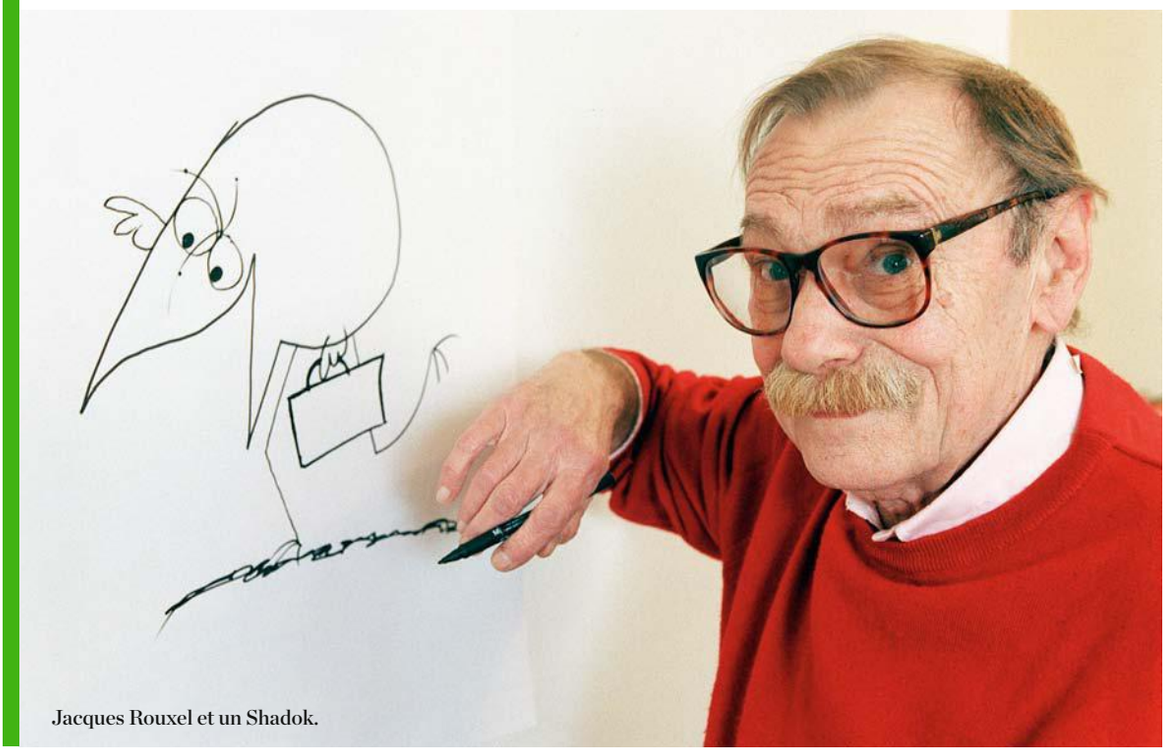
US **Bobby Goldsboro** Honey

✳ ***I Got the Feelin'* de James Brown atteint le sommet des charts. Pour une audition auprès de Barry Gordy, mogul de la Motown, les Jackson 5 présentent une version filmée de la chanson avec Michael, 10 ans, qui s'applique à imiter le Godfather of Soul. ✳ Les pays africains, le bloc de l'Est et les athlètes noirs américains menacent de boycotter les J.O. d'été si l'Afrique du Sud est invitée. Le CIO retire son invitation. ✳ L'exposition *L'Europe gothique* réunit au pavillon de Flore plus de 500 pièces de 12 pays. ✳ Le coureur automobile Jim Clark meurt en compétition sur le circuit d'Hockenheim ✳ Eddy Merckx gagne son premier Paris-Roubaix. Il remporte cette même année le Giro d'Italie, le Tour de Sardaigne et le Tour de Romandie. ✳ Le Centre spatial de Kourou en Guyane est inauguré avec le lancement de la fusée-sonde atmosphérique Véronique. ✳ Pierre Elliott Trudeau devient le 15e Premier ministre du Canada. Il le restera jusqu'en juin 1984. ✳ Le 4, à Rio, une charge de la police contre des étudiants fera 5 morts et 100 blessés. Le 11, tentative d'assassinat à Berlin du leader étudiant Rudi Dutschke (lire p. 11). ✳ Sortie de *La mariée était en noir* de François Truffaut (lire p. 68) et, aux US, de *2001 : l'odyssée de l'espace* de Stanley Kubrick (lire p. 71). ✳ La première greffe du cœur européenne est effectuée à Paris par le professeur Christian Cabrol.**

Françoise Hardy © Reporters Associés/Gamma-Rapho/Getty Images. The Party © Splendor Films

Le pataquès Shadoks

Mai 68, à qui la faute ? Aux Shadoks, bien sûr, qui pervertirent joyeusement la jeunesse de France en deux minutes trente de télévision. **Par JD Beauvallet**



Jacques Rouxel et un Shadok.

Ce passage risque de choquer nos plus jeunes lecteurs. Il fut un temps où le seul écran disponible à la maison était le téléviseur familial. Et même s'il ne diffusait en noir et blanc qu'une puis deux chaînes, tout le monde le regardait religieusement le soir. La télévision était nouvelle, signe de modernité prospère, et on la croyait. Des cours de récréation au bistrot du coin, la France commentait chaque matin son expérience commune et quasi religieuse du t'as-vu-ce-qui-est-passé-à-la-télé-hier-soir. On aurait adoré participer à ces conversations le 30 avril 1968.

La veille au soir, en toute liberté, en parfaite inconscience, la première chaîne avait diffusé le premier épisode de l'émission la plus absurde, drôle, surréaliste jamais osée. La plus clivante aussi : *Les Shadoks*. La France est littéralement coupée en deux face à ce cartoon de deux minutes trente dopé au non-sens anglais, à la logique pataphysicienne. L'ORTF, qui ne surveille alors pas son audience, possède un autre outil pour mesurer l'impact d'une émission : le courrier des lecteurs.

Et *Les Shadoks* pulvérise les records, avec plus de 5 000 lettres, la plupart scandalisées.

En 1994 dans *Les Inrocks,* le malicieux fondateur des *Shadoks,* Jacques Rouxel, se souvenait de cette séparation en deux mondes : *"Notre but n'a jamais été de déclencher une telle polémique, je voulais m'amuser, jamais provoquer* (...). *On nous reprochait que ça ne voulait rien dire, que c'était une honte de passer ça sur les écrans."*

Jacques Martin est appelé à la rescousse pour organiser un référendum dans son émission *Midi magazine* – la survie des Shadoks en dépend. Ils doivent alors leur salut à une courte avance, 51 % d'avis favorables. Chez les 49 % restants, on accuse les Shadoks de tout et son contraire, de faire l'apologie de l'impérialisme comme de la propagande gauchiste.

Une chose est certaine : les Shadoks, dès le départ, sont résolument à gauche. *"A gauche du ciel, il y avait la planète Shadok",* ricanait le générique, dit par un Claude Piéplu sublime. Et l'inquiétude des conseillers du Général de Gaulle face à ce vent d'insolence, d'insoumission en dit long sur la fragilité de la société d'alors. Mais de Gaulle n'intervient pas : sa femme Yvonne est fan, citant la passion de ses petits-enfants pour *Les Shadoks*. Car la jeunesse, qui s'est inventé ses propres codes et icônes depuis Elvis, Salinger, Godard, Duras, Coltrane, Beauvoir, le Che ou même Johnny, veut enfin avoir droit au chapitre, à la couleur. Elle ne veut plus du vieux monde qui pompe dans le vide et obéit aux ordres indéchiffrables. Pas étonnant, a posteriori, que certains aient vu, dans ces deux minutes trente diffusées le 29 avril 1968, le signal de départ du grand incendie, l'appel aux troupes de Mai 68.

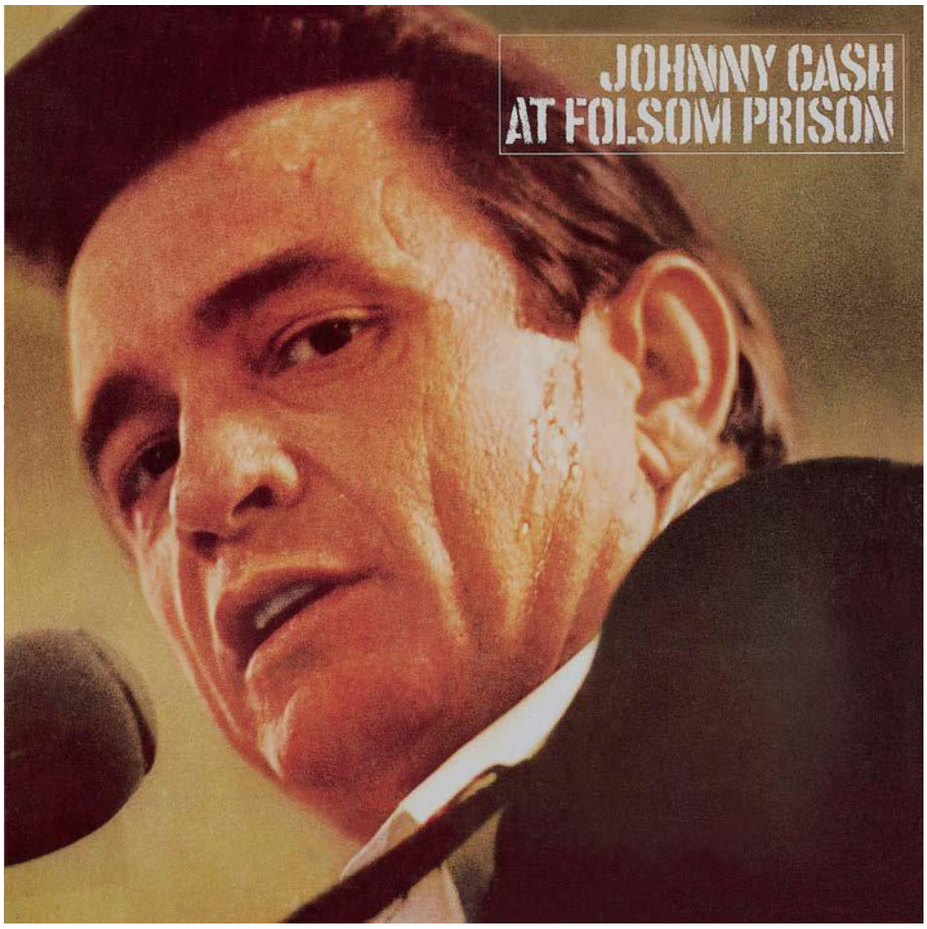
Quand on lui posa la question vingt-cinq ans plus tard, Jacques Rouxel ricana dans sa moustache. *"Les soixante-huitards étaient prêts bien avant Mai 68. Mais d'un autre côté, les Shadoks l'étaient aussi, tout le monde était en fait très prêt... Puisqu'on est dans le domaine de la légende, on peut donc dire que les Shadoks ont mis le feu aux poudres... Ça ne me dérange pas que des gens voient une portée philosophique aux Shadoks. S'ils écrivent que Rouxel était un précurseur, un visionnaire, un critique, un analyste, pourquoi leur en vouloir ?"* On ne leur en veut pas du tout. ✳

© Gilles Bassignac/Gamma

MAI

At Folsom Prison
Johnny Cash

Le 13 janvier 1968, Johnny Cash débarque à la prison de Folsom et joue pour 2 000 prisonniers. Il y enregistre un album électrique. **Par Stéphane Deschamps**



Quand, en janvier 1968, Johnny Cash se présente devant les hauts murs du pénitencier de Folsom, dans le nord de la Californie, lui-même a tendance à les raser, les murs. L'ancien pionnier du rock'n'roll, devenu star de la musique country, n'est pas au mieux de sa forme ni de sa carrière. Enfermé en lui-même, avec ses démons, c'est un junkie amaigri, enlisé dans son addiction aux amphétamines, absent des charts depuis 1964, dont le mariage avec sa première femme Vivian Liberto prend l'eau, et dont la musique roide et l'image sombre ne sont pas du tout raccords avec les fantaisies bigarrées de l'air du temps folk-rock et psychédélique. Pour sa réinsertion dans son statut de star, c'est Johnny Cash lui-même qui a l'idée : il va enregistrer un album live en prison. Son label, Columbia, n'est pas chaud. Personne n'a encore jamais fait ça, et les albums live se vendent mal, en général. Mais Johnny Cash s'accroche à son idée comme à un destin, dont la genèse remonte au début des années 1950, quand il faisait son service militaire en Allemagne de l'Ouest et commençait tout juste à écrire des chansons.

Un *bad boy* en prison

Fin 1951, sur la base aérienne américaine de Landsberg-Penzing, le troufion Johnny Cash assiste à la projection du film noir *Inside the Walls of Folsom Prison* de Crane Wilbur. Le petit Johnny kiffe tellement le film qu'il en écrit une chanson, *Folsom Prison Blues,* qu'il ira enregistrer en 1955 chez Sun Records à Memphis, au début de sa carrière et de sa légende. C'est cette chanson, avec sa *punchline* historique, *"J'ai tué un homme à Reno juste pour le voir mourir",* qui installera Johnny Cash dans sa réputation de *bad boy* et d'idole des *bad boys* – même si, en vrai, Johnny Cash n'a jamais tué personne, ni même vraiment fréquenté les prisons, sauf pour des concerts.
Avant 1968, Johnny Cash a souvent joué en prison, depuis la fin des années 1950, y compris à Folsom. Il sait que *Folsom Prison Blues* est un tube, il sait que sa musique permet à des hommes privés de liberté de s'évader un peu, il sait qu'on l'attend dans la vraie prison de Folsom.
Au matin du 13 janvier 1968, encadré par des gardiens armés, Johnny Cash débarque à Folsom avec sa troupe : ses musiciens (dont Carl Perkins, autre hérockabilly des années Sun), ses choristes et sa future femme June Carter. Johnny Cash doit faire deux concerts dans la prison, un le matin et un l'après-midi. Ce jour pas comme les autres n'a pas été filmé (contrairement à celui de l'année suivante au pénitencier de San Quentin), mais largement documenté par les images de Jim Marshall (le même qui ferait la légendaire photo du doigt d'honneur l'année suivante à San Quentin). Sur ces photos, Johnny Cash tire la gueule, l'atmosphère est lourde, la tension palpable. Dans le réfectoire du pénitencier, face à 2 000 prisonniers, Johnny Cash attaque avec *Folsom Prison Blues*. Ensuite, il joue peu de ses tubes, mais enchaîne beaucoup de *prison songs* et quelques chansons d'amour. Si les détenus sont là pour Johnny Cash, Johnny Cash est là pour les détenus, dans l'empathie, avec un répertoire choisi pour eux. Pour libérer quelque chose, au moins de l'énergie.

A cœur ouvert

Bien que très acoustique dans l'instrumentation (Johnny Cash joue chante plusieurs morceaux en solo guitare-voix), ce concert est électrique, nerveux, sauvage, tendu, et parfois drôle. Le public est réactif, on l'entend applaudir, rire et crier. *"Vous sentirez l'électricité et entendrez les battements de cœur de 2 000 hommes dont les cœurs sont tourmentés, ainsi que leurs esprits, leurs nerfs et leurs âmes",* écrirait plus tard Johnny Cash pour les notes de pochette de l'album. Quand l'album sort en mai 1968, il grimpe directement et contre toute attente dans les charts pop, où il va s'installer pour plus de deux ans. *At Folsom Prison* est l'album le plus connu dans la très pléthorique discographie de Johnny Cash. Le plus vendu, ce sera l'autre album de prison, *At San Quentin,* enregistré en 1969. Pour Johnny Cash comme pour Elvis, les dieux du rock de la décennie précédente, 1968 est donc l'année du grand comeback (celui d'Elvis s'appelle d'ailleurs *'68 Comeback*).
L'année suivante, Johnny Cash décroche son propre show télé hebdomadaire sur la chaîne ABC, dans lequel il invite des musiciens de tous horizons à se produire. En août 1969, il reçoit le chanteur country Merle Haggard, qui lui avoue qu'en parlant de San Quentin il en a une bonne à lui raconter : la première fois que Merle a vu Johnny sur scène, c'était à San Quentin à la fin des années 1950, où il était détenu...
Une autre histoire para-carcérale directement liée au concert de Folsom, c'est celle de Glen Sherley, dont on aurait presque pu entendre battre le cœur alors qu'il était assis au premier rang. Glen Sherley était détenu, et aussi chanteur country amateur. A la fin de son concert, Johnny Cash a repris sa chanson *Greystone Chapel,* qu'il avait apprise la veille. Quand Sherley est sorti de prison en 1971, Johnny Cash l'attendait à la porte, et il lui en a ouvert d'autres : il l'a pris en première partie de ses concerts, l'a aidé à enregistrer un album, l'a retrouvé sur un show télé. Puis Glen Sherley s'est suicidé en 1978, et Johnny Cash a envoyé un chèque pour payer ses funérailles.
Johnny Cash allait continuer à jouer dans des prisons – il est retourné à Folsom en 1977. Dans sa discographie, on trouve même en 1973 l'insolite *På Österåker,* un album enregistré l'année précédente dans une prison en Suède – pas mauvais, mais assurément moins connu et plus compliqué à prononcer que *San Quentin* et *Folsom*. ✻

"Vous sentirez l'électricité et entendrez les battements de cœur de 2 000 hommes dont les cœurs sont tourmentés, ainsi que leurs esprits, leurs nerfs et leurs âmes." **Johnny Cash**

Mai 68, le temps du possible

L'historien Boris Gobille, auteur de plusieurs ouvrages sur le sujet, analyse Mai 68 à travers la pluralité des prises de parole, la transgression des frontières sociales et les avant-gardes littéraires. **Entretien Jean-Marie Durand**

Dans ce qu'on a appelé "les événements de mai-juin 1968", qu'est-ce qui constitue selon vous précisément un événement ?

Tout dépend de ce que l'on entend par "événement". En un premier sens, il y a événement en mai-juin 1968 parce que des mondes sociaux auparavant cloisonnés se parlent, mêlent leurs revendications respectives, agissent ensemble. Comme l'écrivent les historiens Xavier Vigna et Michelle Zancarini-Fournel, les *"rencontres improbables"* entre étudiants, ouvriers, mais aussi cadres ou paysans ont été nombreuses. Cette transgression des frontières sociales tranche avec la division du travail dans les sociétés différenciées, qui sépare et hiérarchise. Il y a événement parce qu'il y a crise radicale du fonctionnement social et politique ordinaire. Ensuite, il y a événement parce qu'on ne sait pas, quand on y est plongé, comment les choses vont tourner. Cette sensation est très exactement celle qu'ont éprouvée nombre de contemporains de 68, du côté du pouvoir comme du côté des contestataires. C'est le règne de l'incertitude, et c'est pourquoi, sur le moment, il est toujours difficile de qualifier avec justesse ce qui se passe. L'événement, c'est aussi le règne du possible. Là encore, nombre de contemporains de 68 ont le sentiment qu'une brèche est en train de s'ouvrir qui pourrait transformer radicalement l'existence. De fait, beaucoup ont réorienté leur vie, sont devenus syndicalistes, se sont engagés dans une organisation révolutionnaire, ont repris des études, se sont établis en usine, ont tenté de repenser leur vie quotidienne ou professionnelle selon les principes de Mai. Gilles Deleuze n'avait pas tort quand il disait qu'un événement, c'est d'abord un devenir. Que 68 n'ait pas accouché d'un régime révolutionnaire ou d'une mutation radicale de l'ordre politique ne change rien au fait qu'il a suscité un sens du possible que bien des gens ont fait vivre ensuite d'une manière ou d'une autre. L'ordre s'est bien défendu, c'est certain, n'empêche : durant plusieurs semaines, il a montré sa vulnérabilité, et ceci montre qu'il est possible de renverser un état de fait qui paraît pourtant inamovible et qui se présente comme allant de soi.

Mai-juin 1968 reste-t-il un *"instrument critique du présent"*, selon les mots du philosophe Patrice Maniglier ?

Il me semble que oui, et pour plusieurs raisons dont on ne peut donner ici qu'un aperçu. D'abord, parce que 68 montre que l'état présent des rapports politiques et sociaux est toujours susceptible d'être remis en cause et questionné de fond en comble. Il peut représenter un antidote à tous les fatalismes qui nous donnent le monde tel qu'il est comme impossible à changer. Ensuite, face aux inégalités socio-économiques toujours plus grandes, 68 nous rappelle la puissance que peuvent avoir les demandes d'égalité (dans tous les domaines d'ailleurs), lorsqu'elles sont portées par des voix innombrables. La critique soixante-huitarde de l'aliénation marchande, du productivisme, de la société de consommation et de la société du spectacle me paraît par ailleurs d'une actualité brûlante si l'on songe à diverses expériences alternatives (d'ailleurs très différentes les unes des autres), du mouvement "antipub" aux "zones à défendre" en passant par Tarnac. De même, alors que se durcit la verticalité du pouvoir, on voit se multiplier, de Nuit Debout à de nombreux collectifs autonomes, des pratiques d'horizontalité qui récusent le principe même de la délégation de pouvoir, et qui ne sont pas sans rappeler celles des comités d'action en mai-juin 1968. Des groupes comme le Comité Invisible revendiquent des pratiques "destituantes" qui, en dépit de ce qui les sépare, ne sont pas sans résonance avec cette grande destitution symbolique que fut Mai 68. Mais attention, il ne s'agit pas de dire qu'il y a déjà tout dans Mai 68 ni qu'il faille s'en inspirer. Ce serait une erreur grossière. 68 ne doit pas faire écran à la réinvention du présent. Des lignes souterraines et invisibles relient parfois entre elles, à travers le temps, les ruptures historiques et les expériences révolutionnaires, mais c'est moins comme des "modèles" à imiter que comme des signes de discontinuité et des réservoirs de possibilités critiques, à réinvestir et à réinventer selon les nécessités présentes.

Peut-on parler d'une "pensée 68" ? Et si oui, en quoi se distingue-t-elle de ce que Luc Ferry et Alain Renaut en disaient dans les années 1980, ce moment de retournement critique vis-à-vis de cet héritage ?

Je crois qu'il faut être extrêmement prudent avec l'idée d'une "pensée 68". D'une part, elle tend à traiter des idées de Mai sur le mode personnifié, à travers quelques "maîtres à penser" dont on suppose qu'ils auraient influencé le mouvement, alors qu'en mai-juin 1968 la prise de parole généralisée fait que tout un chacun devient un producteur d'idées. D'autre part, elle est habitée par une forme d'idéalisme, ou ***

> "68 montre que l'état présent des rapports politiques et sociaux est toujours susceptible d'être remis en cause. Il peut représenter un antidote à tous les fatalismes qui nous donnent le monde tel qu'il est comme impossible à changer. "

© Gérald Bloncourt/Rue des Archives

Manifestation unitaire ouvriers et étudiants à Paris en mai 1968.

Les CRS et les pavés de Mai 68.

© AGIP/RDA/Hulton Archive/Getty Images

✱✱✱ d'intellectualisme, qui prête aux idées le pouvoir de faire l'événement. Or, non seulement les acteurs de Mai sont pluriels et ne sauraient s'abreuver aux mêmes sources, mais en outre leur révolte part moins d'idéologies préconstituées que d'une sensibilité critique à l'égard de l'ordre existant. Qui plus est, même les soixante-huitards les plus "lettrés" ou militants n'avaient pas forcément lu, loin s'en faut, ces penseurs "antihumanistes" (Foucault, Althusser, Derrida, Bourdieu, etc.) dont Luc Ferry et Alain Renaut nous disent (c'est un artefact) qu'ils forment "la pensée 68". Enfin, l'image d'une "pensée 68" unifie un moment idéologique qui est au contraire marqué par une très grande diversité. Même en schématisant à outrance, on remarque que les idées de mai-juin 1968 puisent à la fois dans le fonds marxiste "orthodoxe", qui oriente vers la critique radicale de l'exploitation, et dans des "pensées critiques" et des traditions marxistes hétérodoxes, libertaires, conseillistes, surréalistes, situationnistes, qui, elles, pointent plus particulièrement vers la critique de l'aliénation sous toutes ses formes. Et entre ces pôles un peu stylisés, bien des bricolages et bien des dérivations ont lieu qui alimentent la révolte, laquelle, il faut le redire, n'avait pas nécessairement besoin de ces idées pour éclore.

Vous avez travaillé sur *"la révolution de la parole"*, comme si c'était un motif particulièrement cinglant de mai-juin 1968. Quelle définition donnez-vous de cette révolution de la parole ?

Je crois bel et bien que la *"révolution de la parole"* est une dimension majeure de mai-juin 1968. L'expression vient de Michel de Certeau. Ce qu'il voulait dire, c'est qu'en mai-juin 1968 la parole a été prise par celles et ceux à qui n'était reconnue aucune autorité pour le faire : les profanes, les non-spécialistes, les anonymes, les jeunes, les femmes, etc. Cette révolution de la parole a contesté les partages habituels entre "la base" et les "porte-parole". Que chacun, sans condition préalable, prenne publiquement la parole en toute légitimité, en tous lieux, à tout moment, pour dire ce que doit être le destin collectif, voilà qui contrevient aux hiérarchies d'appareil et à la démocratie représentative. La société est repensée par le bas, souverainement, et indépendamment de tout "délégué", de tout "représentant", de tout "premier de cordée" dirait-on aujourd'hui. Il écrit dans la même veine qu'on a alors pris *"la parole comme on avait pris la Bastille en 1789"*. Cela revient à dire que le langage était une place forte à investir, le lieu où se reproduisait un ordre inégal et arbitraire, le lieu aussi d'un emprisonnement de l'imagination, qu'il fallait libérer.

"Que chacun, sans condition préalable, prenne publiquement la parole en toute légitimité, en tous lieux, à tout moment, pour dire ce que doit être le destin collectif, voilà qui contrevient aux hiérarchies d'appareil et à la démocratie représentative."

***"Une foule est devenue poétique"*, a écrit Michel de Certeau. Le bonheur d'expression fut-il une marque distinctive de mai-juin 1968 ?**

Oui, et quantité de témoignages de l'époque le prouvent. C'est d'ailleurs ce qui a frappé les commentateurs immédiats. Barthes célèbre la *"parole sauvage"* de Mai, qui renoue avec *"les joies de l'écriture"* et le *"bonheur d'expression"*. Jacqueline Piatier salue *"l'heure des poètes anonymes"*. Claude Roy et Alain Jouffroy louent les *"écrivains de murailles"* et les *"inscrivains"* qui bardent les murs des villes de leurs slogans politiques et de leurs aphorismes poétiques. Dans une société cadenassée où l'on n'écoutait guère que les "importants", il y a une joie à pouvoir s'exprimer à la face du monde et à libérer sa créativité sous toutes les formes possibles.

Le renouveau de l'engagement politique des écrivains, la multiplication des prises de position publiques, la création de groupes, l'élaboration de nouvelles articulations entre écriture et révolution furent déterminants dans les événements. Pourquoi les avant-gardes littéraires furent à ce point à l'avant-garde de la révolution ?

Depuis au moins le surréalisme, les avant-gardes littéraires se caractérisent par la revendication conjointe de la révolution esthétique et de la révolution politique. Sauf à contrevenir à cette identité, elles ne pouvaient que prendre position dans une situation potentiellement révolutionnaire comme mai-juin 1968. Elles y sont également "autorisées" parce que, à la différence de la tradition léniniste où les intellectuels sont toujours un peu suspects du fait de leur position de classe, les mots d'ordre de la "créativité révolutionnaire" ou de la révolution par la créativité généralisée accordent à chacun le droit de prendre part à la rébellion collective. Mais si elles s'impliquent à ce point, c'est aussi parce qu'elles sont dans le même temps défiées par la démocratisation radicale de la créativité. La créativité est réputée révolutionnaire en 1968 à proportion qu'elle est l'affaire de tous, pas de quelques avant-gardes spécialisées qui la revendiqueraient pour elles seules. Les avant-gardes structuralistes, *Tel quel* en particulier, sont prises à contrepied. Pour elles, seule une écriture portée par le "matérialisme dialectique" et les théories linguistiques les plus avancées peut se dire révolutionnaire. Cette conception de "spécialistes" est défiée par la critique de la spécialisation en mai-juin 1968. Il leur faut donc se positionner. Plus généralement, j'explore dans mon livre les diverses réponses que les avant-gardes littéraires apportent à ce défi. Et si elles s'affrontent entre elles, c'est précisément parce qu'elles échafaudent de nouvelles articulations entre écriture et révolution qui ne convergent pas. Il y a par exemple tout un monde entre la surenchère de *Tel quel,* qui critique l'expressivité de Mai, et le renoncement à tout privilège d'auteur, la fusion anonyme et impersonnelle dans le mouvement révolutionnaire que portent à la fois le comité d'action étudiants-écrivains et les surréalistes.

Vous parlez d'une *"rencontre entre un moment critique singulier et les avant-gardes littéraires"*, d'une *"rencontre entre une crise et un champ"*. C'est-à-dire ?

J'ai voulu prendre au sérieux les propriétés de mai-juin 1968. Ce n'est pas un événement comme les autres, pour les avant-gardes, en raison précisément de l'importance qu'y acquièrent la créativité généralisée, les écritures sauvages, la prise de parole. Cette dimension symbolique est cruciale pour comprendre l'engagement des écrivains. J'ai également voulu prendre au sérieux le fait même que je parlais d'écrivains. Souvent, dans les histoires intellectuelles des "années 1968", ils sont fondus parmi les autres intellectuels. Or, il s'agit d'écrivains, pas de philosophes ou de scientifiques. Ils appartiennent à un champ spécifique, le champ littéraire, qui a ses règles, ses valeurs, ses hiérarchies. C'est en croisant ces propriétés respectives que l'on peut identifier précisément les points de frottement et de résonance entre "l'ordinaire" du champ et "l'extraordinaire" de la crise et que, par conséquent, on peut pleinement comprendre pourquoi 68 a mis en mouvement, en effervescence les avant-gardes littéraires. ✱

Le Mai 68 des écrivains : crise politique et avant-garde littéraire de Boris Gobille (CNRS Editions, 2018) et *Mai 68* (La Découverte, collection Repères, 2018).

Chronologie d'une saison chaotique

Si l'embrasement de la révolte a bien lieu en mai 1968, les feux furent allumés dès le mois de janvier. **Par Jean-Marie Durand**

Daniel Cohn-Bendit lors d'une manifestation à Paris en 1968.

Mai 68 commence en janvier ; les historiens actuels, telle Ludivine Bantigny, auteure de *1968, de grands soirs en petits matins* (Seuil, 2018), insistent sur la nécessité de dévoiler cet angle mort de la révolte étudiante et ouvrière. Avant même les premiers incidents le 2 mai à la faculté de Nanterre et le début de l'embrasement parisien, les indices d'une révolution apparaissent. Dès le mois de janvier, un millier d'ouvriers, soutenus par des étudiants, mènent par exemple une grève totale à Caen. Mais c'est lorsque deux militants du Comité Vietnam national, accusés d'avoir brisé le 18 mars les vitres du siège parisien de l'American Express au cours d'un rassemblement contre la guerre, sont arrêtés que la faculté de Nanterre s'agite ; le Mouvement du 22 mars, avec Daniel Cohn-Bendit parmi ses membres, est créé, demandant la libération des militants en garde à vue.

Le 2 mai, la salle du conseil de Nanterre est occupée. Le 3 mai, un meeting de protestation organisé à la Sorbonne est dispersé par la force ; s'ensuivent alors de violents affrontements entre étudiants et policiers. La mèche de mai-juin est allumée, elle ne s'éteindra qu'à la fin du mois de juin. Tout s'emballe alors : jour après jour, le mouvement s'étend progressivement, pris dans la spirale d'un élan que rien ne peut plus stopper, tant les esprits et les corps sont à vif.

Le 4 mai, les syndicats étudiants, l'Unef et le Snesup, appellent à la grève illimitée : les cours sont suspendus à la Sorbonne. Suspendus aux appels à la révolution et aux coups de matraque de la police. Le 6 mai, des grèves et manifestations s'étendent en province dans de nombreuses universités. La masse étudiante proteste contre les mesures de discipline prises contre certains, dont le virevoltant Daniel Cohn-Bendit.

Les 10 et 11 mai, les lycéens se joignent aux manifestations étudiantes. Le Quartier latin s'embrase ; les combats de rue commencent, jusqu'à la fameuse Nuit des barricades, durant laquelle plusieurs centaines d'interpellations ont lieu. Les violences policières suscitent de nombreuses indignations.

Dès le 13 mai, les syndicats manifestent dans toute la France aux côtés des étudiants pour dénoncer les brutalités policières. La Sorbonne est occupée. Le 14 mai, la grève générale est déclarée. Le 15 mai, des lieux culturels symboliquement prestigieux, comme le Théâtre de l'Odéon et l'Ecole des beaux-arts, sont à leur tour occupés. Parti en Roumanie, le général de Gaulle dénonce, à son retour, la *"chienlit"* le 19 mai. La grève s'étend encore, la paralysie gagne même le pays. Le 21 mai, on dénombre entre 7 et 9 millions de grévistes. Partout, les étudiants sont présents sur les piquets de grève ; les universités se déclarent *"ouvertes aux travailleurs"*. Le monde agricole se mobilise aussi, notamment dans l'ouest de la France, afin d'organiser les ravitaillements pour les grévistes.

Le 27 mai, les accords de Grenelle sur les salaires et le droit syndical sont signés par l'Etat, les syndicats et le patronat ; le Premier ministre Georges Pompidou mise sur ces accords pour mettre fin aux agitations. Le même jour, un grand meeting est organisé au stade Charléty par la gauche non communiste, en présence de Pierre Mendès-France et Michel Rocard. Le 30 mai, le président de Gaulle annonce la dissolution de l'Assemblée nationale. Entre 300 000 et 500 000 personnes défilent sur les Champs-Elysées pour le soutenir ouvertement, jusqu'à hurler des slogans aussi indécents que *"les cocos au poteau"*, *"Renault au boulot"* et *"Cohn-Bendit à Dachau"*.

Le 10 juin, un lycéen maoïste, Gilles Tautin, se noie dans la Seine après avoir voulu échapper à la police. Le 11 juin, deux ouvriers, Henri Blanchet et Pierre Beylot, sont tués au cours d'affrontements à l'usine Peugeot-Sochaux. Ils sont avec un autre militant – un colleur d'affiches du PCF, Marc Lanvin, abattu à Arras par des militants gaullistes entre les deux tours des législatives – les morts oubliés de mai-juin 1968.

"L'ordre règne" à nouveau ; le travail reprend peu à peu tout au long du mois de juin ; les 14 et 16 juin, le Théâtre de l'Odéon et la Sorbonne sont évacués par la police.

Les 23 et 30 juin, les élections législatives débouchent sur un raz-de-marée gaulliste. Evacuation, élimination, consolidation dans les urnes : le pouvoir, après plusieurs semaines qui l'ébranlèrent, se raffermit. La révolution n'est déjà plus qu'un souvenir. ✻

© AGIP/Rue des Archives

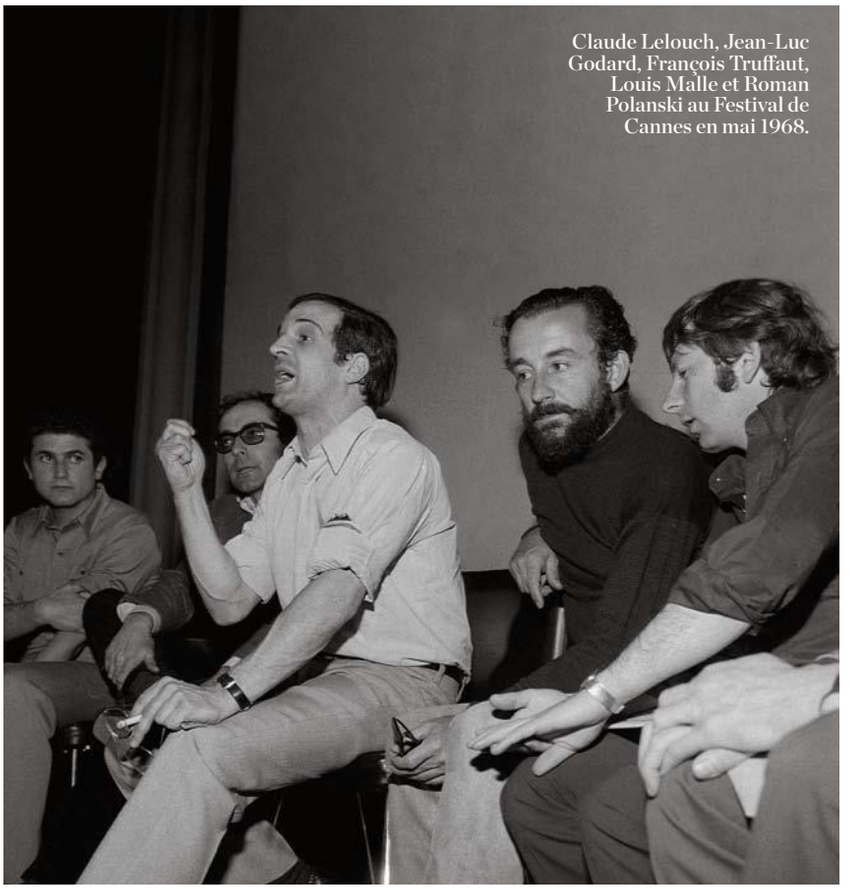
Le cinéma s'engage

Dans les usines, à travers les ciné-tracts, à Cannes, sur les tournages, les cinéastes décident de "faire politiquement du cinéma politique". **Par Mathieu Champalaune**

Lorsque les événements de Mai éclatent, le monde du cinéma est prêt à sonner la révolte : la mobilisation de soutien à Henri Langlois (lire p. 16), et particulièrement les affrontements violents lors de la manifestation au Trocadéro, a servi de répétition générale quelques mois plus tôt, tandis que l'année 1967 a été marquée par le film collectif *Loin du Vietnam* et par *La Chinoise* de Jean-Luc Godard. Le 10 mai, la 21e édition du Festival de Cannes s'ouvre avec une projection d'*Autant en emporte le vent,* alors que la révolte emporte toute la France. Quelques jours plus tard, le 20, le festival est contraint de se clore prématurément, en solidarité avec les ouvriers et étudiants grévistes. Le grand raout cannois n'aura jamais été aussi agité, troublé par un mouvement mené par Jean-Luc Godard et François Truffaut en première ligne.

D'autres réalisateurs, des comédiens ou des journalistes leur emboîtent, très vite, le pas, Alain Resnais et Milos Forman retirent leur film de la compétition. Puis c'est au tour du jury : plusieurs de ses membres, dont Louis Malle et Roman Polanski, démissionnent, jugeant indécent de poursuivre un événement devenu secondaire. Jean-Luc Godard rameute des étudiants et empêche la projection de *Peppermint frappé* de Carlos Saura, aidé par le réalisateur espagnol lui-même. Le festival se transforme en AG où le réalisateur de *Pierrot le fou* mène la danse : *"Je vous parle solidarité avec les étudiants et les ouvriers, vous me parlez travelling et gros plans !"* Les Etats généraux du cinéma s'ouvrent dans la confusion, et tout le monde tente de regagner au plus vite Paris dans une France bloquée par les grèves.

Mai 68 marque aussi l'expérience des ciné-tracts, non signés mais réalisés notamment par Chris Marker, Jean-Luc Godard, Alain Resnais ou encore William Klein. Ces courts films politiques et militants, muets et en noir et blanc, durent de 3 à 5 minutes, soit la durée d'une bobine 16 millimètres. Ils doivent être exécutés rapidement et ne nécessitent pas de montage, grâce au procédé de banc-titre, avant d'être projetés dans la foulée. Alternant photographies des événements prises sur le vif et intertitres, ils invitent à la discussion et à l'action et caractérisent tout le bouillonnement du printemps 68.



Claude Lelouch, Jean-Luc Godard, François Truffaut, Louis Malle et Roman Polanski au Festival de Cannes en mai 1968.

© Huffschmitt/SIPA

Dans la continuité de Mai 68, un cinéma radical et collectif s'organise sous le patronage de trois cinéastes soviétiques : Sergueï M. Eisenstein, Alexandre Medvedkine et Dziga Vertov. Chris Marker poursuit ses activités avec les ouvriers des usines de Besançon et Sochaux, entamées quelques mois plus tôt, et fonde le groupe Medvedkine, pour *"mettre la technique du cinéma au service de la volonté qu'ont les travailleurs de se libérer"*.

Jean-Luc Godard, qui a continué à radicaliser son cinéma, termine en juin *Le Gai Savoir* avec Jean-Pierre Léaud et Juliet Berto. Le film, débuté pour l'ORTF avant que Mai 68 ne l'interrompe puis y imprime sa marque, sera mis au placard par l'ORTF et ne sortira jamais en salles. Godard abandonne ensuite sa signature pour se fondre dans le groupe Dziga Vertov, aux côtés du jeune marxiste Jean-Pierre Gorin, pour *"faire politiquement du cinéma politique"*. Dès juillet, ils tournent *Un film comme les autres,* orchestrant un dialogue entre les ouvriers de l'usine de Flins et des étudiants de Nanterre, en contrepoint des événements de Mai.

A la fin de l'été, Jean-Luc Godard ira filmer une autre révolution, à Londres cette fois, celle des Rolling Stones avec le film *One + One, Sympathy for the Devil* (lire p. 86). La session d'enregistrement du tube des Stones est entrecoupée de séquences insurrectionnelles mais néanmoins désabusées, que le cinéaste conclut avec un bon mot, comme un écho lointain : *"Under the Stones, the beach"*. ✳

Sur les pavés, la mode

Le vent de liberté de Mai 68 souffle aussi sur la mode : couleurs vives, matières faciles à vivre, créateurs plus en phase avec la rue, mélanges éclectiques épousent l'air du temps. **Par Sophie Rosemont**

Modèles de Pierre Cardin.

N'en déplaise aux idées reçues, la mode n'a pas attendu 1968 pour s'affranchir des codes vestimentaires à la papa. Dès le milieu des sixties, les couleurs vives envahissent le dressing des plus de 16 ans auxquels elles étaient jusqu'ici interdites, les imprimés se font la part belle et osent toutes les alliances, la robe trois trous, ou du moins facile à porter, est incontournable. Symbole de la mauvaise graine, le blouson de cuir s'incruste chez les jeunes bourgeois en recherche de sensations fortes, tandis que les tissus synthétiques concurrencent les tissus nobles des grands-mères. Sans oublier la minijupe de plus en plus mini. Bref, l'émancipation a fait son chemin, et 1968 va servir de marchepied à cette mode prête à descendre dans la rue.

Un nouveau souffle

Depuis le milieu des années 1960, les André Courrèges, Yves Saint Laurent ou Paco Rabanne veulent prouver que la couture peut sortir de ses zones élitistes et s'inspirer

© Bill Ray/Life Magazine/The Life Picture Collection/Getty Images

de tout ce qu'ils voient : sur scène, sur grand écran ou dans la rue. Cardin propose la Cardine, une robe préformée en fibre, moulée et infroissable, et annonce *"la fin du coupé-cousu"*. Du côté de la lingerie, on se libère de plus en plus des contraintes : la culotte s'est transformée en panty et, si l'on daigne porter un soutien-gorge, c'est le Cœur Croisé de la marque américaine Playtex, aux bretelles réglables et à la forme triangle, aux antipodes du corset. A la place de porte-jarretelles si peu pratiques, on enfile les collants Tels Quels de Dim. Tout est bon pour se libérer. Car, d'après Jean-Marc Loubier, président de First Heritage Brands, qui possède la marque Sonia Rykiel, *"se pose une crise de changement de génération à tout point de vue, dans la manière de parler, de voir le monde, d'envisager la société... et de s'habiller"*.

En mars 1968, interviewé dans l'émission *Dim Dam Dom,* Saint Laurent répond, respectueux mais ferme, à une Gabrielle Chanel qui a dit de lui qu'il l'imitait : *"J'essaie d'apporter aux femmes un style qui leur permette d'adapter plutôt leur style à mes robes, alors qu'une femme qui s'habille en Chanel ressemble à Mademoiselle Chanel. Il y a aussi une grande différence entre elle et moi, c'est que j'adore mon époque."* Contrairement à Coco, donc, mais aussi à Cristóbal Balenciaga qui, lassé de ce désir de démocratisation de la mode et conscient de la mutation sociétale qui s'amorce, sait qu'a sonné le glas de sa couture sophistiquée. A 72 ans, il prend sa retraite, laissant le champ libre à des concurrents tels Valentino et Chloé.

Les femmes s'amusent (enfin)

En Mai 68, Sonia Rykiel fonde sa maison et ouvre sa première boutique rue de Grenelle. A l'instar de Saint Laurent, elle importe une certaine notion d'*easy chic* sur la Rive gauche. Certes, "la reine du tricot" d'après le *Women's Wear Daily* doit fermer ses portes pendant les barricades, mais elle est concernée. Cinquante ans plus tard, sa marque organise d'ailleurs une exposition sur les affiches politiques, *Images en lutte,* aux Beaux-Arts de Paris tout le mois de mai 2018. *"Rykiel a toujours été politisée en termes sociétaux, du droit à l'avortement à la une encourageant à voter lors du duel Chirac/Le Pen,* commente Jean-Marc Loubier. *En mai 1968, elle pose la question : comment, en tant que femme, puis-je monter à bord de ce mouvement ? C'est elle la première à mettre des mots sur ses vêtements. Elle s'intéresse à la manière dont on peut porter différemment la maille : près du corps, sans soutien-gorge, retournée, sans ourlets... En témoigne aussi sa conception de 'démode' : si un couturier impose son style, Rykiel préfère proposer des vêtements que la femme peut s'approprier."*

A l'instar de ses consœurs telles Emmanuelle Khanh, Chantal Thomass (qui lance Ter et Bantine), Michèle Rosier (avec V de V), Christiane Bailly, Jacqueline Cobson (Dorothée Bis), Blanche Rochline (Tilbury), Rykiel épouse l'évolution sociologique de la femme, conjugue allure vestimentaire et *lifestyle, "façon d'être"* dixit Saint Laurent. Cependant, cette possibilité de se composer un look stylé et pratique n'empêche guère la femme (et surtout les célébrités) d'arborer des tenues assez folles.

On en doit quelques-unes à Paco Rabanne qui habille de cottes de mailles Jane Fonda et Françoise Hardy, deux icônes de l'époque. Dans le film *Barbarella,* dont il signe les costumes, la première est au top de son sex-appeal. Lors de ses concerts londoniens du mois d'avril, Hardy se retrouve quant à elle avec une combinaison en métal. Réalisée à la pince et au chalumeau par Paco *himself,* elle pèse la bagatelle de 16 kilos et la chanteuse ne peut ni s'asseoir ni bouger ses bras. Monter les escaliers est mission impossible. La libération de la femme ? Presque.

Mélange des genres

Sur les barricades éclate au grand jour le *newcomer* de 1968 en France : le blue-jean ! Pour les hommes mais aussi pour les femmes, qui commencent à très sérieusement s'approprier le pantalon, que Saint Laurent fait défiler depuis 1966 mais qui est considéré comme obscène. En denim bleu, le jean symbolise la fin des inégalités : le fait qu'il provienne de la *working class* américaine plaît beaucoup aux jeunes Français, en particulier les Parisiens qui vont s'habiller aux puces de Saint-Ouen, dans les surplus militaires mais aussi chez Jean Bouquin, rue Saint-Benoît, qui vend des looks venus du monde entier. *"Le jean, c'est 'liberté, égalité, sexualité' !,* analyse Sarah Léa Chicheportiche, responsable Fragrances au département Tendances du groupe Coty. *Avec la liberté de mouvement arrive la liberté du plaisir pour tous, sans tabou."*

On investit dans des T-shirts à logos, des sacoches de l'armée US, des vestes à col Mao... On mixe les styles, les époques et les continents. C'est aussi la consécration de la saharienne par Saint Laurent, dans le sillage de sa collection africaine de 1967. Il faut la porter façon Betty Catroux : courte, ceinturée, séduisante. De quoi contredire son usage originel exclusivement masculin. Jacques Esterel, lui, propose une ligne entièrement unisexe, tout comme la combinaison d'obédience spatiale de Pierre Cardin, Cosmocorps.

La valeur esthétique de l'androgynie commence à faire son chemin... mais ne se vend pas encore. Contrairement à aujourd'hui, où l'héritage de 1968 semble prégnant dans la mode, pourtant devenue une industrie. *"Ce n'est pas un hasard si on a vu de plus en plus de campagnes de maisons, de Chanel à Diesel, représenter une jeunesse enthousiaste qui descend dans la rue,* conclut Sarah Léa Chicheportiche. *Dans sa version fantasmée, Mai 68 reste un mythe fondateur qui véhicule un romantisme révolutionnaire vintage. Et profondément moderne : des designers comme Demna Gvasalia ou Jonathan W. Anderson incarnent une nouvelle vague de libertaires. Sous les pavés, le kitsch subversif !"* ✱

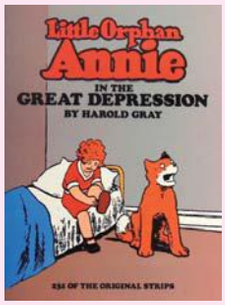
Présentation de la collection automne-hiver 1968 dans la première boutique de Sonia Rykiel rue de Grenelle à Paris.

En Mai 68, Sonia Rykiel fonde sa maison et ouvre sa première boutique rue de Grenelle. A l'instar de Saint Laurent, elle importe une certaine notion d'*easy chic* sur la Rive gauche.

© Courtesy Maison Sonia Rykiel

✳ La gazette de mai '68

✳ Le 24, *Une histoire immortelle* d'Orson Welles, financé par l'ORTF, est diffusé sur la deuxième chaîne. Ce téléfilm en couleurs, à l'ambiance dramatique soulignée par la musique d'Erik Satie, a été tourné principalement en Espagne, avec Jeanne Moreau, Roger Coggio et Welles lui-même. Il est adapté d'une nouvelle de Karen Blixen, *L'Eternelle Histoire*. Ce sera le dernier long métrage de fiction achevé par Orson Welles. Le film sera présenté au festival de Berlin en juin.

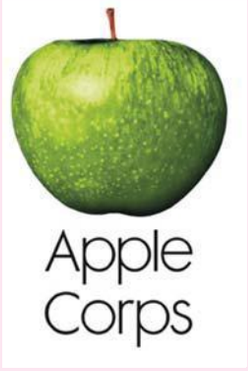


✳ Little Orphan Annie est orpheline une deuxième fois. Son créateur, l'auteur de BD Harold Gray, est décédé le 9. Son célèbre strip, au discours farouchement conservateur et mettant en scène les aventures d'une jeune fille tentant de se débrouiller seule dans la vie, fut publié dans les journaux de 1924 à sa mort, puis continué par d'autres dessinateurs.

✳ William Styron gagne le prix Pulitzer catégorie fiction pour *The Confessions of Nat Turner*. Il raconte à la première personne et de façon fictionnée la vie de Nat Turner, esclave noir qui mena une rébellion en Virginie en 1831. Le roman, violent, est controversé, critiqué à la fois par des Afro-Américains pour ses clichés sur les Noirs et par des conservateurs blancs pour sa vision des esclavagistes et d'une société blanche corrompue. Il est néanmoins soutenu par les écrivains afro-américains James Baldwin et Ralph Ellison.

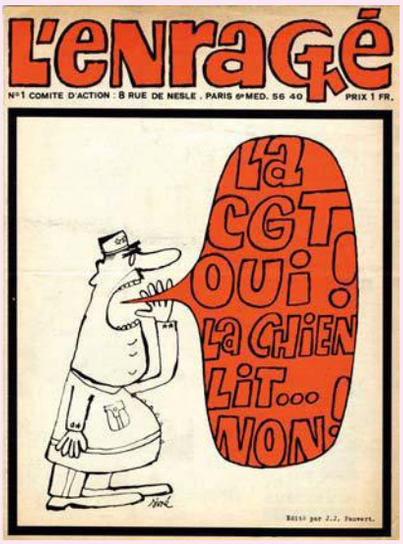
✳ Alors que la France se révolte, *Elle* daté du 13 mai choisit de mettre Chantal Goya et son sourire aux dents blanches en couverture. La jeune femme n'est alors pas encore la chanteuse à succès pour enfants qu'elle va devenir, mais a déjà à son actif un film avec Godard, sorti en 1966, *Masculin-Féminin*. Au sommaire aussi de ce numéro décidément à contre-courant, deux articles intitulés *"Charmez en robe romantique"* et *"Belles jambes et beaux bras"*. En juin, le magazine se rattrapera avec un numéro triple consacré aux événements.

Apple Corps, l'empire des Beatles



Au cours d'une conférence de presse à New York, Paul McCartney et John Lennon annoncent le lancement d'Apple Corps Ltd. Entreprise multimédia avant l'heure, elle comporte Apple Records, maison de disques qui hébergera les disques des Beatles et d'artistes découverts par le groupe (Badfinger, James Taylor...), Apple Films, consacré à la production cinématographique, Apple Publishing (édition de musique), Apple Electronics (production et commercialisation d'électronique grand public), Apple Studio (studio d'enregistrement) ainsi qu'une boutique de mode à Londres. Malgré une gestion catastrophique (boutique fermée dès juillet, studio bricolé, dépenses énormes de la division électronique, sans oublier la séparation du groupe en 1970) et des procès avec Apple Computer, Apple Corps existe toujours mais ne comporte plus qu'Apple Records.

Un pavé enragé dans la mare



"Ce journal est un pavé. Il peut servir de mèche pour cocktail Molotov. Il peut servir de cache-matraque. Il peut servir de mouchoir anti-gaz. Nous sommes solidaires, et nous le resterons, de tous les enragés du monde. (...) *Dans ce journal, rien n'est interdit, sauf d'être de droite !* (...)*"* L'édito du "comité d'action" du premier numéro du journal *L'Enragé* (au "g" formé d'un marteau et d'une faucille) donne le ton. Ce journal satirique principalement composé de dessins d'humour, dont la périodicité n'est pas définie parce que *"les parutions à date fixe, les abonnements, tout cela est périmé et faisait partie de l'ancien système"*, sera iconoclaste, totalement libre et en lutte contre l'ordre établi. Pendant douze numéros, il accompagne de près les événements et passe à sa moulinette provoc, acide et contestataire gouvernement, partis politiques, police, Eglise, syndicats... Edité par Jean-Jacques Pauvert, premier éditeur à avoir publié en son nom les œuvres de Sade en 1947 (ce qui lui vaudra des procès interminables), il est réalisé par de nombreux dessinateurs à l'humour iconoclaste, comme Siné, Wolinski, Reiser, Cabu, Topor, Willem – certains rejoindront d'ailleurs *Charlie* à sa création en 1969. Alors que son premier tirage est de 3 000 exemplaires, certains numéros atteindront les 100 000 exemplaires. *L'Enragé* durera jusqu'en novembre 1968. Ses douze numéros sont aujourd'hui réédités en album aux éditions Hoëbeke.

ALBUMS

Dolly Parton Just Because I'm a Woman

Julien Clerc Julien Clerc

Small Faces Ogdens' Nut Gone Flake

The Mamas & the Papas The Mamas & the Papas

Johnny Cash At Folsom Prison

Blue Magoos Basic Blues Magoos

The Delfonics La La Means I Love You

Herb Alpert & the Tijuana Brass The Beat of the Brass

Quicksilver Messenger Service Quicksilver Messenger Service

SINGLES

Donovan The Hurdy Gurdy Man

The Rolling Stones Jumpin' Jack Flash

Julien Clerc La Cavalerie

Aretha Franklin Think

The Kinks Picture Book

TOPS

France **Tom Jones** Delilah

UK **Louis Armstrong** What a Wonderful World

US **Archie Bell & the Drells** Tighten Up

✳ Le 2, inauguration de la prison de Fleury-Mérogis, appelée alors prison modèle. Elle comporte plus de 3 000 cellules, réparties sur trois bâtiments (prison pour hommes, femmes, jeunes adultes) construits sur un modèle hexagonal panoptique. ✳ Le 5, Buffalo Springfield, groupe qui a défini les bases du country rock, joue pour la dernière fois à Long Beach en Californie. ✳ Aretha Franklin enregistre le 7 son premier live à l'Olympia à Paris. L'album *Aretha in Paris* sortira en octobre. ✳ Lors de la finale de la Coupe de France de foot, Saint-Etienne bat Bordeaux 2 à 1. Manchester United est quant à elle la première équipe anglaise à gagner la Coupe des Clubs champions européens. ✳ Le 10 mai, Léo Ferré crée *Les Anarchistes* sur la scène de La Mutualité tandis que Johnny Hallyday est expulsé du Cameroun après une altercation avec un ministre centrafricain. ✳ Les rumeurs vont bon train sur la séparation de The Mamas & the Papas, minés entre autres par leurs ego. Leur quatrième album, *The Papas & the Mamas,* finit par sortir et fait un carton avec un morceau de 1931 chanté par Cass Elliott, *Dream a Little Dream of Me*. Le groupe se sépare peu de temps après. ✳ Sortie du film pop et psyché de Marc'O, *Les Idoles,* avec Bulle Ogier, Jean-Pierre Kalfon et Pierre Clémenti. ✳ Les facs allemandes sont en grève, des heurts ont lieu à l'université de Dakar (lire p. 11). ✳ Le peintre fauve d'origine néerlandaise Kees Van Dongen meurt à 91 ans.

Les affiches de la colère

Grâce à une poignée d'étudiants des Beaux-Arts de Paris, les murs de Mai 68 seront recouverts d'affiches mêlant politique, poésie et absurde. **Par JD Beauvallet**

L'art est dans la rue", proclamait sur les murs de Paris un des slogans de Mai 68. Contrairement aux révoltes anglaises et surtout américaines de ces années-là, l'art en question n'incluait quasiment pas la musique : Mai 68 fut une révolution sans bande-son. Mais visuellement, graphiquement, ce mai-là fut une explosion de bons mots, d'images fulgurantes, de formules aussi poétiques que farouchement politiques. Le street art, de Banksy à Obey, est aujourd'hui l'héritier de cette prise des murs. Le pionnier du pochoir Blek le Rat, influence fondamentale sur les générations à venir, se souvient ainsi de sa jeunesse parisienne : *"J'avais 17 ans en mai 1968, je faisais partie du Comité d'action de la rue Bézout. Je distribuais des tracts et, en douce, j'avais piqué des affiches de l'Atelier populaire des Beaux-Arts, qui m'avaient beaucoup impressionné. J'ai commencé à lire la revue de l'Internationale situationniste. Ça a été la grande révélation, graphiquement, artistiquement, politiquement… J'ai tout découvert chez eux, notamment le détournement des affiches… Le rock, les situs, David Hockney : voici ce qui m'a façonné."* Il existe des photos témoignant de l'ébullition, de la fécondité de l'Atelier populaire des Beaux-Arts. L'influence des situs – leurs détournements de la culture populaire résumée à des symboles, leur manière fulgurante de contenir en un pictogramme une pensée politique élaborée – est flagrante. Aux murs, en train de sécher, on reconnaît des affiches désormais adoptées aussi bien par l'Histoire que par la culture populaire (affiches, street art, pochettes…) que marchande (la publicité, la mode).

Parmi ces dizaines de slogans qui restent, survivent, un résume bien l'esprit de l'Atelier populaire des Beaux-Arts : *"Pour les affiches, la sincérité est préférable à la technique"*. Et effectivement, les affiches seront souvent tachées d'encre, pressées à la va-vite sur des papiers de récupération, parfois empruntés aux journaux en grève.

Dans le livre *Beauty Is in the Street* (Four Corners Books, 2011), Philippe Vermès, jeune Normand cofondateur de l'Atelier, se souvient de son engagement imprévu : *"Avec quelques peintres, nous voulions participer à l'effervescence, mais comment ? En accord avec le Comité des grèves des Beaux-Arts, nous avons décidé d'occuper les ateliers peinture et lithographie. Le 14 mai, nous sortions notre première affiche :* 'Usines. Universités. Union'. *La seconde sera* 'L'art au service du peuple'…*"* Mais c'est surtout grâce à une rencontre avec deux étudiants férus de sérigraphie que l'atelier prend son ampleur. Ensemble, épaulés par une foule d'étudiants, ouvriers, employés en grève ou journalistes, ils parviennent à imprimer des séries de 2 000 affiches, tournant ainsi 24 h/24, journées continues ponctuées d'AG homériques. Par refus de "l'art bourgeois", aucune affiche ne sera signée ou revendiquée : toutes sortiront avec le même tampon Atelier populaire. Cette ruche imprimera à l'arrivée des centaines d'affiches différentes, dont certaines appartiennent aujourd'hui à des musées (ou à la Bibliothèque nationale, à laquelle les fondateurs de l'Atelier ont légué leur stock). Son activité stakhanoviste sera interrompue par une descente de police le 27 juin. *"Nous avons juste embarqué nos rouleaux de papier, notre peinture et notre presse"*, dira Vermès. En baroud d'honneur, malgré une suite plus erratique dans l'agit-prop, l'ultime affiche dira : *"La police s'affiche aux Beaux-Arts. Les Beaux-Arts affichent dans la rue"*. Comme disait un autre slogan d'alors : la lutte continue. ✱

Exposition *Images en lutte. La culture visuelle de l'extrême gauche en France (1968-1974)* au palais des Beaux-Arts de Paris jusqu'au 20 mai.

© Collections Beaux-Arts de Paris

A Saucerful of Secrets
Pink Floyd

Après le succès de son premier album en 1967, le groupe prend son envol psychédélique, en abandonnant en chemin un Syd Barrett en perdition. **Par Louis-Julien Nicolaou**

Pour son deuxième album, Pink Floyd est confronté au plus épineux des problèmes. Proposer une suite à une œuvre aussi novatrice que *The Piper at the Gates of Dawn* n'est déjà pas aisé. Mais quand le principal compositeur et parolier du groupe s'avère tellement déconnecté du réel qu'il faut se résoudre à le laisser au bord de la route, l'affaire semble avoir toutes les chances de tourner au naufrage corps et biens. Pour ne rien arranger, le dernier single en date, *Apples and Oranges,* n'a pas rencontré le succès escompté. Sitôt éclos, Pink Floyd doit donc, sous peine de disparaître, accomplir une véritable parthénogenèse sonore.
Les quatre musiciens vont faire front, et Nick Mason se rappelle aujourd'hui que pour le moindre détail – un coup de cymbale, des chœurs, une partie de mellotron –, tous étaient aussi soudés qu'un équipage contraint d'affronter un typhon. Au final, *A Saucerful of Secrets* est sans doute l'album le plus courageux du Floyd, le premier à appartenir pleinement au quatuor – son si étrange prédécesseur étant appelé à se rattacher de plus en plus au seul nom de Barrett – et à témoigner d'une alchimie sonore unique.

Vague psyché

Avec *Let There Be More Light* et *Set the Controls for the Heart of the Sun,* Waters prouve d'emblée ses progrès de compositeur, la fluidité avec laquelle il évolue dans les apesanteurs psychédéliques compensant sans mal son jeu de basse assez rudimentaire et les faiblesses de sa voix. Pour sa part, Rick Wright offre deux compositions aussi complexes qu'inspirées, *See Saw,* une valse où son chant gracile et ses claviers nostalgiques sont régulièrement engloutis par des vagues de dissonances, et *Remember a Day,* dans lequel s'affirment la plupart des aspects essentiels de la nouvelle esthétique adoptée par le Floyd. Les hypnoses créées par les martèlements de Mason et le bourdon de Waters y sont régulièrement trouées par les comètes qu'envoie Gilmour depuis sa guitare slide ; à intervalles fixes, le rythme s'interrompt pour laisser le chant élever une sorte de prière *("Why can't we reach the sun?"),* avant de s'emballer de plus belle. Fruits de longues improvisations, de tels morceaux peuvent sur scène durer plusieurs dizaines de minutes. Et c'est encore un changement radical pour Pink Floyd. Car Syd Barrett appréciait les morceaux courts, les petites comptines où l'anecdote la plus banale pouvait soudain devenir la proie de machineries surréalistes.
Chez le nouveau Floyd, l'humour, l'enchantement, la naïveté, tout ce qui rendait l'art de Barrett à la fois si délicieux et si précieux, s'évaporent au profit d'architectures amples, de larges fresques hallucinogènes où le temps s'étire (pour une durée équivalente, le disque contient sept titres quand *Piper* en comptait onze), où plusieurs séquences hétérogènes se succèdent et où les timbres et les rythmes élaborent des systèmes de tensions et d'apaisements qui ne sont pas sans rappeler ceux de Varèse, Xenakis ou Berio.
Les douze minutes instrumentales du morceau-titre résument parfaitement cette mutation. Avec ses orgues et ses percussions, ses compressions et ses dilatations, son angoissant prélude et son finale religieux, ce lent périple dans quelque "au-delà de l'univers" kubrickien initie Pink Floyd à son art propre, celui qui lui permettra plus tard d'accoucher de poèmes symphoniques comme *Atom Heart Mother, Echoes* ou *Shine on You Crazy Diamond.* S'il n'illustre pas encore une narration ou un concept particuliers, le titre reflète clairement l'ambition avant-gardiste et non-figurative de Pink Floyd. Une ambition qui place le groupe à des années-lumière du malheureux effaré abandonné derrière lui.

Fantôme de Syd

De-ci de-là, le fantôme de Barrett se rappelle pourtant au souvenir de l'auditeur. Sur *Remember a Day,* c'est lui qui joue de la guitare acoustique (Gilmour prenant les autres parties de guitare, c'est le seul titre enregistré par le Pink Floyd à cinq membres). Il a également pu participer aux sessions de *Set the Controls for the Heart of the Sun*. Mais son unique composition est *Jugband Blues,* une pochade où il murmure, avec une tristesse dont on ne saura jamais si elle est mêlée d'ironie, des énigmes telles que *"Et je vous suis très obligé d'annoncer clairement/Que je ne suis pas là"* ou *"Et je me demande bien qui a pu écrire cette chanson"*.
Symbole de sa décomposition cérébrale, la fanfare de l'Armée du salut invitée sur ce titre a été ramassée dans la rue et poussée à jouer n'importe quoi n'importe comment. A singer le Sergent Poivre, Barrett glisse gauchement et s'anéantit sur une ultime clownerie métaphysique : *"And what exactly is a joke?"*. Plus personne pour lui répondre. ✻

L'humour, l'enchantement, la naïveté, tout ce qui rendait l'art de Barrett si précieux, s'évaporent au profit d'architectures amples, de larges fresques hallucinogènes où le temps s'étire.

Utopie tropicale

En 1968, l'album *Tropicália* est l'étendard flamboyant du mouvement tropicaliste, qui prône en musique une révolution culturelle et sociale au Brésil. **Par Louis-Julien Nicolaou**

En 1968, la révolution est mondiale. Pas seulement chez les petits-bourgeois du Quartier latin, pas seulement parce que les Beatles la chantent ou que les Tchécoslovaques, un bref instant, s'offrent l'espoir d'un nouveau Printemps. A des milliers de kilomètres de là, dans quelques-uns de ces pays qu'on dit du Tiers-Monde, politique et musique bouillonnent aussi, et les oreilles s'ouvrent avidement à ce qui se passe en Angleterre et sur la côte Ouest des Etats-Unis. C'est le cas au Brésil, qui a bien besoin de nouveauté.
Derrière les rêves indolents véhiculés par ces bossas tristes et paresseuses qui sont devenues les compléments sonores indispensables de toute soirée chic à Los Angeles, la réalité brésilienne est inquiétante. Instaurée à la suite du coup d'Etat du 31 mars 1964, la dictature militaire resserre sa poigne d'acier sur la population et restreint toujours plus les libertés individuelles. A la fin de 1968, l'AI-5 (Acte institutionnel n° 5) représentera le point culminant de ce processus liberticide : une fois ce décret promulgué, tout citoyen brésilien pourra être considéré comme un suspect potentiel et se retrouver arrêté et emprisonné sur simple dénonciation, hors de toute procédure judiciaire.

Un nouveau monde

La nécessité d'un changement paraît donc plus vitale au Brésil que dans les vieilles démocraties occidentales, mais le revendiquer est beaucoup plus dangereux. C'est pourtant ce à quoi s'emploie, depuis 1967, une bande de jeunes allumés qui n'a pas froid aux yeux et possède assez d'idées et d'énergie pour tout chambarder. Pour la plupart, ils viennent de l'Etat de Bahia et ont fait leurs premiers pas en suivant ceux de João Gilberto, inventeur de la bossa-nova aux côtés d'Antônio Carlos Jobim, Vinícius de Moraes et quelques autres. Bonne école : derrière la bossa-nova, ce sont les innombrables sambas et choros, des chansons populaires par dizaines de milliers que découvrent les jeunes Caetano Veloso, Maria Bethânia, Gilberto Gil, Gal Costa et Tom Zé.
Mais ces futures stars ont trop faim, elles veulent beaucoup plus que la musique brésilienne. Il leur faut aussi la pop des Beatles, le rock de Bob Dylan, la fuzz coléreuse de *Satisfaction,* les films de Jean-Luc Godard, le théâtre contestataire, la poésie surréaliste, et encore le végétarisme, la vie communautaire, l'activisme de gauche... Le tropicalisme, c'est ça, tout un monde reconfiguré à travers une vision kaléidoscopique où les cloisons entre les arts ne cessent de bouger, de se fissurer, de tomber, tandis que la frontière avec la vie elle-même tend à disparaître. L'entreprise est gigantesque et à proprement parler révolutionnaire, elle envoie valdinguer dans un même geste le nationalisme prôné par les militaires et les codes inamovibles des chansons commerciales pour les remplacer par une globalité poétique, musicale, politique et sociétale innovante.

Un album manifeste

C'est ce qu'annonce avec fracas l'album manifeste du tropicalisme, *Tropicália ou Panis et Circencis,* qui paraît en juillet 1968. On y découvre le psychédélisme foutraque d'Os Mutantes, l'artisanat sarcastique de Tom Zé, l'irrésistible suavité de Gal Costa, la poésie complexe et engagée de Veloso et Gil, le tout baignant dans un tourbillon de cuivres, violons, flûtes, guitares, claviers et effets électroniques disposés par un élève de Boulez et Stockhausen, l'arrangeur Rogério Duprat. L'œuvre est joyeuse, colorée, incisive, intelligente, débordante de jeunesse et de vie avec, en son centre, la pulsation inamovible de la samba, ce pouls de l'âme brésilienne. Dès *Miserere nóbis,* prière pour un Brésil où chacun partagerait le pain et la bière à égalité avec son semblable, Gilberto Gil entérine le changement et appelle à une inflexion historique dans la destinée du peuple brésilien : *"Já não somos como na chegada/Calados e magros, esperando o jantar" ("Nous ne sommes plus comme nous étions à l'arrivée/Maigres et silencieux, attendant le souper").* La promesse d'unité est belle, utopique plutôt qu'illusoire.
Elle constitue le parfait trait d'union entre les albums que tous sortent la même année, *Os Mutantes, Tom Zé, Gilberto Gil* ou encore *Caetano Veloso* (la mode, en 1968, voulait apparemment qu'on ne donne pas de titre aux disques).

Visions du Brésil

Veloso se montre le plus ardent à porter le drapeau de la révolution en cours, ouvrant son album par le titre *Tropicália* où il joue au maître de cérémonie *("Eu organizo o movimento/Eu oriento o carnaval", "J'organise le mouvement/coordonne le carnaval")* d'une vaste célébration où l'on criera vive la bossa, vive Ipanema, vive Bahia, vive la *"mulata"* (mulâtresse) et même vive... Carmen Miranda ! Adoptant une technique proche du collage surréaliste, le jeune visionnaire unit les réalités multiples d'un Brésil composite et universel dans son essence même, depuis les Indiens d'Amazonie jusqu'aux Noirs de Bahia, en passant par les guérilleros tapis dans la jungle, le kitsch du carton-pâte hollywoodien, le peuple du carnaval, les samberos, les politiciens trompeurs, les exploitants richissimes...
Plus radical, Tom Zé écrit dans les notes de son album : *"Somos um povo infeliz, bombardeado pela felicidade" ("Nous sommes un peuple malheureux, bombardé de bonheur"),* dénonçant la vitrine dictatoriale du sourire médiatique, lisse et factice qui, à l'ère de l'abondance, de la consommation et du spectacle, masque le réel et ses grandes misères. Pas moins

© Manchete/Pictorial Parade/Getty Images

Gal Costa.

Le tropicalisme, c'est tout un monde reconfiguré à travers une vision kaléidoscopique où les cloisons entre les arts ne cessent de bouger, de se fissurer, de tomber, tandis que la frontière avec la vie elle-même tend à disparaître.

déterminé au changement, le trio Os Mutantes s'aventure pour sa part dans un psychédélisme symphonique qui n'a rien à envier, par son aspect avant-gardiste, à celui qui se pratique à Londres.
Toutes ces audaces marqueront la musique brésilienne durablement. Aucun rockeur brésilien ne manquera d'ailleurs, par la suite, de signifier sa dette au tropicalisme.
Pourtant, le règne de ce mouvement sera de courte durée. Dès 1969, les autorités militaires recourent à l'AI-5 pour mettre Gil et Veloso aux fers pendant quelques mois. Sitôt sortis de prison, les deux amis s'empressent de partir pour l'Angleterre, laissant pour quelques années encore le soin à Gal Costa de symboliser, par son engagement, son œuvre et les reprises qu'elle fera de leurs chansons, cette belle et luxuriante liberté un temps promise aux musiques brésiliennes. ✻

✳ La gazette de juin '68

✳ **Cinq ans après JFK, c'est au tour de son frère, le sénateur Bob Kennedy, d'être victime d'un attentat par balles à Los Angeles. Il décède le 6 juin. Il était l'un des principaux opposants à la politique du président Johnson au Vietnam et le favori de la primaire démocrate.**

✳ ***L'Affaire Thomas Crown*** **de Norman Jewison, avec ses *split screens* et sa célèbre partie d'échecs entre Faye Dunaway et Steve McQueen, sort sur les écrans américains. La chanson de Michel Legrand *The Windmills of Your Mind*/*Les Moulins de mon cœur* devient rapidement un standard et obtiendra l'Oscar de la meilleure chanson originale l'année suivante.**

✳ **Le sprinter champion de France Roger Bambuck plus rapide que jamais en ce mois de juin. Le 12, il bat le record de France du 100 m en 10 s 1 ; le 13, il renouvelle son record européen du 200 m en 20 s 4. La semaine suivante, il part se confronter, en tant qu'invité, aux athlètes américains lors des championnats des Etats-Unis. Il y égale le record du monde du 100 m en 10 s – un record qui ne tient pas longtemps puisque le coureur américain Jim Hines passe sous les 10 s quelques minutes plus tard. Malade peu de temps avant les J.O., Roger Bambuck ne renouvellera pas ses exploits à Mexico, où il terminera cinquième du 100 m et du 200 m et arrêtera alors sa carrière sportive.**

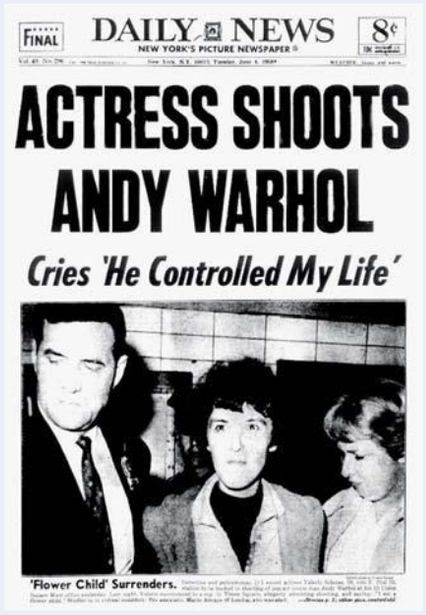
✳ ***Les oiseaux vont mourir au Pérou*** **de Romain Gary, où le réalisateur/écrivain met en scène son épouse Jean Seberg, Maurice Ronet, Pierre Brasseur et Danielle Darrieux, sort le 20. Ce film sulfureux (une jeune femme considérée comme nymphomane couche avec des inconnus sur une plage et est poursuivie par son mari qui veut la tuer), ne fut pas censuré totalement mais fut coupé de plusieurs scènes et interdit aux moins de 18 ans. Il sera le premier film classé X aux Etats-Unis.**

✳ **Fin juin, après atermoiements et contestation, le bac se déroule, mais de façon aménagée. Les épreuves écrites ont été annulées et une seule épreuve orale a eu lieu. Plus de 81 % des candidats ont été reçus, contre environ 60 % les années précédentes...**

Arthur Brown met le feu

Attention, grand malade ! Adepte de Screamin' Jay Hawkins et lui-même source d'inspiration empoisonnée pour Alice Cooper, Ozzy Osbourne, Hawkwind et tous les disciples du satanisme binaire, le sorcier anglais Arthur Brown ne connaîtra pourtant qu'une seule et unique étincelle de gloire avec le *Fire* angulaire de ce premier album, *The Crazy World of Arthur Brown*. A la surprise générale, le hit endémique embrase le monde en quelques semaines estivales. L'orgue Hammond de Vincent Crane tourne en boucle sur toutes les ondes du globe et souffle sur des braises que d'autres continuent d'attiser depuis cinquante ans. Voir les versions de *Fire* remaquillées avec plus ou moins de bonheur par Emerson, Lake & Palmer, Lizzy Mercier Descloux, The Prodigy, Cathedral, Die Krupps, Marilyn Manson... Alerté par les frasques psychédéliques et baroques du pyromane du Yorkshire, c'est Kit Lambert, le manager des Who, épaulé d'ailleurs par Pete Townshend, qui produit un disque haut en couleur baroque. A noter que l'on retrouvera Arthur Brown dans le sillage des Who en 1975, déguisé en prêtre cinglé pour la version pelliculée par Ken Russell de l'opéra rock *Tommy*. Ça se tient.

Valerie Solanas tire sur Warhol


FINAL DAILY NEWS NEW YORK'S PICTURE NEWSPAPER 8¢

ACTRESS SHOOTS ANDY WARHOL

Cries 'He Controlled My Life'

'Flower Child' Surrenders.

Le monde de l'art contemporain a bien failli être bouleversé à tout jamais en ce 3 juin. La féministe Valerie Solanas, créatrice de la Society for Cutting Up Men et auteure du manifeste radical *SCUM Manifesto,* attend Andy Warhol dans la Factory et tire trois coups de revolver sur lui quand il arrive. Elle se rend à la police le même jour tandis qu'Andy Warhol, gravement touché, subit une intervention chirurgicale. En 1967, Solanas avait donné un scénario de pièce à Warhol – qui l'avait fait tourner dans deux de ses films auparavant – et il l'aurait égaré. Son geste a probablement été motivé par cette déception. Au cours de son procès, Valerie Solanas dira que Warhol avait trop d'emprise sur sa vie. Elle sera condamnée à trois ans de prison et fera par la suite de nombreux séjours en hôpital psychiatrique, ayant été diagnostiquée schizophrène. Elle est décédée en 1988. Warhol portera les stigmates physiques et mentaux de cette attaque toute sa vie.

ALBUMS

Aretha Franklin Aretha Now
Iron Butterfly In-A-Gadda-Da-Vida
The Beach Boys Friends
Serge Gainsbourg Initials B.B.
Fairport Convention Fairport Convention
Pentangle The Pentangle
Os Mutantes Os Mutantes
Randy Newman Randy Newman
Silver Apples Silver Apples
The Easybeats Vigil
Johnny Cash Old Golden Throat

SINGLES

Deep Purple Hush
Creedence Clearwater Revival Susie Q
Mama Cass Dream a Little Dream of Me
The Doors Hello, I Love You
Iron Butterfly In-A-Gadda-Da-Vida
The Who Dogs
Sheila Petite fille de Français moyen
The Kinks Days
Pink Floyd A Saucerful of Secrets
The Beach Boys Busy Doin' Nothin'

TOPS

France **Aphrodite's Child** Rain and Tears
UK **The Rolling Stones** Jumpin' Jack Flash
US **Simon & Garfunkel** Mrs. Robinson

✳ **Le 4, des embouteillages monstres paralysent Paris. Des centaines de voitures sont arrêtées sur les Champs-Elysées. La situation ne redeviendra normale que vers 22 h.** ✳ **Des violences opposent Juifs et Arabes dans le quartier cosmopolite de Belleville le 3. Des commerces sont brûlés et saccagés. Les émeutes seraient dues à une partie de cartes ayant dégénéré entre deux Tunisiens, un Juif et un Arabe. On parlera de complot sioniste, arabe, capitaliste...** ✳ **Eddy Merckx est le premier coureur belge à remporter le Tour d'Italie.** ✳ **Lors de la finale du championnat d'Europe de foot, l'Italie bat la Yougoslavie 2 à 0.** ✳ **les législatives ont lieu les 23 et 30 juin. La majorité présidentielle obtient 354 sièges, la gauche parlementaire, 91.** ✳ **Le 7, Henri Bosco reçoit le Grand Prix de littérature de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre. Le 21 est publié le roman-fleuve d'Albert Cohen, *Belle du Seigneur* (lire p. 89). Aux Etats-Unis, Richard Brautigan, révélé en 1967 avec *La Pêche à la truite en Amérique,* publie le post-apocalyptique *In Watermelon Sugar (Sucre de pastèque).*** ✳ **Décès d'Helen Keller, première personne sourde et aveugle à avoir obtenu un diplôme universitaire. Son autobiographie fut un best-seller.** ✳ **Premier succès pour William Sheller qui a composé *My Year Is a Day* pour le groupe américain installé en France Les Irrésistibles.**

Polanski, trouble-fête

En plein Summer of Love, Roman Polanski tourne *Rosemary's Baby,* un premier film américain noir et troublé. **Par Vincent Ostria**

Mia Farrow dans *Rosemary's Baby.*

Après le Summer of Love de 1967, la nébuleuse pop commence à basculer du côté noir de la force. Le Flower Power, le Peace & Love et la sagesse indienne perdent de leur attrait. Une partie de l'intelligentsia artistique s'adonne au folklore sataniste. On assiste à la naissance d'un nouveau genre musical : le hard-rock, avec des noms de groupes marqués par l'imagerie gothique, voire nazie : Black Sabbath, Led Zeppelin. Le cinéaste expérimental américain Kenneth Anger, adepte de l'occultiste Aleister Crowley, émigre quelque temps en Angleterre et fréquente la crème du rock – comme par exemple Jimmy Page et Mick Jagger – qui s'amuse avec l'imagerie sataniste (cf. *Sympathy for the Devil* des Stones, sorti en décembre 1968).

En Californie, une bande de junkies menés par le malsain Charles Manson écume le show-biz pop. Le cinéaste Roman Polanski en subira tragiquement les conséquences. Il a lui-même été un précurseur de la tendance *dark* dès son premier film anglais, *Répulsion,* vision kafkaïenne du Swinging London. Et, après l'interlude barré de *Cul-de-Sac,* il rendra le gothique *trendy* avec son sarcastique *Bal des vampires,* sorti aussi en 1968 en France, quelques mois avant *Rosemary's Baby*. Cette œuvre pionnière sur la possession diabolique préludera au raz-de-marée du genre dans les années 1970. Car, contrairement au *Bal des vampires,* gentille farce grinçante, *Rosemary's Baby* est chargé et angoissant. Ce n'est pas un pur film d'horreur (genre encore bredouillant à l'époque, sans parler du gore, à peine naissant), mais il suggère l'intrusion sournoise du satanisme dans le monde contemporain.

C'est la première réalisation américaine de Polanski. Au départ, celui-ci, féru de sports d'hiver, veut tourner un film sur le ski. Mais il en est détourné par le boss de la Paramount de l'époque, Robert Evans, qui lui propose l'adaptation d'un roman d'Ira Levin, maestro du thriller tordu : *Rosemary's Baby*. Le pionnier du film d'épouvante, William Castle, en a acquis les droits avant publication et demande à Paramount de produire le film, qu'il réalisera. Mais Evans décide de confier le projet au jeune *wonderboy* polonais. Castle en sera le producteur exécutif. Polanski écrit une adaptation fidèle à ce roman où un jeune couple emménage à New York dans une demeure bizarre de l'Upper West Side – figurée par le célèbre Dakota Building. Guy Woodhouse (John Cassavetes), mari de Rosemary (Mia Farrow), est un acteur qui court les castings. Des incidents mystérieux, voire inquiétants, se succèdent. Notamment le suicide d'une jeune femme recueillie par un couple âgé, les Castevet (l'homme se prénomme Roman, comme le réalisateur, et son nom de famille ressemble à Cassavetes). Ceux-ci vont peu à peu étendre leur emprise sur les Woodhouse. Rosemary sera le vecteur d'un mal dont elle découvrira l'étendue lorsqu'elle tombera enceinte...

Quant à la mise en scène, elle est assez proche de Hitchcock, dont Polanski est un des continuateurs, avec son sens implacable du gros plan, ses mouvements de caméra insinuants, ses sons et musiques obsédants. Seule grande différence : une absence de catharsis. Polanski cultive l'ambiguïté grotesco-horrifique jusqu'au bout : l'horreur débute vraiment à la fin du film.

Pour le cinéaste, l'enfer deviendra une réalité un an plus tard, quand sa jeune épouse, l'actrice Sharon Tate, également enceinte, sera massacrée à Los Angeles avec d'autres personnes par des disciples de Manson. Rétrospectivement, cela participera à la légende sulfureuse du film. Parallèlement, pendant le tournage du film, l'acteur et réalisateur John Cassavetes travaille à la postproduction de son propre film *Faces,* également sorti en 1968.

Si pour Cassavetes le film de Polanski n'est qu'un job alimentaire grâce auquel il produit ses films indépendants, on peut aussi y voir des correspondances avec le tournage de *Rosemary's Baby*. *Faces,* histoire d'un couple déchiré, est comme un écho de la situation de l'actrice Mia Farrow, à qui son célèbre mari de l'époque, Frank Sinatra, demandera le divorce en plein tournage car il enrage qu'elle n'ait pas abandonné sa carrière d'actrice pour ses beaux yeux (bleus). Donc, l'ambiance est totalement raccord entre la réalité et cette fiction symptomatique de son temps. Tout cela n'empêche pas Polanski de persévérer dans l'horreur avec une adaptation sanglante du *Macbeth* de Shakespeare... ✻

© Paramount

JUILLET

Music from Big Pink

The Band

Sur son premier album, le groupe qui accompagna Bob Dylan célèbre la richesse des musiques populaires américaines en restant fidèle à leur esprit. **Par Francis Dordor**

Entre septembre 1965 et mai 1966, le groupe canadien The Hawks accompagne Bob Dylan sur scène et dans ce qui se révèle être sa mue électrique. Un tournant qui va donner lieu à de furieux débats entre anciens (ceux qui considèrent l'abandon du folk acoustique comme une trahison) et modernes (ceux qui se félicitent au contraire de cette remise en cause). A cette occasion, les musiciens endossent une forme d'anonymat en se produisant sous le nom de The Band ("Le Groupe"). Une fois la tournée achevée, le nom reste, contre le gré de ses membres qui auraient préféré The Crackers ou The Honkies, refusés par leur futur label Capitol car jugés trop *"réac'"*.
Quelques mois plus tard, à la suite d'un accident de moto dont est victime Dylan sur une route aux alentours de Woodstock, où il réside, Le Groupe loue une maison située non loin, à West Saugerties. Baptisée Big Pink par ses nouveaux locataires en raison de ses façades roses, la demeure accueille au cours de l'été les séances d'enregistrement comptant à la fois parmi les moins glamour (elles se déroulent dans la cave) et les plus légendaires de l'Histoire (elles ne seront longtemps divulguées que sous forme de disques pirates vendus sous le manteau, avant de sortir officiellement en 1975 sous le titre de *The Basement Tapes*).

Un Dylan omniprésent

A l'automne 1967, et sur la lancée de ces prises réalisées en roue libre, sans contraintes ni contrat, The Band s'attaque à son premier album qui, dans un même souci de modestie dont résulte son nom, va s'intituler *Music from Big Pink*. Sauf qu'en réalité le disque, qui paraît début juillet 1968, s'est fait en deux séquences distinctes au A&R Studio de New York et au Gold Star de Los Angeles. Pour Robbie Robertson, guitariste et leader, c'est donc à l'esprit de Big Pink, fait à la maison, que fait référence le titre. D'ailleurs, au verso de la pochette figure une photo de la fameuse bicoque rose où la plupart des morceaux ont été écrits. Le recto hébergeant quant à lui une vilaine peinture signée Dylan qui montre en style primitif les cinq musiciens dans des postures insolites.
Dylan, qui devait chanter sur quelques titres avant de se raviser, est omniprésent. Lui qui avait été le kérosène propulsant les Byrds est donc le fertilisant de ce premier envoi d'un groupe de barbus et moustachus au charme rustique, habillés comme des Mormons au sortir de l'office. Trois compositions dylaniennes pèsent sur ce disque à l'âpreté sans équivalent en ces temps psychédéliques. Deux d'entre elles, *Tears of Rage* et *This Wheel's on Fire,* proviennent du lot des *Basement Tapes*. La dernière, *I Shall Be Released,* vient conclure un disque à l'esthétique naturaliste, au rendu austère, présenté en son temps comme une *"désintoxication culturelle après les excès de* Sgt. Pepper *et* Are You Experienced.*"*

La musique du pays

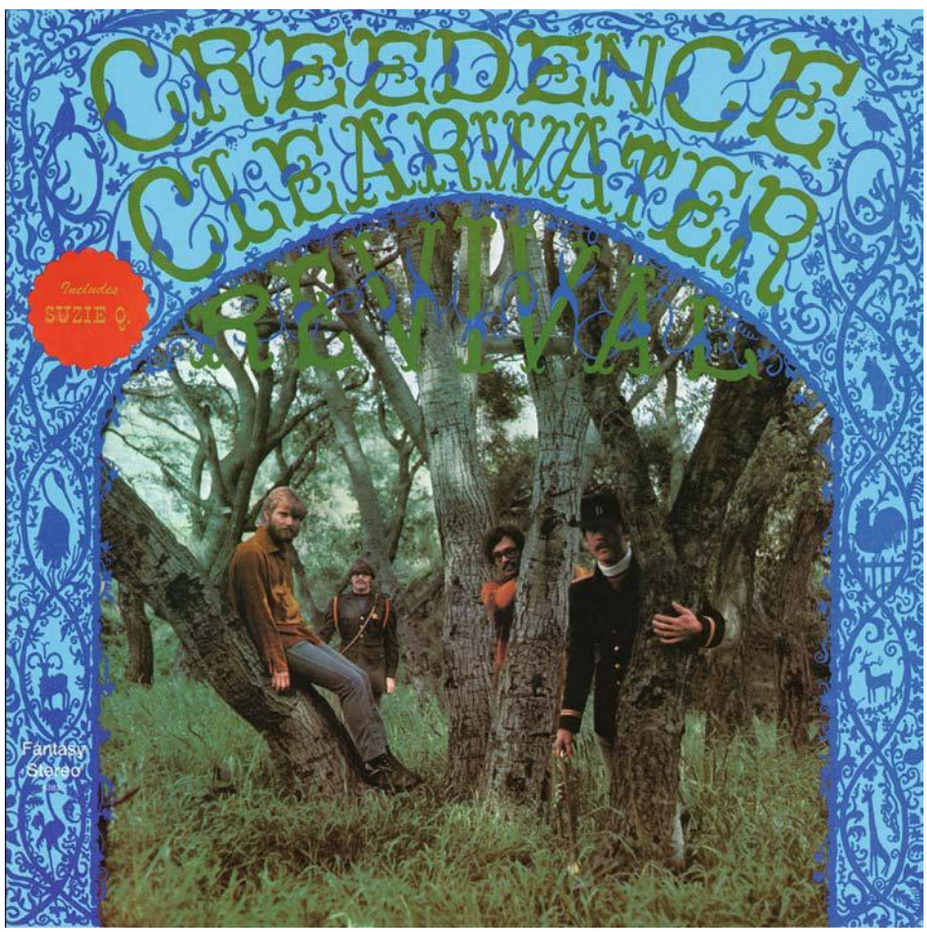
Là où les Beatles, Jimi Hendrix comme la plupart des acteurs majeurs de la fin des années 1960 s'aventurent sur les terres inconnues de l'expérimentation sonore, *Big Pink* propose un retour aux textures naturelles, à une coloration sépia tranchant avec les folles polychromies d'alors, et à des chansons taillées comme des billots de bois. Comme tous les futurs albums du groupe, celui-ci réussit le prodige de combiner plusieurs formes de musique populaire américaine – rock, blues, country, musique des Appalaches, des Cajuns, gospel… – sans imiter aucune d'entre elles. Car si pour Robbie Robertson c'est *"du pays que naît la musique"*, l'Amérique que reflète ce lot de chansons aussi familières par leur forme qu'étranges par leur contenu (car relevant le plus souvent du pur surréalisme) s'apparente plutôt à une fiction, à la recréation d'un monde ancien qu'éclaire une lumière contemporaine.
La plus emblématique de toutes, et le seul "gold" de leur répertoire, *The Weight* (inspirée de l'œuvre de Luis Buñuel), est le genre d'allégorie sociale dont ils vont souvent tirer parti. Ce "fardeau" que chante Levon Helm *("seul batteur capable de vous faire pleurer"* selon Greil Marcus), c'est celui que chacun porte au quotidien. Un poids qui s'accompagne de l'illusion de pouvoir en abandonner une part sur les épaules de la communauté.
Cette image renvoie au rêve collectif américain qui ne cesse de s'effilocher au contact d'un courant de pensée libéral encourageant l'individualisme au détriment de la solidarité. Porté par des musiciens d'un niveau technique exceptionnel, mais dont évidemment aucun n'abuse, enrichi par la voix des deux principaux chanteurs (Levon Helm et Richard Manuel) parmi les plus poignants de l'histoire du rock, *Big Pink* se situe ainsi à la croisée des chemins, entre conservatisme musical et audace poétique, entre la glorification d'un passé riche de ses rites et le pressentiment d'un épilogue amer. ✳

Là où la plupart des acteurs majeurs de la fin des années 1960 s'aventurent sur les terres inconnues de l'expérimentation sonore, *Big Pink* propose un retour aux textures naturelles, à une coloration sépia tranchant avec les folles polychromies d'alors.

Creedence Clearwater Revival

Creedence Clearwater Revival

Ce premier album s'abreuve aux sources du rock'n'roll le plus pur tout en prenant acte de l'idéalisme des sixties. La synthèse parfaite pour ces temps qui changent. **Par Francis Dordor**



Sorti le 5 juillet 1968, ce premier album de Creedence Clearwater Revival est un drôle de cheval à bascule. Il se cabre du côté d'un rock séminal comme un étalon sauvage. Avant de ruer dans les brancards d'un psychédélisme tarabiscoté (ce qui est bien normal vu que le groupe vient de la baie de San Francisco et que nous sommes un an après le Monterey Pop Festival et le Summer of Love). La pochette alterne elle aussi signes paradoxaux et clins d'œil antagonistes. Sous un lettrage stylisé, incrusté dans une pergola à torsades fleuries, des musiciens cintrés dans des vareuses militaires comme on n'ose plus en porter à Londres depuis belle lurette s'adossent à une futaie qui évoque les abords d'une *antebellum house,* ces maisons coloniales de Géorgie ou du Mississippi. Soit une identité visuelle propre à exciter la perplexité. La curiosité aussi.

Sainte trinité

Cette année-là, quelque chose de malsain flotte dans l'air. En avril, l'assassinat de Martin Luther King réduit à néant le rêve d'une nation racialement pacifiée. Deux mois plus tard, le sénateur Robert Kennedy est à son tour abattu pour avoir défendu la vision d'une société ouverte et tolérante. Partout dans le pays, des manifestations contre la guerre du Vietnam dégénèrent en affrontements avec la police. Jamais la nation n'a été aussi divisée. Génération contre génération, communauté contre communauté, villes contre campagnes. *"Tout devient lugubre",* gémit John Fogerty dans *Gloomy*.

Lui, son frère Tom et le tandem rythmique composé du batteur Doug Clifford et du bassiste Stu Cook ont longtemps tâtonné. D'abord appelés The Blue Velvets, puis The Visions, puis The Golliwogs, ils finissent par suivre les conseils de leur producteur Saul Zaentz, qui souhaite les voir adopter un nom correspondant à leurs *"valeurs profondes"*. Entre la Croyance (Creedence), l'Eau claire (Clearwater) et la Renaissance (Revival), c'est à une sorte de trinité purificatrice qu'ils en appellent pour se relancer.

Ce retour aux sources du rock'n'roll, à un moment où l'acid rock tend à verser dans la divagation électrique la plus volatile, est à l'œuvre dès le premier titre, une version écorchée de *I Put a Spell on You* du vieux sorcier Screamin' Jay Hawkins. Après les reprises faites par Nina Simone et Alan Price, cette mouture met en évidence le timbre de voix âcre et mordant de John Fogerty, celle d'un Little Richard hanté, voire terrifié. Ailleurs, les racines parlent encore avec éloquence. Ainsi le *Ninety-Nine & a Half* de Wilson Pickett et le *Suzy Q* de Dale Hawkins dont la durée (8'37) nous fait pourtant basculer dans une autre dimension. La guitare de Fogerty s'enroule comme une ronce invasive autour du tronc rugueux besogné par Cook et Clifford.

Ce moment presque psychédélique ne contredit pas seulement le reste du disque, il va s'opposer à l'ensemble du répertoire de CCR qui, pour l'essentiel, se composera de morceaux de trois minutes calibrés pour la radio. Tout en mettant en lumière un certain penchant d'époque.

Une promesse de réconciliation

Car nous sommes bien en 1968, année où, sous l'influence des drogues psychédéliques, la structure d'une chanson change radicalement, devient poreuse, souvent prétexte à de véritables mandalas sonores. Or les drogues étaient proscrites au sein du groupe des frères Fogerty. Fort éloignée de l'hédonisme des hippies, leur éthique de travail s'apparente à celle de la classe ouvrière dont ils sont issus. Et dont la revendication intervient dès le deuxième morceau, *The Working Man,* préfigurant les anthémiques *Born on the Bayou* ou *Fortunate Son*.

Ce qu'ils sont en train de mettre en place ici, c'est un jukebox strident, euphorique, autour duquel toute l'Amérique va enfin pouvoir se réunir. Leur musique – un tiers rockabilly, un tiers country, un tiers rhythm'n'blues –, simple et franche comme bonjour, ouvre un espace où chacun, quels que soient son âge, sa condition, trouve ses marques. Les plus anciens étanchent leur soif à une eau qui jaillit de la source même du rock'n'roll. Les plus jeunes, en quête d'idéal, y puisent cette forme de messianisme flou caractéristique des sixties tardives, ce que soumettent l'antimilitariste *Porterville* et le crypto-christique *Walk on the Water*.

Pour ceux qui fréquentent les happenings hippies de San Francisco comme les bals ploucs du Missouri, la musique de Creedence résonne comme la promesse d'un pays réconcilié. Bientôt, tenues militaires et autres velléités vestimentaires vont disparaître pour laisser place à ces chemises de bûcherons à gros carreaux qui plus tard habilleront Neil Young, Bruce Springsteen et les boutonneux du grunge, comme le symbole d'une conscience de classe retrouvée. En conclusion de son discours d'introduction de CCR au Rock and Roll Hall of Fame, Springsteen aura ces mots, peut-être définitifs : *"A la fin des 60's et au début des 70's, il n'était pas le groupe le plus branché. Juste le meilleur."* ✳

Ce qu'ils mettent en place ici, c'est un jukebox strident, euphorique, autour duquel toute l'Amérique va enfin pouvoir se réunir.

✳ La gazette de juillet '68

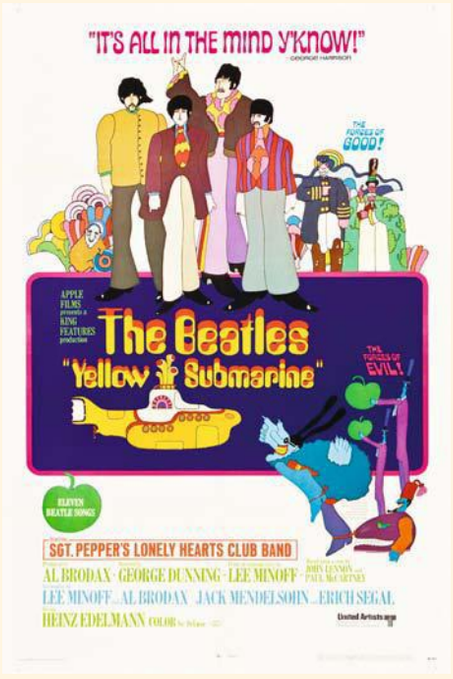
✳ **En Californie, deux pionniers des semi-conducteurs, Gordon Moore et Robert Noyce, associés avec le businessman Andrew Grove fondent la compagnie Intel (pour Integrated Electronics). Moore est notamment l'auteur de la loi de Moore (postulant que la capacité des semi-conducteurs double tous les ans), et Robert Noyce est l'un des inventeurs du circuit intégré, ou puce électronique. Leur première puce mémoire pour Intel, la 3101 Schottky TTL bipolar 64-bit SRAM, sortira en 1969. Avec ses microprocesseurs, Intel contribuera à l'essor de l'informatique grand public.**

✳ **Twiggy, reine du Swinging London, en couverture de *Mlle âge tendre*. Elle pose à l'intérieur du magazine dans différentes tenues allant de la geisha à la garçonne années 1930. Au sommaire de ce même numéro, le mariage de Sandie Shaw, Adamo répond au courrier des lectrices, Marie Laforêt donne ses recettes de sandwiches, Michèle Torr joue au mannequin, Jacques Dutronc raconte le début de sa carrière et Pierre Clémenti, que l'on peut alors voir au cinéma dans *Benjamin ou les mémoires d'un puceau* de Michel Deville et dans *Les Idoles* de Marc'O, se dévoile dans un abécédaire.**

✳ **Le 12 juillet sort *Waiting for the Sun* des Doors. On y trouve une variation d'*Asturias* d'Isaac Albéniz sur *Spanish Caravan* ; une protestation contre la guerre au Vietnam, *The Unknown Soldier* ; et un futur classique, *Hello, I Love You*.**

✳ **Aux Etats-Unis, le Newport Folk Festival se tient du 25 au 28. Il voit se succéder Big Brother & the Holding Company, Richie Havens, Taj Mahal, Joan Baez, B.B. King, Joni Mitchell, Pete Seeger, Tim Buckley...**

Les Beatles font un cartoon


"IT'S ALL IN THE MIND Y'KNOW!"
THE FORCES OF GOOD!
APPLE FILMS presents a KING FEATURES production
The Beatles
"Yellow Submarine"
THE FORCES OF EVIL!
ELEVEN BEATLE SONGS
SGT. PEPPER'S LONELY HEARTS CLUB BAND
AL BRODAX · GEORGE DUNNING · LEE MINOFF
LEE MINOFF · AL BRODAX · JACK MENDELSOHN · ERICH SEGAL
HEINZ EDELMANN COLOR

Les Beatles ont trouvé amusante l'idée de figurer dans un dessin animé à gros budget, *Yellow Submarine,* inspiré de la chanson chantée par Ringo, d'autant qu'elle ne nécessite qu'un investissement minimal de leur part. *Yellow Submarine* est en réalité le prolongement d'une série de *Beatles cartoons* diffusés depuis fin 1965 à la télévision américaine et destinés principalement aux enfants. C'est le producteur exécutif et créateur de cette série pour ABC, Al Brodax, qui a convaincu Brian Epstein de lancer ce long métrage d'animation qui rendrait compte de l'évolution du groupe et des nouvelles "colorations" de sa musique. Le film est réalisé par George Dunning au cours de l'année 1967 à partir de capitaux anglais et américains et mobilise des scénaristes et des animateurs des deux côtés de l'Atlantique. Les Beatles ne veulent pas d'un dessin animé gnangnan, mais d'une œuvre qui prenne en considération leur humour, leur langage, leur amour des messages cryptés et la richesse de leur musique. L'attaque des Blue Meanies contre le royaume enchanté de Pepperland et les rebondissements du scénario correspondent assez bien à l'esprit farceur et à la poésie surréaliste de leur écriture à cette époque. Leurs voix sont doublées par des acteurs, mais le groupe case quatre nouvelles chansons des sessions de *Sgt. Pepper*. Le film fut dès sa sortie le 17 juillet un succès critique et populaire. Complétée par une partition de George Martin, sa B.O. sortira en janvier 1969.

Avignon, on y danse

Avec sa création *A la recherche de...,* Maurice Béjart règne sur le Festival d'Avignon. Il a imaginé trois ballets pour sa compagnie Ballet du XX[e] siècle, *Cantates, Bhakti* et *La Nuit obscure,* dans lequel joue une Maria Casarès incroyable d'énergie et de modernité. D'autres chorégraphies de Béjart sont également présentées, comme *Ni fleurs ni couronnes* ou la reprise de *Messe pour le temps présent*. La troupe du Living Theatre présente quant à elle plusieurs spectacles dont *Paradise Now,* happening qui fait scandale car les acteurs se dénudent et s'enlacent, parfois même au milieu des spectateurs. Alors que certains sortent de la salle, d'autres cherchent à entrer sans payer. La municipalité demande au Living Theatre de remplacer son spectacle par un autre. S'ensuivent, jusque dans la rue, chaos et discussions houleuses entre le public, la troupe et Jean Vilar, directeur du festival.

ALBUMS

Tom Jones Delilah
The Band Music from Big Pink
Creedence Clearwater Revival Creedence Clearwater Revival
Tyrannosaurus Rex My People Were Fair and Had Sky in Their Hair...
Grateful Dead Anthem of the Sun
Miles Davis Miles in the Sky
Buffalo Springfield Last Time Around
Deep Purple Shades of Deep Purple
Phil Ochs Tape from California
Cream Wheels of Fire
Gilberto Gil et Caetano Veloso Tropicália ou Panis et Circensis

SINGLES

Harry Nilsson Everybody's Talkin'
Jeff Beck Group Shapes of Things
The Easybeats Good Times
The Band I Shall Be Released
The Moody Blues Legend of a Mind
Merle Haggard Mama Tried

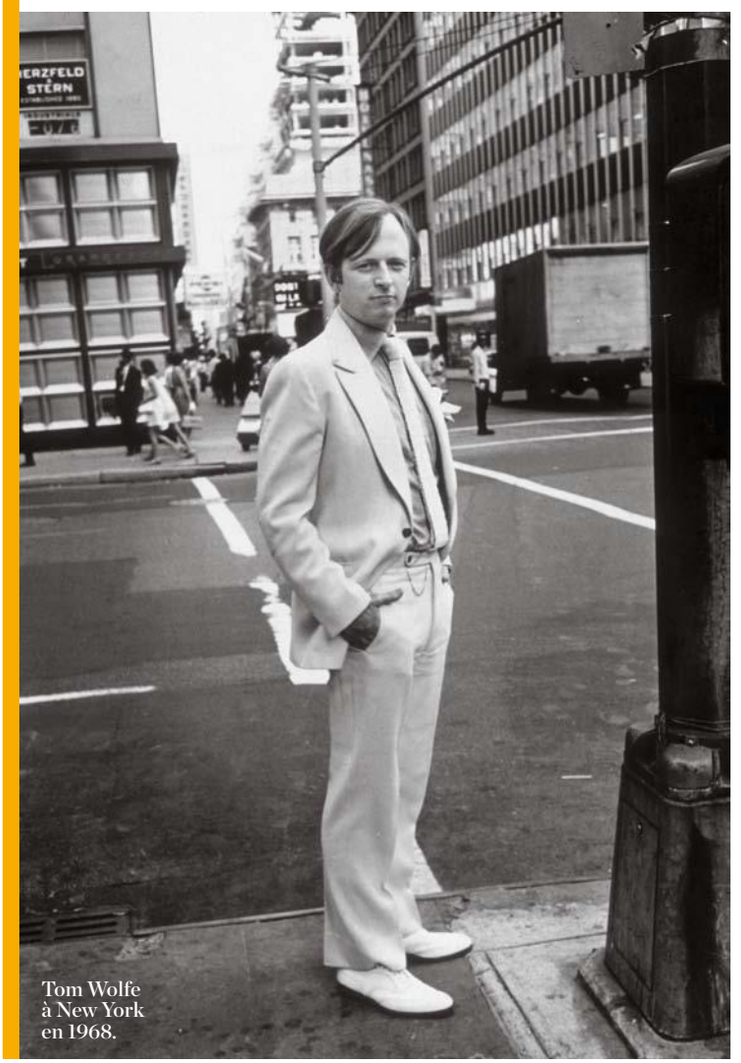
TOPS

France **Sheila** Petite fille de Français moyen
UK **The Equals** Baby, Come Back
US **Herb Alpert** This Guy's in Love with You

✳ **Le Tour de France est remporté le 21 par Jan Janssen, premier Néerlandais à le gagner. Le favori Raymond Poulidor, ayant fait une chute après une collision avec un motard, a abandonné à la quinzième étape.** ✳ **Au Louvre débute une grande exposition consacrée aux dessins, souvent engagés, du peintre Théophile Alexandre Steinlen.** ✳ **Pour la deuxième année consécutive, Saint-Etienne est premier du championnat de France de foot.** ✳ **Le train Paris-Marseille déraille le 1[er] juillet près de Lyon, faisant 5 morts et plus de 70 blessés.** ✳ **Un Traité sur la non-prolifération des armes nucléaires (TNP) est conclu le 1[er]. Il vise à ce que les pays alors détenteurs de l'arme nucléaire (Etats-Unis, URSS, Royaume-Uni, Chine et France) s'engagent dans des négociations pour le désarmement nucléaire, et à ne pas transférer d'armes nucléaires à d'autres pays. Les pays non détenteurs s'engagent à ne pas en acquérir.** ✳ **Le 24 est votée la troisième loi d'amnistie pour "les infractions commises en relation avec les événements d'Algérie".** ✳ **Le 10, suite aux législatives, le gouvernement Pompidou démissionne et laisse place au gouvernement Couve de Murville, 6[e] gouvernement de la V[e] République.** ✳ **A Mexico, on dénombre 500 blessés lors d'une manifestation d'étudiants, après une charge de la police. L'université sera fermée le 30.**

Un journalisme explosif

En mariant journalisme et roman, Norman Mailer et Tom Wolfe inventent le Nouveau Journalisme : avec leur subjectivité et leur inventivité narrative, ils renouvellent le genre. **Par Bruno Juffin**



Tom Wolfe à New York en 1968.

Quand le roman, le rock et le cinéma font leur révolution – sexuelle, souvent –, le journalisme se hâte d'entrer dans la danse. Et d'enlever le haut, pour dévoiler en 1968 *"des structures artérielles dotées de leur propre vie, des tourniquets charnels, des ipomées démesurées et dorées"*. Soit, sous la plume de Tom Wolfe, les seins siliconés d'une star du strip-tease, devenus par amour des allitérations des *"nénés, nounous, tétés, tataaaas"*. Vitesse, insolence, pyrotechnie du verbe et hyperboles à gogo : avec *The Pump House Gang* et *The Electric Kool-Aid Acid Test (Acid Test),* arrivés en librairie le même jour d'août, Wolfe entraîne le journalisme un peu coincé dans un club échangiste, où il s'envoie en l'air avec le roman. De leurs amours va naître le Nouveau Journalisme, type de reportage mariant enquête par immersion, subjectivité du point de vue et sophistication des procédés narratifs.

Mais si le styliste le plus dandy des Etats-Unis n'hésite pas à exhiber les poitrines de playmates, l'un des poids lourds de la profession préfère se mettre torse nu et parler de lui-même à la troisième personne. Pugiliste dans l'âme, Norman Mailer s'installe devant sa machine à écrire comme d'autres montent sur le ring. Avec *The Armies of the Night (Les Armées de la nuit)* et *Miami and the Siege of Chicago* – respectivement publiés au printemps et à l'automne 1968 –, il livre contre le complexe militaro-industriel un combat homérique. Et trouve pour l'envoyer au tapis des accents bibliques : *"Nous brûlons au Vietnam le corps et le sang du Christ. Oui, nous les y brûlons, et ce faisant nous détruisons les fondements de cette République, qui sont l'amour et la confiance envers le Christ."*

Confrontation avec les flics (en V.O. d'époque, *"Pigs"*), séjour en prison, tentative pour faire léviter le Pentagone chez Mailer, trips au LSD, ultimes exploits de Neal "Sur la route" Cassady et traversée des Etats-Unis dans un bus affrété par Ken "Vol au-dessus d'un nid de coucou" Kesey chez Wolfe : toujours et partout, l'Amérique des sixties a de quoi susciter des vocations de bardes. Ou, à tout le moins, d'écrivains électriques, capables de rivaliser d'exubérance avec les sorciers de la Fender Stratocaster. Alors que le *New York Times* en est encore à mériter le surnom "The Gray Lady" que lui ont valu la circonspection de ses éditoriaux et le conservatisme de sa mise en pages, d'autres publications captent d'emblée l'air du temps. Quand Tom Wolfe demande à l'un des pontes du *New York Herald Tribune* quelle peut être la longueur maximale d'un papier, la réponse fuse : *"jusqu'à ce qu'il devienne ennuyeux"*. A l'ennui, Wolfe trouve d'emblée un antidote absolu, qui est la drôlerie. De quoi élargir – et rajeunir – le lectorat du magazine *Esquire,* où ses acrobaties verbales jumellent journalisme et BD.

A Norman Mailer, roi de l'arène littéraire depuis *Les Nus et les Morts* (1948), on ne refuse rien. En mars 1968, les 95 pages de *"The Steps of the Pentagon"* deviennent l'article le plus long que la revue *Harper's* ait jamais publié ; intégrées à *The Armies of the Night* – dont elles fournissent la première partie –, elles valent à Mailer de remporter en 1969 le prix Pulitzer et le National Book Award.

Des colonnes du *Village Voice* à celles de *Rolling Stone,* le Nouveau Journalisme est soudain partout – et partout différent. Puis, quand Wall Street et ses golden boys supplantent au début des 80's Haight Ashbury et ses hippies, il se décide à pleinement assumer sa vocation romanesque : avec sa première œuvre de fiction, *Le Bûcher des vanités,* Tom Wolfe devient en 1988 le satiriste préféré de l'Amérique. Si ce n'est de la planète entière, ravie de pouvoir éclater de rire toutes les deux pages. ✳

© Sam Falk/New York Times Co./Getty Images

Août

Cheap Thrills

Big Brother & the Holding Company

Pochette iconique, guitares spoutniks et chanteuse révolutionnaire : en août 1968, irradié par la présence de Janis Joplin, *Cheap Thrills* ouvre des horizons insoupçonnés. **Par Bruno Juffin**

Astronaute ou grand fauve ? Si James Gurley est aux yeux de Barry Melton *"le Youri Gagarine de la guitare psychédélique"*, Lenny Kaye entend dans son jeu *"une bête sauvage, prête à dévorer la scène"*. Au-delà de leurs choix d'images divergents, le guitariste de Country Joe & the Fish et celui du Patti Smith Group sont d'accord sur un point : première vedette de Big Brother & the Holding Company, Gurley est un soliste d'une superlative exubérance, doublé d'un showman né. Un autodidacte aussi, en froid avec le solfège, fou de John Coltrane et rescapé de spectacles de foire durant lesquels, casqué et juché sur un capot de voiture, il fonçait à 20 ans à travers des parois en flammes. En concert, effet de sidération assuré. En studio, la devise de l'olibrius – *"Play it like crazy"* – n'est toutefois guère compatible avec le perfectionnisme d'une chanteuse aussi charismatique que déterminée à ne rater à aucun prix son rendez-vous avec la gloire.

L'épreuve de la scène

Sur le premier album de Big Brother, sorti en 1967 sur un label aux méthodes et à la dénomination – Mainstream – en complet décalage avec l'air du temps, les interventions de Janis Joplin pâtissaient du refus du producteur de laisser voix ou instruments monter dans le rouge. Or la pâleur est l'ennemie mortelle de Big Brother, groupe trouvant sa raison d'être dans le mariage du blues le plus noir et de la pyrotechnie la plus flamboyante. Pas question donc pour leur nouveau manager – Albert Grossman, l'homme qui supervise depuis 1962 la carrière de Dylan – de lésiner cette fois sur l'authenticité.

Sa performance au festival de Monterey ayant fait de Janis une déesse de la scène (et du sexe, voire de la bisexualité), pourquoi ne pas enregistrer le deuxième album en public ? Le 1er mars 1968, Big Brother installe pour deux soirs ses amplis dans le Grande Ballroom de Detroit. Mauvaise pioche : imprudemment choisi pour assurer sur ses terres la première partie, un MC5 en mode killer laisse le public sur les rotules. Et, ce qui est plus grave, sans voix.

A l'écoute des bandes, Grossman constate que si Janis a, face à une salle glaciale, fait le job avec son habituel panache, il en va autrement de Gurley et de ses potes – Sam Andrew à la seconde guitare, Peter Albin à la basse, Dave Getz à la batterie. Loin des lieux où elle s'est épanouie (l'Avalon Ballroom et le Matrix de San Francisco), l'approche *freewheeling* des garçons de Big Brother est un cauchemar pour les ingénieurs du son. Pour un producteur aussi, surtout quand il vient de superviser l'enregistrement de l'album initial du Band, soit du groupe le moins psychédélique d'Amérique. Héritant à New York d'une mission impossible – préserver la spontanéité de Big Brother tout en en canalisant l'énergie –, John Simon doit y gérer les foucades de quatre foutus freaks et d'une fervente du Southern Comfort qu'il trouve *"grande gueule, soûlarde et souillon"*.

Un vrai faux disque en public

Première étape : recréer au studio B de Columbia Records l'atmosphère d'une salle de concerts, rideau de scène inclus. Ensuite, mettre à l'épreuve la résistance des amplis, puis compter sur un miracle. Et subir à la place orgies de feedbacks et faux départs à foison. Fin mars, seuls trois titres utilisables sont en boîte. Direction Los Angeles, où Simon trouve la martingale idéale : ni véritable album de studio ni authentique enregistrement live – seul le titre final, *Ball and Chain,* provient d'un concert donné dans une patinoire de San Francisco, le Winterland –, le deuxième 33 tours de Big Brother sera un vrai faux disque en public, sur lequel les applaudissements des techniciens et d'une poignée de curieux saluent le grand numéro vocal de Janis Joplin.

Car numéro il y a : boulimique de blues et de soul, Janis connaît par cœur les maniérismes d'Otis Redding, Tina Turner et Bessie Smith. Et comme du cœur, elle en a elle-même à revendre, l'alliage d'expertise et d'émotion de son chant balaie les scepticismes. Y compris celui de Simon, qui finira par lui reconnaître une intelligence artistique supérieure.

Plus que de la science dont témoignent les compositions de Janis – c'est en parfaite harmonie que *Turtle Blues* et *I Need a Man to Love* cohabitent sur *Cheap Thrills* avec le *Summertime* de George Gershwin et le *Piece of My Heart* de Jerry Ragovoy et Bert Berns –, c'est toutefois de magie que les révolutions rock ont besoin.

Janis Joplin, la révélation

Depuis les premiers enregistrements d'Elvis, il n'est de star qui ne se soit réinventée devant un micro. De ces métamorphoses, celle de Janis est peut-être la plus bouleversante. Oubliées, les moqueries que lui a values durant l'adolescence son physique ingrat : sur *Cheap Thrills,* la figure de proue de Big Brother ne se contente pas d'être enfin belle, elle déborde de feeling, rayonne d'ardeur et ouvre aux chanteuses des générations futures de nouveaux territoires, où s'abolit l'incompatibilité entre âme noire et naissance de parents blancs et bourgeois. De ces acquis se nourriront durant les décennies suivantes pétroleuses du punk et universitaires entichées de théorie du genre. Dans l'immédiat, l'Amérique à cheveux longs a en août 1968 droit à un coup de foudre collectif.

A 33 tours historique, pochette culte. Quand on a proposé au cartoonist underground Robert Crumb d'en illustrer le verso, cet amateur de rondeurs a sollicité en retour le droit de caresser le sein de Janis. Et mis à l'ouvrage une ardeur telle que ses dessins se retrouveront finalement au recto, où leur gaillardise suffit à convoquer les deux termes – *Sex and Dope* – dont le titre original de l'album a été amputé.

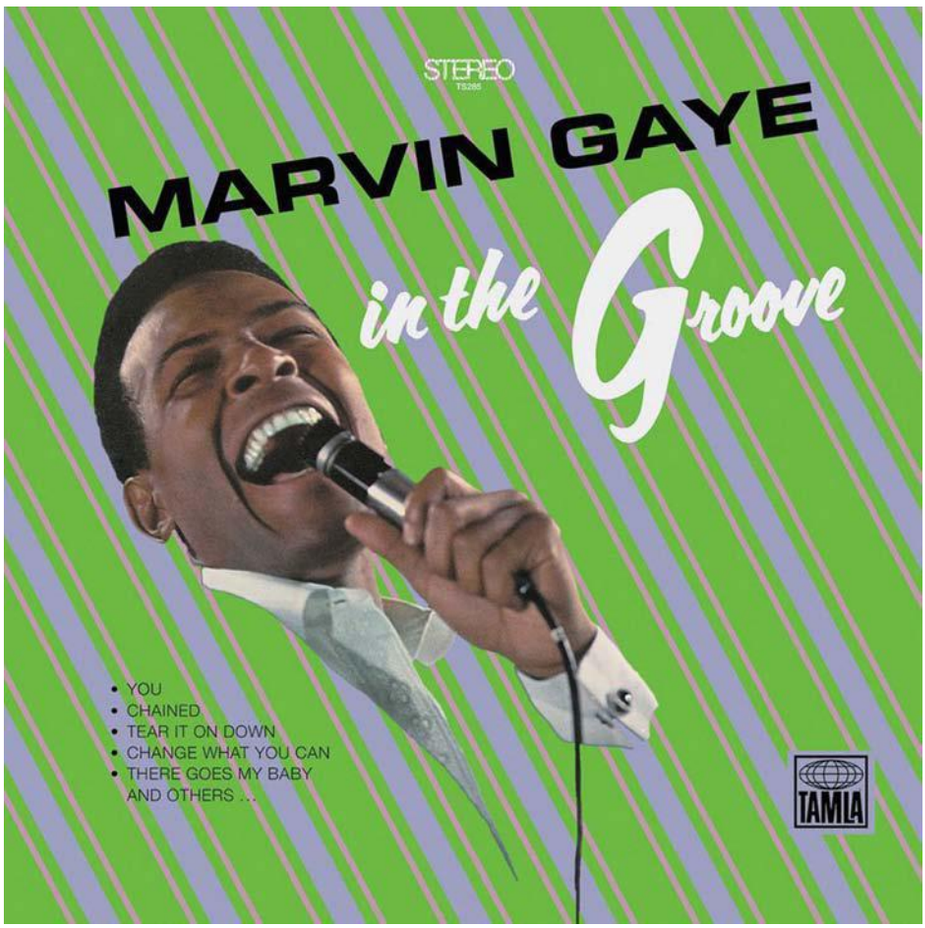
Le message circule à la vitesse de l'éclair : numéro 1 des ventes durant huit semaines de l'automne 1968, *Cheap Thrills* reste un demi-siècle plus tard un disque d'autant plus précieux qu'il marque la fin d'une époque. Quand elle quitte Big Brother pour s'offrir début 1969 la crème des musiciens de studio, Janis Joplin ignore que c'est aux allumés de ses années Haight Ashbury qu'elle est d'ores et déjà redevable des sommets de flamboyance de sa brève carrière. ✳

La pâleur est l'ennemie mortelle de Big Brother, groupe trouvant sa raison d'être dans le mariage du blues le plus noir et de la pyrotechnie la plus flamboyante.

Août

In the Groove
Marvin Gaye

En août 1968, la vie de Marvin Gaye n'est pas au beau fixe. Son album déploie pourtant un lyrisme crève-cœur qui culmine dans les charts.
Par Jérôme Provençal



En août 1968, quand son nouvel album solo, *In the Groove,* atterrit dans les bacs, Marvin Gaye – qui approche doucement du cap des 30 ans (il le franchira le 2 avril 1969) – n'a déjà plus le profil d'un débutant mais il n'a pas encore la stature d'un géant. Entré à la Motown en 1960, il fait d'autant plus partie de la maison qu'il a épousé en 1963 Anna Gordy, sœur aînée de Berry Gordy, le fondateur du label, ce mariage ne facilitant pas forcément les rapports entre les deux hommes...
Engagé d'abord en tant que batteur, le jeune Marvin a fait ses débuts de chanteur en 1961 avec *The Soulful Moods of Marvin Gaye,* un album à la tonalité jazz (il y interprète notamment *My Funny Valentine*).
S'étant ensuite orienté vers la soul et le rhythm'n'blues, il a obtenu quelques premiers succès notables, à commencer par la chanson *How Sweet It Is (to Be Loved by You),* signée par la triplette magique Holland-Dozier-Holland et sortie en 1964 – puis reprise sur l'album éponyme, paru en 1965. Il lui manque toutefois encore le tube planétaire qui lui permettrait à la fois de crever le plafond des ventes et d'atteindre le zénith artistique.

Jours sombres

En parallèle de sa carrière solo, Marvin Gaye opère aussi régulièrement en duo aux côtés de différentes chanteuses, en particulier Tammi Terrell, avec qui il va nouer une grande amitié et développer une collaboration féconde. Marquée par trois albums et une belle poignée de hits, dont le flamboyant *Ain't No Mountain High Enough,* leur collaboration sera hélas brutalement interrompue par la mort précoce de la jeune femme, emportée par une tumeur au cerveau en 1970. Cette tumeur fatale a été diagnostiquée en 1967, peu après l'enregistrement de *You're All I Need,* leur deuxième album commun qui sort également durant le mois d'août 1968.
Sous l'ombre de la mort qui plane au-dessus de Tammi Terrell, le moral de Marvin Gaye n'est pas précisément au beau fixe en cet été 1968, d'autant plus que les nuages s'amoncellent par ailleurs sur sa relation de couple avec Anna Gordy, relation se dégradant peu à peu, d'infidélités en violences (jusqu'au divorce qui surviendra en 1972). S'ajoutent encore les rapports toujours conflictuels avec Berry Gordy, entre les mains duquel le chanteur a souvent le sentiment de n'être qu'un pantin, manipulé à des fins strictement commerciales. Tout cela explique sans doute pourquoi Marvin Gaye va accueillir sans enthousiasme le succès proprement foudroyant qui va le frapper au cours de l'automne 1968, suite à la sortie d'*In the Groove*.

Une complainte désespérée

Sans être exceptionnel, l'album – pour lequel a été sollicitée toute une escouade d'auteurs et de compositeurs – s'avère de fort belle facture, creusant en majorité le sillon cuivré d'une soul-funk romantique et néanmoins tonique. Démarrant avec le très accrocheur *You* (sorti en single avant-coureur fin 1967) et terminant avec le ravageur *There Goes My Baby* (mini-symphonie tragique à la manière des Ronettes), il contient au total douze chansons dont une en particulier va propulser son interprète vers les sommets et lui garantir l'accès à la postérité : *I Heard It Through the Grapevine*.
Complainte désespérée d'un homme apprenant par la rumeur (sens figuré populaire de l'expression *"through the grapevine"*) que sa femme le trompe, cette chanson-martingale a été écrite en 1966 par Barrett Strong et Norman Whitfield, duo aux doigts d'or auquel on doit de nombreuses autres pépites – par exemple *Papa Was a Rollin' Stone*. Elle va d'abord être popularisée par Gladys Knight & the Pips, dans un style soul-gospel au tempo assez rapide, les paroles étant légèrement modifiées pour s'adapter à une interprète féminine. Sortie en single à l'automne 1967, cette version fait un tabac dans les charts.
Marvin Gaye s'approprie la chanson lors de sessions de studio réalisées entre février et avril 1967, impliquant un long et minutieux travail de (post-)production sous la houlette de Norman Whitfield. Plus lente et lancinante, littéralement criante de vérité, cette version fait jaillir un chant aigu de fauve meurtri sur une section rythmique vibrante (The Funk Brothers), chœurs célestes et fastes arrangements de cordes parachevant la splendeur sourdement lyrique de l'ensemble.

Un classique absolu

Convaincu du potentiel de la chanson, Whitfield veut la sortir en single mais se heurte au refus de Berry Gordy. *I Heard It Through the Grapevine* se retrouve alors simplement insérée, en quatrième position, parmi les autres chansons d'*In the Groove*.
Lorsque l'album sort, les animateurs radio jettent vite leur dévolu sur elle, la diffusent en rotation lourde, subjuguant leurs auditeurs et obligeant Gordy à revenir sur sa décision.
I Heard It Through the Grapevine sort finalement en single le 30 octobre 1968, entre au Billboard en novembre, atteint la première place le 14 décembre et va y rester sept semaines, devenant alors le plus gros succès de la Motown et restant aujourd'hui encore un classique absolu du label. Au total, il va s'en écouler plus de 4 millions d'exemplaires dans le monde.
Suite à ce raz-de-marée triomphal, l'album ressort en 1969, rebaptisé *I Heard It Through the Grapevine,* et remporte à son tour un franc succès ! Marvin Gaye reste indifférent à tout ce succès, le jugeant même immérité. ✻

I Heard It Through the Grapevine fait jaillir un chant aigu de fauve meurtri sur une section rythmique vibrante, chœurs célestes et fastes arrangements de cordes parachevant la splendeur sourdement lyrique de l'ensemble.

Avec sentiment

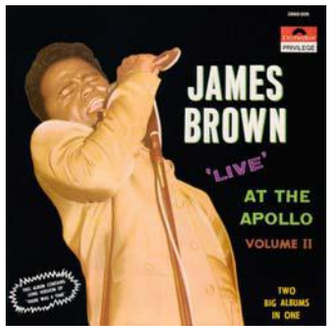
En 1968, la soul connaît de beaux jours avec les albums des stars du genre.

Aretha Franklin
Lady Soul

S'il n'y avait pas eu le dispensable *Aretha Arrives* entre *I Never Loved a Man the Way I Love You* et *Lady Soul,* Aretha Franklin aurait signé l'un des plus grands diptyques de l'histoire de la soul et de la musique en général. Troisième album paru sur Atlantic, *Lady Soul* reprend en effet le fil de la légende là où *I Never Loved a Man* l'avait laissé. *Chain of Fools* est une entrée en matière d'une puissance rare au groove unique ; l'interprétation habitée de *People Get Ready* n'aurait pu être un plus bel hommage au chef-d'œuvre gospel de Curtis Mayfield écrit pour The Impressions ; quant à *(You Make Me Feel Like) A Natural Woman,* c'est tout simplement l'un des plus grands moments de la carrière de la Queen of Soul gravé dans la cire.
Ailleurs, Aretha Franklin est tantôt un ouragan R'n'B – *(Sweet Sweet Baby) Since You've Been Gone* –, un vague à l'âme bluesy – *Good to Me As I Am to You,* avec la guitare d'Eric Clapton en guest – ou une douce complainte – *Ain't No Way*. Mais le plus impressionnant reste sans doute le travail effectué sur les voix : derrière le mythe Aretha, les chœurs des Sweet Inspirations de Cissy Houston (mère de Whitney) et des sœurs Franklin, Carolyn et Erma, confèrent à l'ensemble une profondeur qui va bien au-delà de la simple musique. C'est de spiritualité qu'il est ici question. **Alexis Hache**

Diana Ross and the Supremes
Love Child

1968 est l'année du changement pour The Supremes. Changement de nom tout d'abord pour mettre en avant sa chanteuse *lead* Diana Ross, amenée à entamer deux ans plus tard une fructueuse carrière solo ; changement de style ensuite puisque le trio Holland-Dozier-Holland, en bisbille avec Motown, n'écrit plus de chansons pour le label. En résulte une évolution dans le son du groupe, des chansons parfois moins légères, plus ancrées dans le quotidien de l'Amérique de la fin des 60's, à l'image du single *Love Child*. La chanson raconte l'histoire d'une jeune femme née hors mariage refusant de mettre au monde dans les mêmes conditions un enfant qui subira, comme elle, les moqueries des autres.
Annonciateur du disco, conquérant dans les charts (il est le troisième plus gros succès des Supremes derrière *Baby Love* et *Someday We'll Be Together*), le single restera aussi dans l'Histoire pour avoir détrôné *Hey Jude* des Beatles qui squattait la première place depuis neuf semaines. Signe que les choses changent également en cette année 1968, Mary Wilson et Cindy Birdsong, les deux autres membres du trio, ne chantent en *background* que sur trois des douze titres, laissant au groupe vocal maison The Andantes le soin d'accompagner Ross sur les autres morceaux. **Alexis Hache**



James Brown
Live at the Apollo Volume II

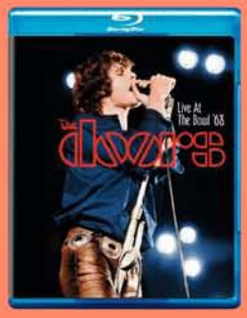
De ce haut lieu – politique, artistique, symbolique – de la communauté noire qu'est l'Apollo Theater, James Brown est un pilier. Cinq ans plus tôt, un premier enregistrement dans la mythique salle de Harlem lui a fait franchir le mur du son (et des ventes). Ce second volet enfonce le clou avec un premier disque qui s'appuie sur les tempos lents, avec en point d'orgue une majestueuse version de *It's a Man's Man's Man's World*. Le second est entièrement consacré à des funkeries barbares où s'illustre le guitariste Jimmy Nolen. L'enchaînement qui va de *There Was a Time* à *Cold Sweat* en passant par *I Feel All Right* constitue l'un des sommets de la discographie live du Godfather, transformé pour l'occasion en sorcier d'un nouveau culte vaudou. Le rituel du live à l'Apollo lui semblant inépuisable, James le répétera encore à deux reprises, en 1971 et 1995. Mais avec moins de réussite. **Francis Dordor**

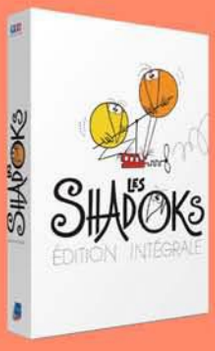
The Impressions
This Is My Country

Après avoir publié la même année *We're a Winner,* leur dernier album pour le label ABC, le trio déjà en activité depuis dix ans voit son leader Curtis Mayfield prendre les choses en main et monter sa propre structure, Curtom, afin d'assurer l'intégralité de la production. Les temps changent et un groupe vocal ne peut plus se limiter à amuser la galerie de ses mélodies câlines, sa musique comme ses paroles devant se mettre au diapason des révoltes en cours. En posant devant une façade délabrée du ghetto de Chicago, The Impressions déchirent ainsi leur image gominée à mesure que leur musique se fait plus fiévreuse et les textes de Mayfield, plus politiques, sa voix demeurant toutefois l'un des baumes les plus réconfortants de toute l'histoire de la soul.
Plus volontiers Martin Luther King que Malcolm X, Mayfield est un homme d'apaisement qui croit fermement que la musique a le pouvoir de briser les chaînes et de rassembler les contraires. Il n'a pas encore trouvé le souffle musical qui sera le sien en solo, sur les prodigieux *Curtis* ou *Roots,* mais *This Is My Country* reste un disque à la belle effervescence, servi par les arrangements du grand Johnny Pate et les harmonies pigeonnantes d'un trio en état de grâce. **Christophe Conte**

les InrocksStore

Mieux vaut 68tard que jamais !
Redécouvrez les légendes de 1968 en vinyles audiophiles et images restaurées.





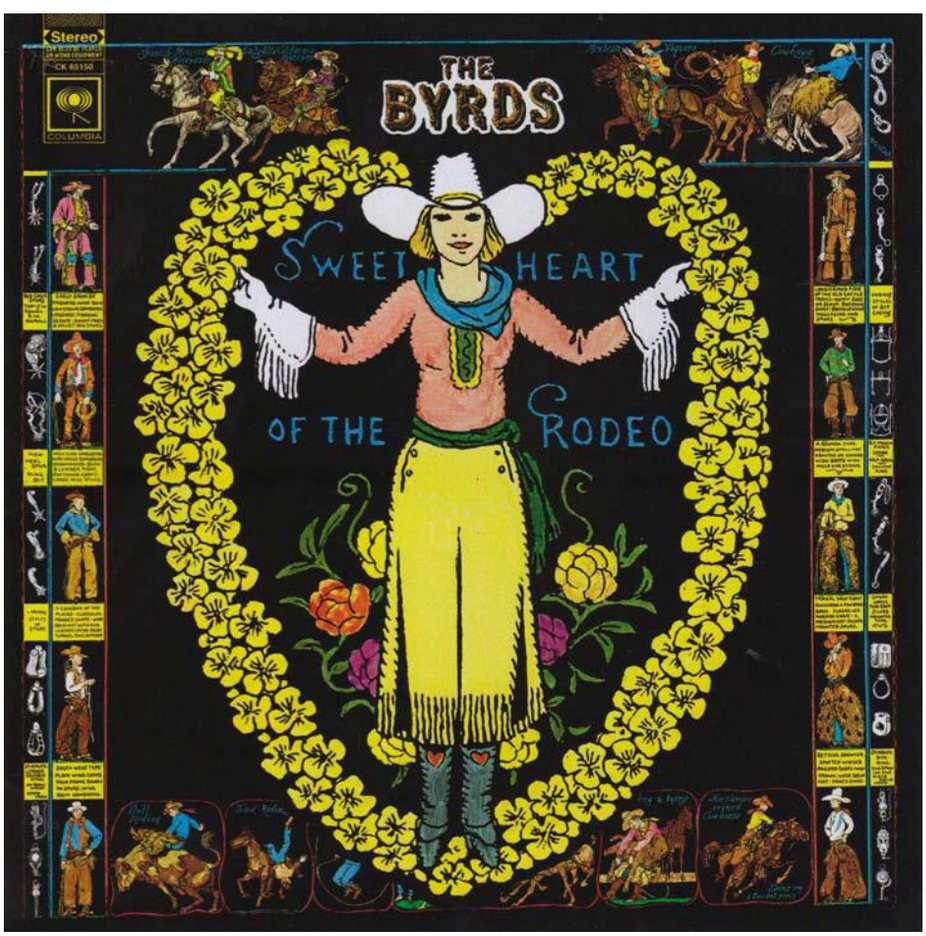
encore disponibles dans notre boutique

Et jusqu'à -20 % sur **boutique.lesinrocks.com** pour les abonnés

Sweetheart of the Rodeo

The Byrds

Conçu comme une synthèse ambitieuse des musiques populaires américaines, cet album splendide marque l'acte de naissance du country rock. **Par Gilles Dupuy**



Digne d'un roman d'Agatha Christie, l'histoire des Byrds tient du jeu de massacre. Elle pourrait se résumer à la soustraction graduelle du nombre de ses protagonistes, soit qu'à l'image de Gene Clark ils aient claqué d'eux-mêmes la porte du groupe, soit qu'ils en aient été virés sans ménagement, tel l'ingérable David Crosby, prié de plier ses bagages à l'automne 1967, en plein enregistrement de *The Notorious Byrd Brothers*. Sur la pochette de l'album, qui paraît moins de trois mois plus tard, le 15 janvier 1968, il est d'ailleurs remplacé par un cheval, dont Michael Clarke tient les rênes d'un air goguenard. Mais dans les faits, les Byrds se réduisent désormais au duo Roger McGuinn-Chris Hillman, Clarke s'étant lui-même progressivement désengagé d'un groupe au sein duquel il ne se reconnaît plus.

En proie à cette désastreuse guerre des ego, les Byrds n'ont pourtant jamais été aussi brillants, comme si, dans le chaos et la discorde, tous avaient puisé la force de se transcender. Magistralement produit par Gary Usher, *The Notorious Byrd Brothers* synthétise ainsi le meilleur du groupe, entre folk, pop et country, le tout nimbé de climats oniriques et d'un subtil halo d'effets psychédéliques. *Goin' Back, Natural Harmony, Draft Morning, Get to You* ou *Tribal Gathering* en tête, la plupart des chansons touchent au sublime, mais en 1968, l'heure n'est déjà plus aux Byrds, encore moins à l'impalpable délicatesse de leur musique, et l'album s'enfonce irrémédiablement dans les profondeurs des classements.

Et Gram Parsons entra en scène

Pas abattus pour autant, Roger McGuinn et Chris Hillman commencent par recruter un nouveau batteur en la personne de Kevin Kelley, un cousin d'Hillman. McGuinn, de son côté, conçoit le projet fou d'une *"chronologie en cinq actes de la musique du XX^e siècle"* – en clair, un concept album qui aborderait de façon transversale toutes les facettes de la musique populaire américaine. Mais pour cela, il lui faut un pianiste. C'est alors qu'entre en scène Gram Parsons. Issu d'une famille aristocratique du Sud profond, Parsons est un authentique passionné de country, qu'il tente avec plus ou moins de réussite d'hybrider aux sonorités électriques de la pop et du rock. Avec son groupe, l'International Submarine Band, il compte déjà un album à son actif, mais lorsque Chris Hillman, croisé dans une banque de Beverly Hills, lui propose de tout lâcher pour rejoindre les Byrds, il n'hésite pas une seconde.

A l'époque, la musique country, intimement liée au Sud ségrégationniste et puritain, est honnie par la contre-culture hippie, et même si les Byrds, notamment par l'intermédiaire d'Hillman, ont déjà versé dans le genre, leur public n'est absolument pas préparé à les entendre jouer des reprises de Merle Haggard ou des Louvin Brothers. Roger McGuinn non plus d'ailleurs, qui voit son grand projet lui échapper au profit de Gram Parsons, lequel, outrepassant son rôle de simple instrumentiste, s'empare des commandes d'un groupe qu'il embarque pour Nashville, où débutent les sessions d'un album dont il devient le maître d'œuvre.

Country hippie

Le 15 mars, les Byrds se produisent même sur la scène du *Grand Ole Opry,* temple de l'orthodoxie country. L'accueil du public est glacial, mais ne fait pas dévier Parsons de son dessein. Les sessions se poursuivent à Los Angeles et touchent bientôt à leur terme, lorsque survient un problème juridique. Toujours sous contrat avec LHI, son ex-maison de disques, Gram Parsons n'a légalement pas le droit de chanter sur un album des Byrds. Pour éviter un procès – sans doute aussi animé par un sentiment de douce revanche –, Roger McGuinn s'empresse de doubler trois des parties vocales de Parsons. Moins adaptée aux exigences de la country, la voix de McGuinn offre au disque une tonalité ambivalente, à l'image de *One Hundred Years from Now,* dont les harmonies fleurent bon les vibrations West Coast.

Mais avec son orchestration surannée et ses chansons de cowboys éplorés, *Sweetheart of the Rodeo,* qui débarque finalement dans les bacs le 30 août 1968, contraste avec tout ce que l'époque est en mesure d'offrir. Même les inévitables reprises de Dylan peinent à s'inscrire dans l'air du temps, bardées qu'elles sont de violon, de banjo ou de pedal steel. En toute logique, l'album se vend mal, mais très vite pourtant, il acquiert l'aura d'une œuvre visionnaire, marquant l'acte de naissance du country rock.

Séduits par cette fusion de racines rednecks et d'anticonformisme hippie, nombreux sont les musiciens – de Poco jusqu'aux Eagles – qui vont s'engouffrer dans la brèche. Parmi eux, une vieille connaissance des Byrds. Gene Clark, dont la carrière solo est alors en cale sèche, s'est acoquiné avec un virtuose du banjo, Doug Dillard, à la fois partenaire de chant, d'écriture et de beuverie. L'album qu'ils sortent en duo, au mois d'octobre de la même année *(The Fantastic Expedition of Dillard & Clark),* est le pendant céleste et mélancolique de *Sweetheart of the Rodeo,* l'immense talent de Gene Clark s'y déversant en désarmantes ballades crève-cœur.

Gram Parsons, de son côté, ne restera pas longtemps au sein des Byrds, qu'il quittera avant même la sortie de l'album, entraînant Chris Hillman dans son sillage (ensemble, ils formeront les Flying Burrito Brothers, mais c'est une autre histoire). Désormais seul aux commandes d'un groupe vidé de sa substance, Roger McGuinn maintiendra les Byrds à flot jusqu'en 1973, avant de jeter l'éponge à son tour. Le jeu de massacre avait assez duré. ❋

Avec son orchestration surannée et ses chansons de cowboys éplorés, *Sweetheart of the Rodeo* contraste avec tout ce que l'époque est en mesure d'offrir.

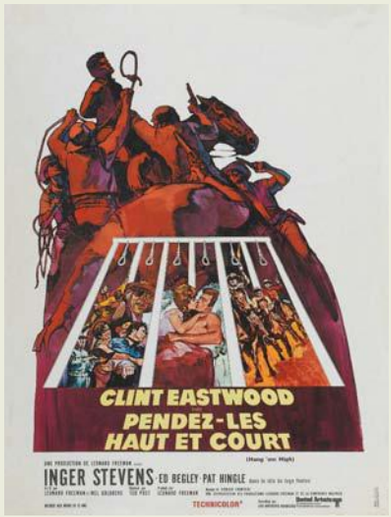
✳ La gazette d'août '68

✳ **Depuis début 1966, la guerre fait rage au Nigeria entre le nord du pays et la région orientale qui se proclame république du Biafra en 1967. L'armée nigériane, soutenue par les Etats-Unis, l'URSS et la Grande-Bretagne, prend le dessus dès la fin 1967, et la république du Biafra, soutenue par la France, se retrouve encerclée au printemps 1968 après la chute de son point d'accès à la mer, Port Harcourt. A l'été 1968, le Biafra, isolé, traverse une terrible crise humanitaire. Une famine sans précédent entraîne la mort d'environ 2 millions de personnes – à l'été 68, 5 000 à 6 000 personnes seraient mortes chaque jour. Très médiatisée, la crise bouleverse le monde entier et des convois humanitaires se mettent tant bien que mal en place (le Nigeria soupçonnant les convois d'apporter des armes au Biafra). Ce conflit marquera une étape pour les organisations humanitaires, des médecins comme Bernard Kouchner rejetant le principe de neutralité de la Croix-Rouge.**

✳ **Beatles ou Stones ? Fin août, il est plus compliqué que jamais de répondre à la question. *Hey Jude,* première sortie des Beatles sur leur label Apple, sort le 26 août, quelques jours avant l'insurrectionnel *Street Fighting Man* des Rolling Stones. L'appel à la révolte des Stones semble répondre à la face B du single des Beatles, l'appel au calme *Revolution. Revolution* provoque d'ailleurs des remous chez les Beatles puisque John Lennon, au contraire du reste du groupe, aurait préféré que la chanson apparaisse en face A du single.**

✳ **La bourrasque Mai 68 a aussi soufflé sur l'ORTF, avec des grèves qui ont eu lieu jusqu'à fin juin. Les journalistes déclarent qu'ils *"veulent que l'ORTF soit au service des 30 millions de téléspectateurs et d'auditeurs et non pas d'une propagande partisane"*. Une réorganisation de l'ORTF débute alors en août (nouveau mode de gestion, nouvelle politique des programmes, meilleure objectivité de l'information...). Néanmoins, des sanctions sont prises contre des journalistes (licenciements, mutations...), parmi lesquels Léon Zitrone, Robert Chapatte, François de Closets, Philippe Labro...**

Eastwood, le boss



Après la *Trilogie du dollar,* dont le dernier volet *Le Bon, la Brute et le Truand* est sorti en France en mars (lire p. 25), Clint Eastwood est au sommet. Dans *Hang 'Em High (Pendez-les haut et court)* de Ted Post, il interprète Jed Cooper, un *marshall* autrefois accusé de meurtre et lynché par une bande d'aventuriers, qui part à la recherche de ces derniers. *Hang 'Em High* est le premier film produit par The Malpaso Company, la maison de production que Clint Eastwood a montée avec son *business manager* Irving Leonard. Eastwood, à qui on avait proposé un rôle dans la production à gros casting *L'Or de MacKenna,* avait préféré tourner ce scénario proposé par Leonard. Alors qu'étaient pressentis Preston Sturges ou Robert Aldrich pour la réalisation, Eastwood avait choisi Ted Post, croisé sur le tournage de la série *Rawhide,* et avec qui il tournera *Magnum Force* (deuxième épisode de l'Inspecteur Harry) quelques années plus tard.

Pour les beaux yeux de **Polnareff**

En cet été 1968, Michel Polnareff ne porte pas encore ses fameuses lunettes de soleil. En couverture du jeune magazine *Rock & Folk* dont c'est le vingtième numéro, il regarde l'objectif et le lecteur droit dans les yeux. Polnareff avait déjà fait la une du premier numéro du magazine en novembre 1966. Au sommaire de ce numéro estival, un grand article sur le blues de John Mayall, Elvis Presley, Claude Nougaro, Félix Leclerc, San Francisco...

Essai nucléaire en Polynésie

Opération Canopus. Ça aurait pu être le titre d'un *James Bond,* c'est plus tristement le nom de code du test de l'explosion de la première bombe à hydrogène (bombe H) française au-dessus de l'atoll de Fangataufa dans l'archipel des Tuamotu en Polynésie. D'une puissance de 2,6 mégatonnes, soit 170 fois la bombe lâchée sur Hiroshima, l'explosion de la bombe fut la plus puissante alors réalisée par la France. L'atoll habité de Tureia fut évacué, ses habitants déplacés en secret (vite éventé) à Tahiti. Sur d'autres atolls proches et susceptibles de subir les retombées radioactives, des abris furent construits. Le général de Gaulle n'assista pas à l'explosion mais envoya le ministre Robert Galley. Devant accueillir d'autres essais, le site fut nettoyé quelques jours après Canopus par des militaires, malgré la radioactivité.

ALBUMS

Ten Years After Undead

Etta James Tell Mama

Fleetwood Mac Mr. Wonderful

Diana Ross and the Supremes Diana Ross and the Supremes Sing and Perform "Funny Girl"

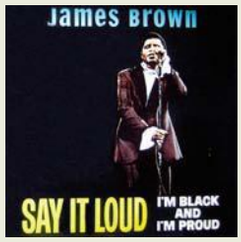
Eric Burdon and the Animals Every One of Us

James Brown Live at the Apollo, Volume II/Plays Nothing But Soul

The 5th Dimension Stoned Soul Picnic

Sammy Davis, Jr. Lonely Is the Name

Herbie Hancock Speak like a Child



SINGLES

James Brown Say It Loud (I'm Black and I'm Proud)

Big Brother & the Holding Company Piece of My Heart

Dion Abraham, Martin and John

The Band The Weight

Mary Hopkin Those Were the Days

The Beatles Hey Jude

The Rolling Stones Street Fighting Man

TOPS

France **Aphrodite's Child** Rain and Tears

UK **Tommy James and the Shondells** Mony Mony

US **The Doors** Hello, I Love You

✳ **Richard Nixon est désigné candidat républicain à la présidence des Etats-Unis, tandis que Hubert Humphrey est désigné candidat démocrate. Des émeutes dans les quartiers noirs suivent la nomination de Nixon, tandis que des manifestations pacifistes suivant celle de Humphrey sont violemment réprimées.** ✳ **Le chef de la police politique au Pays basque est assassiné le 2 à Irun. Il est le premier à avoir été victime d'un crime prémédité par l'ETA. L'état d'urgence est instauré le 5, on compte de nombreuses arrestations.** ✳ **Les V^e^, VI^e^ et XIV^e^ arrondissements de Paris sont déclarés zone sinistrée suite aux événements de Mai.** ✳ **Le 21, la Tchécoslovaquie est envahie par les troupes des pays socialistes (lire p. 65).** ✳ **Un tremblement de terre dans la province du Khorasan en Iran fait 10 000 morts.** ✳ **Le 24, à Derry, une manifestation pour les droits civiques est organisée par la Northern Ireland Civil Rights Association (Association pour l'égalité des droits entre catholiques et protestants) et est réprimée par la police royale de l'Ulster. De violents incidents éclatent entre catholiques et protestants.** ✳ **Le groupe prog Yes donne son premier concert dans un camp de jeunes de l'Essex.** ✳ **Paru le 30, *Truth* du Jeff Beck Group est considéré comme une des bases du heavy metal.** ✳ **Tom Wolfe publie *The Electric Kool-Aid Acid Test* (lire p. 55).** ✳ **Le dernier train de passagers à vapeur anglais effectue son dernier voyage entre Liverpool et Carlisle.** ✳ **Le 17, reprise des offensives FNL au Vietnam.** ✳ **Lors d'essais au sol à Toulouse, le Concorde atteint 100 km/h.** ✳ **L'université de New Delhi en Inde est fermée à cause de troubles qui durent depuis des mois, tandis qu'en Uruguay des manifestations étudiantes ont également lieu.**

Pas de printemps pour Prague

En 1968, la Tchécoslovaquie croit dans un avenir meilleur grâce à Alexander Dubček. Une soif de liberté vite étouffée par les chars soviétiques. **Par Gilles Dupuy**

L'invasion des chars des troupes du pacte de Varsovie à Prague en août.

© Goess/Sipa

Prague, le 16 janvier 1969. En ce début d'après-midi, la place Venceslas est comme d'ordinaire très fréquentée, lorsqu'un jeune étudiant en histoire s'asperge du contenu d'un bidon d'essence, craque une allumette et se transforme aussitôt en torche humaine. Par ce geste, d'une violence insoutenable, Jan Palach entend crever la chape de plomb qui pèse sur la Tchécoslovaquie depuis que les chars d'assaut du pacte de Varsovie ont pris possession du pavé praguois, en août de l'année précédente. Mais son sacrifice, qui émeut le monde entier, n'ébranle en rien la détermination des Soviétiques dans leur entreprise de "normalisation" du pays.

Dans leur viseur, il y a notamment Alexander Dubček. Le 5 janvier 1968, à l'issue d'un putsch politique, cet homme d'appareil s'est vu propulser au poste de premier secrétaire du comité central du parti communiste tchécoslovaque, ce qui, en clair, fait de lui l'homme fort du régime. Il prend la place d'Antonín Novotny, un hiérarque stalinien dont l'impopularité et l'incapacité à réformer économiquement le pays irritent jusqu'aux Russes eux-mêmes, qui du coup laissent faire.

Aux yeux des Tchèques et des Slovaques, Dubček, dont le charisme n'a d'égale que la simplicité, apparaît comme l'homme providentiel. Après avoir évincé la vieille garde conservatrice, il met en place un "programme d'action", avec pour objectif de bâtir un nouveau modèle de démocratie socialiste – ou plutôt, selon ses propres termes, *"un socialisme à visage humain"*.

Sur le plan politique, le programme d'action prévoit un multipartisme autolimité, dénonce l'excès de centralisation, circonscrit le rôle des services de renseignements. Sur le plan économique, Dubček et son équipe prônent entre autres la mise en place de structures d'autogestion, posant les fondements d'une propriété socialisée des moyens de production. Le 1er mai, la population célèbre dans la liesse le vent de liberté qui souffle sur le pays. Le 26 juin, la liberté de la presse est rétablie et la censure, supprimée. Dès le lendemain, le journaliste et écrivain Ludvík Vaculík publie *Les Deux Mille Mots,* un manifeste dans lequel il prêche pour le rétablissement du pluralisme politique et appelle ses concitoyens à réclamer encore plus de liberté.

Le Printemps de Prague, comme on le baptise côté Ouest, est à son apogée. Mais côté Est, c'en est trop pour le camarade Leonid Brejnev, secrétaire général du parti communiste de l'Union soviétique, de même que pour ses alliés du pacte de Varsovie, qui tous craignent la contagion. Sommé par deux fois de s'expliquer, Dubček, tout en défendant son programme, réaffirme sa loyauté au pacte. Brejnev prévient : il ne tolérera pas l'installation d'un "système bourgeois" en Tchécoslovaquie.

Dans la nuit du 20 au 21 août, il met sa menace à exécution. 400 000 hommes de troupe et 6 300 chars des pays du pacte de Varsovie (URSS, Bulgarie, Hongrie, Pologne et RDA) prennent pied dans le pays. Obéissant aux consignes de Dubček, les Tchèques n'opposent qu'une résistance de principe à ce déferlement d'acier, sur lequel se fracassent tous leurs espoirs de renouveau. En quelques heures seulement, malgré d'importantes manifestations, la Tchécoslovaquie est sous contrôle. D'abord exfiltré en URSS, Dubček est finalement maintenu à son poste, faute de remplaçant à la hauteur. Mais dès le mois d'août, Gustáv Husák, un apparatchik au sens politique aiguisé par un long séjour dans les geôles staliniennes, déclare : *"Débarrassons-nous de ce qui est frêle et opportuniste et gardons ce qui est fort* (...) *et prêt à se battre pour la nation."* En avril 1969, nommé premier secrétaire du Parti, il s'empresse d'enterrer les réformes de son prédécesseur. La "normalisation" enclenchée, la Tchécoslovaquie se referme hermétiquement sur elle-même. Alexander Dubček, lui, est affecté à un poste d'agent technique des eaux et forêts dans la banlieue de Bratislava. Il faudra attendre novembre 1989 et la Révolution de velours pour que s'opère son retour en politique. ✳

SEPTEMBRE

Life

Sly and the Family Stone

Fidèle à son parcours atypique où il brasse les genres et les gens, Sly Stone signe un troisième album remarquable et trop méconnu. **Par Francis Dordor**

Au cours du dernier week-end de mars 1968, Sly and the Family Stone se produit sur la scène du Grande Ballroom de Detroit. Soit, pour le petit monde du rock'n'roll, l'équivalent du Piton de la Fournaise en éruption. C'est dans ce chaudron du diable que les Psychedelic Stooges d'un certain Iggy Pop et leurs grands frères du MC5 ont allumé la mèche de ce nouveau son qui, dit-on, ne laisse sur son passage qu'un tapis de cendres rougeoyantes. C'est du reste avec ces deux Attila du rock blanc que Sly Stone et sa petite famille partagent l'affiche de la soirée.
Hormis le festival de Monterey l'année précédente, où Otis Redding et Jimi Hendrix ont côtoyé les Who et Janis Joplin, les programmations mixtes sont loin d'être la règle. Aussi, voir dans ce contexte un groupe qui, pour beaucoup, se situe encore dans la catégorie (parlons plutôt de ghetto) "Black music" reste une curiosité. Et promet une opposition de style. Presque une épreuve de force. Or, d'après le témoignage de Jeep Holland, qui s'occupait à l'époque de booker les concerts à Detroit, de match il n'y eut point : *"Ils* (Sly and the Family Stone) *ont littéralement pulvérisé la salle, qui pourtant en avait vu d'autres. A un moment, tout est devenu tellement incontrôlable que le groupe est descendu de scène et s'est mis à passer dans les allées tout en continuant à jouer et chanter. Aussitôt les gens se sont mis à les suivre pour former un serpent humain. Sly ouvrait la marche et on aurait dit le Joueur de flûte de Hamelin en habit de lumière. Il aurait pu faire ce qu'il voulait avec la foule. On n'avait jamais vu ça à Detroit. Et je me suis dit : ces types, c'est de la dynamite !"*

Un langage à part entière

Dynamite! est justement le titre du premier morceau de *Life,* troisième album de la Family qui paraît en septembre de cette même année 1968. Cru ô combien remarquable puisque, en avril, est sorti *Dance to the Music,* deuxième album qui contient le titre éponyme, premier hit de leur carrière. Mais revenons à *Dynamite!,* qui n'est pas seulement comme son titre l'indique un concentré sonore explosif – avec guitares fuzz stridentes et tapage rythmique dont l'invincible régularité évoque la rotation des aubes d'une turbine brassant les eaux boueuses du Mississippi –, c'est peut-être aussi l'aboutissement d'un projet sans équivalent : faire du rhythm'n'blues à la manière d'un groupe de rock.
Rappelons d'où vient Sylvester "Sly" Stewart, démiurge multitalents, compositeur, arrangeur, producteur, instrumentiste, concepteur... Il est l'aîné d'une fratrie originaire de Vallejo, près de San Francisco, à laquelle appartiennent Rose, Vet et Freddie Stewart, autres membres de la Family. Tous sont passés par la Church of God in Christ, congrégation religieuse parmi les plus musicales.
Pianiste virtuose à 7 ans, il a complété sa palette avec la guitare, la batterie et la basse avant d'en avoir 11. A 19 ans, il écrit déjà pour des vedettes nationales comme Bobby "Do You Wanna Dance" Freeman. Un an plus tard, en 1964, il compose et produit pour le label Autumn des groupes de rock blanc comme les Beau Brummels ou les Mojo Men. Dans le même temps, il s'impose comme l'un des DJ vedettes de la radio locale KSOL où il se joue des frontières de genres, coupant une playlist de classiques Motown ou Stax avec des titres de Bob Dylan ou des Beatles. Bref, il est le Monsieur Plus de la baie de Frisco, le "Grand Intégrateur" qui, une fois à la tête de la Family Stone, va s'employer à faire de ce parcours atypique, aussi bien marqué par le gospel et le r'n'b que par l'acid rock, un langage à part entière.

Sly le passeur

Mieux, il est à lui seul une tour de Babel musicale où Blancs et Noirs vont enfin pouvoir se retrouver, se parler. Utopie raciale qui deviendra presque réalité un an plus tard lors de son mémorable passage à Woodstock. Dans la Family Stone, il y a d'ailleurs des Noirs et des Blancs. Mais aussi, aux côtés des garçons, des filles qui ne se contentent pas de faire les chœurs mais qui jouent de l'orgue (Rose) ou de la trompette (Cynthia Robinson). Alors que le premier album promettait *A Whole New Thing,* ce "nouveau truc" ne surgit vraiment qu'avec ce troisième album qui, faute de receler le moindre tube, reste l'un des moins connus de leur discographie. Ce qui en fait un authentique trésor caché.
Life, comme son titre l'indique, est la célébration d'un élan vital stimulé par les courants musicaux, mais aussi les pensées d'une époque où l'on croit encore aux lendemains qui chantent et qui dansent. Avec *Love City, Harmony* et le titre *Life,* Sly prêche pour un réveil des consciences exactement comme le font les Beatles. De fait, il devient le pont-échangeur qui va permettre à la contre-culture de pénétrer sur le territoire de la communauté noire. Mais aussi celui qui branche les Blancs sur cette Black music que beaucoup ressentent encore comme étrangère. Tout ça traversé par un esprit festif dont *I'm an Animal* montre la jubilatoire férocité. Avec ici et là un sens du sarcasme social comme sur ce *Jane Is a Groupee* que n'aurait pu renier Frank Zappa. Bientôt tout irait vertigineusement vite pour Sly, Icare des temps modernes, dans l'ascension comme dans la chute. ✳

Life, comme son titre l'indique, est la célébration d'un élan vital stimulé par les courants musicaux, mais aussi les pensées d'une époque où l'on croit encore aux lendemains qui chantent et qui dansent.

Truffaut sur tous les fronts

1968 est une année très féconde pour François Truffaut, aussi bien sur le plan cinématographique, politique que personnel. **Par Jean-Baptiste Morain**

François Truffaut est, en 1968, avec près de dix ans de carrière, un cinéaste expérimenté. En 1966 sont sortis les fameux entretiens avec Hitchcock qui lui ont apporté une certaine renommée. En attendant que *La mariée était en noir,* tourné en mai 1967, sorte en avril, le cinéaste de la Nouvelle Vague commence, le 2 février 1968, le tournage de son septième film, *Baisers volés,* le troisième volet des aventures d'Antoine Doinel après *Les Quatre Cents Coups* et l'épisode du film à sketches *L'Amour à 20 ans, "Antoinette et Colette",* où Doinel connaissait un échec amoureux avec Colette (Marie-France Pisier), sympathisant finalement avec ses parents (Rosy Varte et François Darbon).
On retrouve bien évidemment dans *Baisers volés* Jean-Pierre Léaud dans le rôle d'Antoine Doinel. Il y tombe amoureux de la ravissante Christine Darbon. Après avoir été veilleur de nuit dans un hôtel, Doinel trouve un autre boulot, pour lequel il ne se montre pas très à la hauteur : détective. On le charge d'enquêter sur ce que les vendeuses d'un magasin de chaussures disent de leur patron, le paranoïaque monsieur Tabard (le génial Michael Lonsdale). Mais Antoine Doinel tombe là passionnément amoureux de la belle épouse de Tabard (Fabienne, interprétée par la sublime Delphine Seyrig). Truffaut confie le rôle important de Christine Darbon à une inconnue, une jeune actrice qu'il a découverte au Théâtre Moderne, où elle joue depuis juin 1967 dans *Henri IV* de Pirandello, montée par Sacha Pitoëff : Claude Jade. Truffaut dit d'elle qu'elle est *"Danielle Darrieux à ses débuts"* (il est amoureux d'elle, lui aussi).

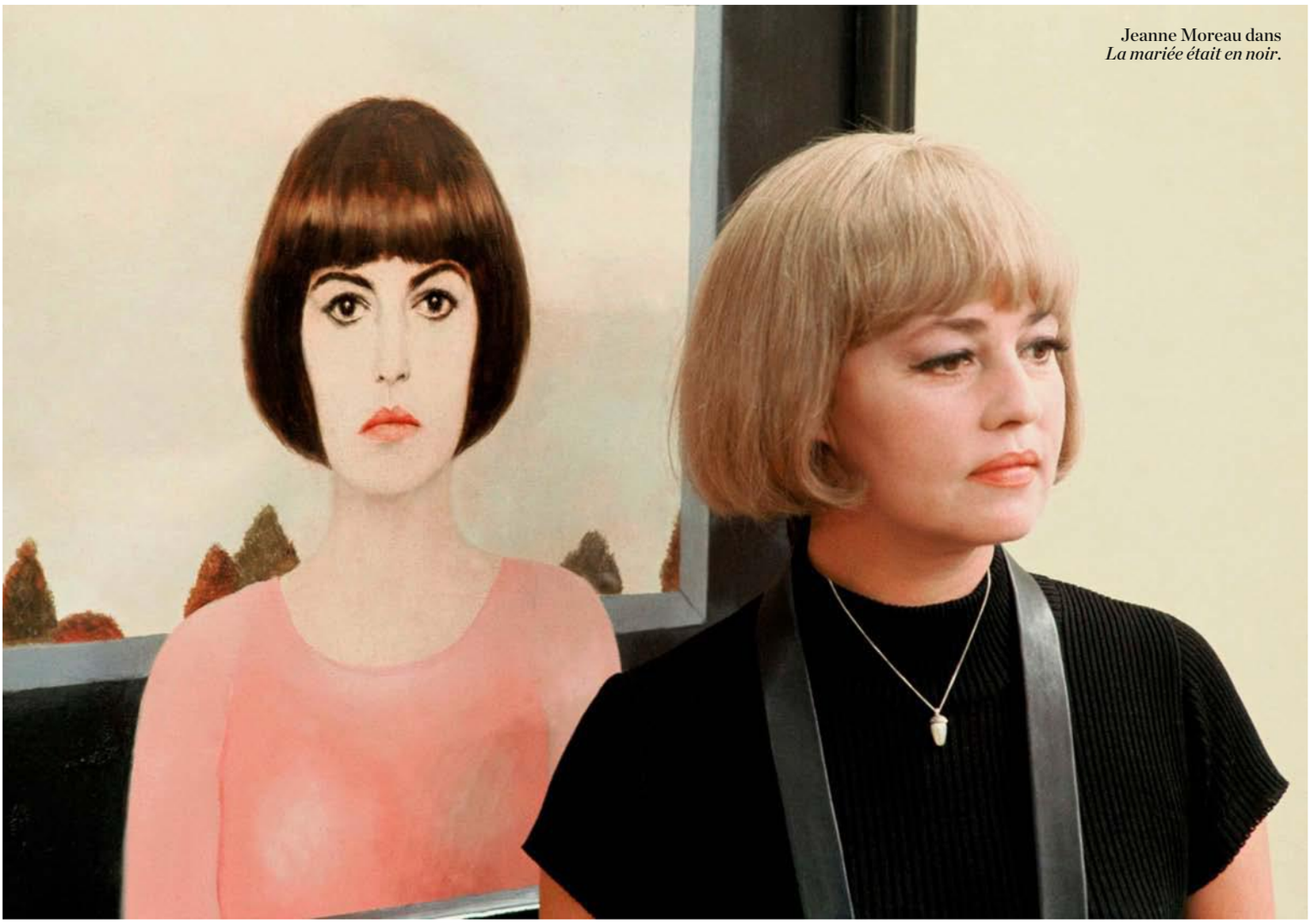
Hommage à Langlois

Le tournage de *Baisers volés* va s'avérer compliqué pour Truffaut. Quelques jours après le début du tournage, sur la demande expresse d'Henri Langlois, le fondateur mythique de la Cinémathèque française, Truffaut assiste au conseil d'administration de la Cinémathèque où les représentants sont sommés de signer le départ de Langlois de l'institution. Le cinéaste parvient à convaincre les autres votants de refuser de participer à cette injustice. Mais "L'affaire Langlois" (lire p. 16) n'en est qu'à ses débuts et elle va peser lourdement sur l'emploi du temps de Truffaut, qui doit désormais jongler entre le tournage d'un long métrage le jour et le sauvetage du soldat Langlois le soir. D'autant plus qu'il crée le comité de soutien à la Cinémathèque française dont il devient le trésorier. En avril, Langlois est sauvé.
Le tournage de *Baisers volés* est terminé. Le film commence par une incrustation de la main de Truffaut *("*Baisers volés *est dédié à la Cinémathèque française d'Henri Langlois"),* sur fond d'images montrant la Cinémathèque du Trocadéro fermée, grillagée, pendant que Charles Trenet chante *Que reste-t-il de nos amours ?,* la chanson qui a inspiré le titre du film. *Baisers volés* contient quelques petites allusions à l'affaire Langlois, mais elles n'empiètent jamais sur le récit (on peut d'ailleurs ne même pas les saisir).
La mariée était en noir, adapté d'un roman de William Irish, sort donc le 17 avril 1968. Le film raconte l'histoire d'une femme (Jeanne Moreau) qui voit son mari périr sous ses yeux, abattu par une balle, alors qu'ils sortent de l'église après s'être mariés. Obstinément, elle va retrouver les auteurs du meurtre (Michel Bouquet, Claude Rich, Jean-Claude Brialy, Charles Denner, Michael Lonsdale), d'ailleurs commis par erreur, et les tuer l'un après l'autre par divers moyens. Ce n'est pas l'un des films préférés de son auteur. Dix ans après sa sortie, Truffaut explique même qu'il n'aime pas beaucoup le film, qu'il a du mal à assumer le fond : il est contre la vengeance...

Les événements de Mai 68 trouvent Truffaut à Cannes. Avec Godard et d'autres jeunes cinéastes, solidaires des étudiants et des ouvriers en lutte, ils sèment la perturbation sur la Croisette et parviennent à faire interrompre le festival.

Du rififi à Cannes

Les événements de Mai 68 trouvent François Truffaut à Cannes. Avec Jean-Luc



Jeanne Moreau dans *La mariée était en noir*.

© Nana Productions/Sipa

Godard et d'autres jeunes cinéastes, solidaires des étudiants et des ouvriers en lutte, ils sèment la perturbation sur la Croisette et parviennent à faire interrompre le festival (lire p. 39). Le dimanche 19 mai, le conseil d'administration du festival clôt la 21e édition. Il n'y aura pas de prix.

A un moment, il semble que Truffaut ait aussi le projet de réaliser un documentaire à base d'extraits de films sur Françoise Dorléac, morte un an plus tôt dans un accident de voiture sur la route de l'aéroport de Nice. Un projet qui ne verra jamais le jour.

Une question de reconnaissance

Baisers volés, ce film tourné par un Truffaut débordé (c'est peut-être pour cela que c'est l'un des films les plus légers, détendus de Truffaut), sort le 4 septembre. Le film, finalement assez intemporel, tendre, amusant, rencontre un grand succès public. Il remporte aussi pléthore de prix parmi lesquels le Grand Prix du cinéma français, le prix Louis-Delluc, le prix du British Film Institute et prix de la Hollywood Foreign Press Association. Il est sélectionné pour représenter la France à l'Oscar du meilleur film étranger en 1969. Mais Truffaut est déjà sur un autre film, *La Sirène du Mississippi,* dont le tournage débute le 2 décembre 1968, avec Jean-Paul Belmondo et Catherine Deneuve.

Enfin, il est bon aussi de préciser, ne serait-ce que parce que *Baisers volés* en porte la marque (l'agence de détectives), que 1968 est aussi l'année où François Truffaut résout l'un des mystères de sa naissance. Avec l'aide d'un détective, il retrouve la trace de son père biologique. Il s'appelle Roland Lévy, il est né au Pays basque, est marié et a des enfants, et il est désormais dentiste. Un jour, Truffaut se rend à Belfort, où vit Roland Lévy. Il l'aperçoit de loin, mais n'ose pas l'approcher, retourne à Paris. Il ne le reverra jamais. ❋

✳ La gazette de septembre '68

✳ **Le 7, les futurs Led Zeppelin entament une tournée de treize dates au Danemark et en Suède. Ce premier concert de Jimmy Page, Robert Plant, John Bonham et John Paul Jones sous le nom de Yardbirds – ayant quitté les Yardbirds originaux, Keith Relf, Jim McCarty et Chris Dreja les ont autorisés à garder le nom du groupe – se tient à Gladsaxe au Danemark. Ils deviendront les New Yardbirds le 18 octobre et Led Zep dans la foulée.**

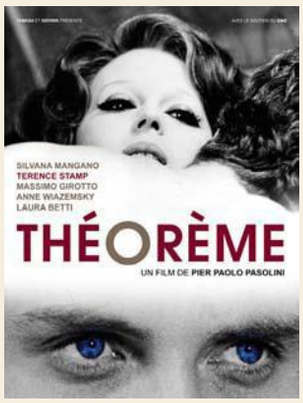
✳ **Gus Bofa meurt le 1er. Affichiste renommé au début du XXe siècle, Gus Bofa devient illustrateur pour la presse et pour de luxueuses éditions de classiques au lendemain de la Première Guerre mondiale. Ecrivain, critique, son œuvre se fait plus sombre à partir des années 1930, à travers les livres plus personnels qu'il signe dans un relatif anonymat. En 2013, *Gus Bofa, l'enchanteur désenchanté* d'Emmanuel Pollaud-Dulian aux éditions Cornélius rendra justice aux cinquante ans de carrière de cet artiste passionnant.**

✳ **Le 28, diffusion sur CBS du premier épisode des *Fous du volant,* la série d'animation créée par William Hanna et Joseph Barbera. Satanas et Diabolo séviront à bord de leur bolide pendant 34 épisodes. La France attendra le 3 juillet 1969 pour entendre le rire dément de Diabolo.**

✳ **Lancement du magazine *Best,* après *Rock & Folk* en novembre 1966, avec les Rolling Stones en couverture. Ce bimestriel passera mensuel en 1969.**

✳ **Le 7 à Atlantic City, 400 femmes se réunissent devant le Convention Center pour protester contre l'élection de Miss America et les *"standards de beauté ridicules que nous sommes conditionnées à prendre au sérieux"* selon Robin Morgan, auteure, activiste et cofondatrice en 1967 des New York Radical Women. Le temps de l'élection, ces féministes jetèrent à la poubelle *("Freedom Trash Can")* hauts talons, maquillage, gaines et soutiens-gorges comme les symboles de cet esclavage. Cette manifestation, de par son retentissement médiatique, reste un jalon important de la deuxième vague féministe.**

Un **Théorème** scandaleux



Adapté du roman du même nom que Pier Paolo Pasolini a publié un peu plus tôt dans l'année, *Théorème,* nouveau film du réalisateur, montre un étranger parfaitement anonyme, joué par Terence Stamp, qui débarque sans raison dans une famille de la riche bourgeoisie lombarde, dont il va séduire sexuellement tous les membres, l'un après l'autre, y compris la bonne. Agissant comme un révélateur de la médiocrité ou de la vanité de chacun, ce corps étranger, lorsqu'il disparaît, laisse ce petit monde en pleine déchéance – et la seconde partie du film est consacrée à l'observation de ce violent dérèglement. Déjà présenté comme une figure christique manipulée par l'athée Pasolini, ce personnage angélique n'a pas été du goût du Vatican, qui s'en est ému dès la projection du film à la Mostra de Venise le 4 – où il a remporté au passage le Prix de la meilleure actrice pour Laura Betti. En dépit des protestations papales, le film a également empoché le Prix de l'Office catholique international du cinéma, semant le trouble auprès des croyants. Mais si certains vont jusqu'à accuser Pasolini de pornographie, le cinéaste compte parmi ses défenseurs plusieurs confrères de renom, à commencer par Jean Renoir, qui a déclaré à propos de ce *Théorème* décidément complexe : *"Ce qui scandalise, ce n'est pas l'obscénité, totalement absente. Le scandale, c'est plutôt la sincérité."*

Barbra : la Funny Girl explose

Le 18 sort sur les écrans américains *Funny Girl* de William Wyler, l'adaptation de la comédie musicale qui avait cartonné à Broadway en 1964. Barbra Streisand y reprend, aux côtés d'Omar Sharif, son rôle de Fanny Brice et obtiendra l'Oscar de la meilleure actrice pour ce premier rôle au cinéma.

Disparition de **William Irish**

La mariée est plus que jamais en noir. Son créateur, l'écrivain américain William Irish, est mort le 25 à New York à l'âge de 65 ans. Il vivait reclus depuis une dizaine d'années, en proie à l'alcoolisme, amputé d'une jambe à la suite d'une gangrène. Il reste néanmoins l'un des auteurs de polars qui aura le plus inspiré le cinéma, car avant Truffaut avec sa mariée funèbre (lire p. 68), c'est Alfred Hitchcock en personne qui avait fait connaître Irish en adaptant l'une de ses nouvelles, *"Fenêtre sur cour"*. La même année, en 1954, Irish avait reçu en France le Grand Prix de littérature policière pour son roman *Un pied dans la tombe.*

ALBUMS

Status Quo Picturesque Matchstickable Messages from...
Jacques Brel J'arrive
Sly and the Family Stone Life
Bobby Darin Bobby Darin Born Walden Robert Cassotto
Jefferson Airplane Crown of Creation
Bee Gees Idea
Procol Harum Shine On Brightly

SINGLES

The Jimi Hendrix Experience All Along the Watchtower
The Who Magic Bus
Elvis A Little Less Conversation
The Turtles Elenore
The Hollies Listen to Me
Steppenwolf Magic Carpet Ride
Jefferson Airplane Lather

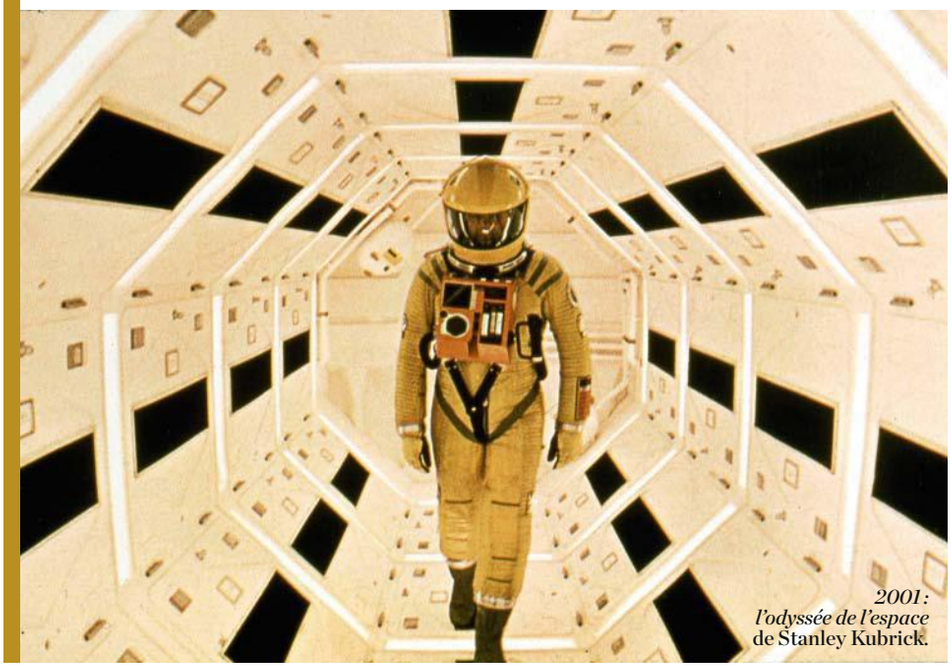
TOPS

France **Aphrodite's Child** Rain and Tears
UK **The Beatles** Hey Jude
US **The Rascals** People Got to be Free

✳ **Huey Newton, cofondateur des Black Panthers, est reconnu coupable d'homicide volontaire contre le policier John Frey. Les charges seront levées après deux autres procès sans verdict.** ✳ **Le musée Mies van der Rohe, ou Neue Nationalgalerie à Berlin (ouest), ouvre le 15 avec une exposition consacrée à Mondrian.** ✳ **12 millions de jeunes sont inscrits dans les établissements scolaires et universitaires en cette rentrée.** ✳ **En Egypte, grâce à l'intervention de l'Unesco, inauguration des deux temples d'Abou Simbel, déplacés sur une colline artificielle pour les sauver des eaux du nouveau barrage d'Assouan.** ✳ ***Flesh* de Paul Morrissey ouvre une trilogie qui sera complétée par *Trash* (1970) et *Heat* (1972).** ✳ **André Malraux retire à Jean-Louis Barrault la direction du Théâtre de l'Odéon, qu'il juge responsable de l'occupation du théâtre par les étudiants pendant un mois à partir du 15 mai. Il semblerait que Jean-Louis Barrault ait reçu à ce moment-là des consignes ministérielles contradictoires.** ✳ **Le 6, indépendance du Swaziland, ancien protectorat britannique.** ✳ **Le 21, la capsule soviétique Zond 5 revient sur Terre après avoir fait le tour de la Lune.** ✳ **Les Who s'attaquent à l'enregistrement de l'opéra rock *Tommy* à Londres.** ✳ **Ford vainqueur pour le 3e fois consécutive des 24 Heures du Mans.** ✳ **Référendum controversé en Grèce : 91,9 % de la population accepte la suppression de certains droits fondamentaux du Parlement sous le régime des colonels.** ✳ **Le premier Boeing 747 est présenté à la presse.** ✳ **Les manifestations d'étudiants se poursuivent à Mexico, avec de nombreux morts et arrestations.**

Nouvelle ère pour la SF

En littérature et au cinéma, la science-fiction révolutionne la narration en questionnant la place de l'homme. **Par Jean-Baptiste Dupin**



2001 : l'odyssée de l'espace de Stanley Kubrick.

Le 27 septembre 1968, le public français découvre enfin *2001 : l'odyssée de l'espace,* la grandiose fable cosmique de Stanley Kubrick sortie en avril aux Etats-Unis. Avec plus de 3,2 millions d'entrées, le film rivalise de succès avec Louis de Funès et Mowgli, mais divise la critique. *"Quelle randonnée lugubre !",* s'exclame *Le Figaro,* que rejoint pour une fois *L'Humanité,* guère emballé par *"ce monolithe noir, effrayant et absurde, qui se moque des hommes"*. En revanche, *Les Lettres françaises* s'extasie devant ce *"film des films"* d'une *"souveraine maîtrise"* et, dans *Télérama,* Claude-Jean Philippe est abasourdi : *"Il faut le voir pour le croire."* Partisan ou détracteur, chacun admet cependant le caractère novateur du film qui ouvre techniquement, visuellement et thématiquement une nouvelle page de la science-fiction à l'écran.

Alors qu'Américains et Soviétiques se livrent à une inquiétante course aux armements et à l'espace, la réalité a rattrapé la science-fiction, désormais poreuse aux interrogations de son époque. *2001* confirme avec éclat ce que suggérait déjà *La Planète des singes,* sorti en début d'année : pour la SF, les temps ont changé. A l'ère de l'impérialisme galactique d'une humanité triomphante succède celle du questionnement sur les conséquences de tant de science et de technologie aux mains décidément faillibles des hommes. Dans *2001,* coécrit avec le romancier Arthur C. Clarke, l'homme ne regagne son humanité qu'en débranchant la machine qui la lui avait confisquée. Dans *La Planète des singes,* la stupéfiante révélation finale le place face à la responsabilité de sa déchéance.

Et l'un comme l'autre relativisent son statut autoproclamé de parachèvement de l'évolution.

Ces idées iconoclastes et, pour *2001,* des procédés d'avant-garde propagent en réalité à l'écran l'onde de choc qui secoue depuis quelques années déjà la littérature de science-fiction. Sous l'étiquette "New Wave", de jeunes auteurs gravitant autour de Michael Moorcock et de sa revue *New Worlds* entendent briser les normes thématiques et stylistiques du genre et ouvrir grand les portes de l'imaginaire.

Le critique et écrivain *old school* Lester del Rey (rien à voir avec Lana) ne s'y trompe d'ailleurs pas lorsqu'il décrit avec mépris *2001* comme *"le premier film de ce truc New Wave, avec son symbolisme creux habituel"*.

En 1968, la New Wave est à son apogée. Omniprésents, ses auteurs trustent les récompenses les plus prestigieuses, à l'image de Samuel R. Delany, qui remporte le prix Nebula du roman pour la deuxième fois consécutive avec *L'Intersection Einstein* et de la novella pour *Ouais, et Gomorrhe...* Ce dernier récit avait été publié en 1967 dans l'anthologie fondatrice *Dangereuses visions* qui réunissait les principaux représentants du mouvement : J.G. Ballard, Brian W. Aldiss, Philip K. Dick, Philip José Farmer, Roger Zelazny... En 1968, elle est complétée par une autre anthologie, assemblée par l'influente auteure et critique Judith Merril, *England Swings SF,* où figure notamment la première nouvelle de Christopher Priest.

Surtout, en 1968, paraissent quelques-unes des œuvres les plus marquantes de cette génération montante. Samuel R. Delany, dans *Nova,* et Philip K. Dick, dans *Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?* (la postérité préférera le titre de son adaptation cinématographique, *Blade Runner*), explorent la post-humanité. Censuré aux Etats-Unis, *Le Programme final* de Michael Moorcock préfigure le cyberpunk avec son antihéros louche et dévoyé, Jerry Cornelius. Irrévérencieux et loufoque, *La Dimension des miracles* de Robert Sheckley subvertit par son imagination débridée l'univers excessivement sérieux de la SF. Œuvre de prospective visionnaire, projet narratif radical et critique sociale acerbe, *Tous à Zanzibar* de John Brunner résume à la perfection toute l'ambition de la New Wave. Enfin, Ursula K. Le Guin débute son entreprise de redéfinition du périmètre même de la SF et de la fantasy en publiant son premier chef-d'œuvre, *Le Sorcier de Terremer*. En 1968, s'élançant au-dessus du gouffre d'incertitudes qui s'ouvre devant l'humanité, la SF moderne prend définitivement son envol. ✻

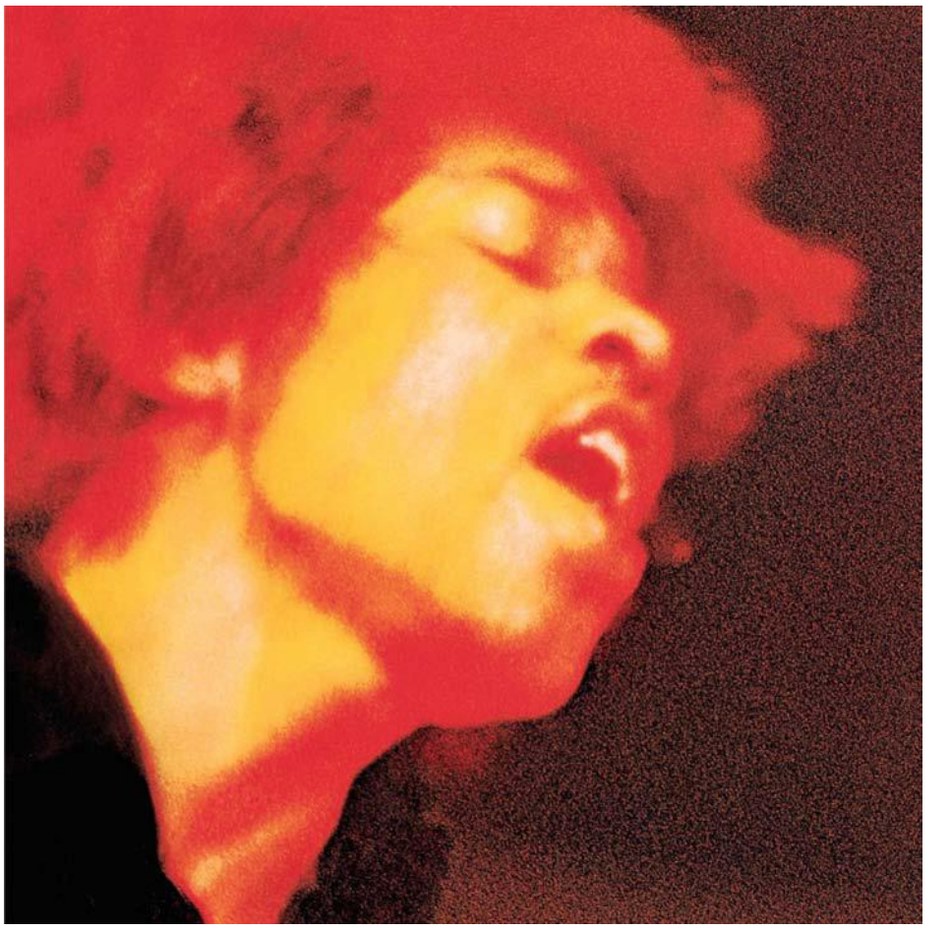
© Warner Bros

OCTOBRE

Electric Ladyland

The Jimi Hendrix Experience

Sur ce troisième et dernier album en compagnie de l'Experience, Jimi Hendrix explore un monde en plein chaos et s'aventure dans les étendues stellaires. **Par Francis Dordor**



Au cours de l'année 1967, l'Experience mené par Hendrix a donné pas moins de 255 concerts en Europe et aux Etats-Unis et enregistré deux albums, *Are You Experienced* et *Axis: Bold As Love*. Or, 1968 s'annonce sous les mêmes auspices.
Pour tenir le coup, le groupe a recours à une multitude de drogues. Au point que le batteur Mitch Mitchell se promène en permanence avec une mallette compartimentée dans laquelle on trouve des amphétamines, des somnifères et du speed. Pris dans cette spirale, Jimi disjoncte. En janvier 1968, il est arrêté après avoir dévasté la chambre d'un hôtel à Göteborg en Suède. Au sein du groupe, des tensions apparaissent. Les relations entre Jimi et le bassiste Noel Redding, qui souffre d'être constamment mis en retrait, vont se dégradant.
Le rythme ne ralentit pas. A peine une nouvelle tournée achevée aux Etats-Unis, cette fois en vedette et avec Soft Machine en première partie, le groupe investit les Record Plant Studios à New York pour son troisième album. Jimi va s'y consacrer pendant trois mois consécutivement, enregistrant la journée, jammant le soir dans des clubs du quartier, ne débranchant pratiquement plus sa guitare.

Expérimentation en studio

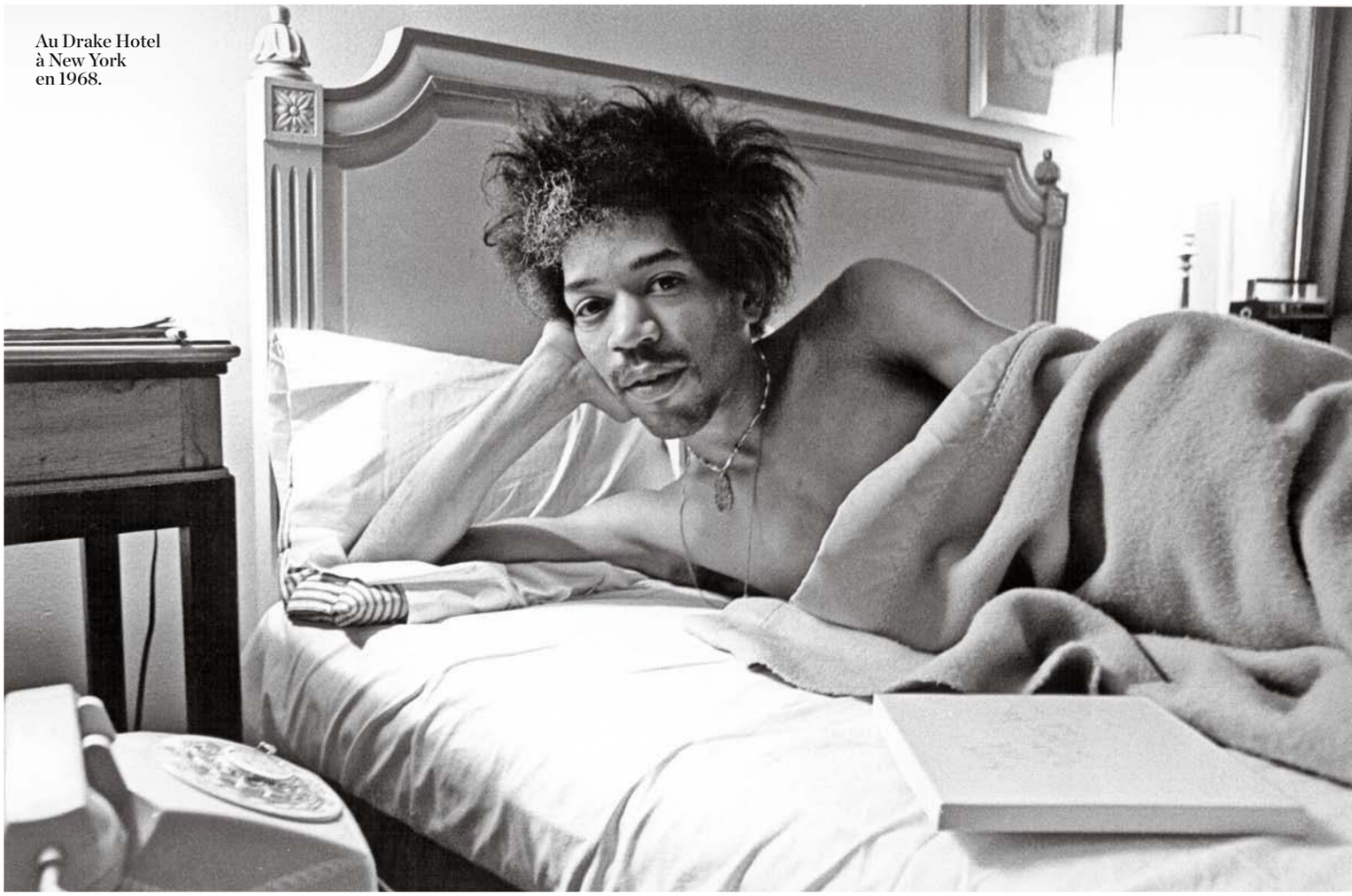
Son retour à New York change complètement ses perspectives, lui faisant retrouver ses propres terres, celles du blues et du jazz. Du coup, il commence à se sentir à l'étroit au sein du trio. C'est au cours de cette période qu'il développe le concept d'un groupe à géométrie variable, d'un groupe bohème *("a band of gypsys"),* une expression qu'il allait reprendre un peu plus tard. C'est ainsi qu'il fait intervenir lors des séances des musiciens venus de l'extérieur comme le batteur Buddy Miles sur *Rainy Day, Dream Away,* le saxophoniste Freddie Smith sur le même morceau ou Steve Winwood de Traffic à l'orgue sur *Voodoo Chile*.
Certaines de ces jam-sessions le stimulent. Particulièrement lorsqu'il rencontre le guitariste John McLaughlin et le contrebassiste Dave Holland, deux anciens musiciens de Miles Davis. Il puise alors dans la confrontation avec ces gens issus d'une autre scène un dynamisme qui le remet en question et lui permet d'entrevoir d'autres horizons musicaux.
Mais ces séances ininterrompues font aussi les délices des parasites en tout genre que Jimi amène souvent volontiers avec lui. Eddie Kramer le voit se pointer chaque après-midi au Record Plant avec une nuée de groupies, tandis que des dealers viennent à tour de rôle lui proposer leur marchandise. Un soir, il invite même le chauffeur de taxi qui l'avait conduit jusqu'au studio à jouer du djembé lors d'une séance. *"Jimi était incapable de dire non lorsque quelqu'un lui proposait son amitié ou qu'une fille s'offrait à lui. Mais au bout d'un moment, il me demandait de me débarrasser d'eux."* Il est clair qu'il recherche autant qu'il fuit cette faune, ce dont témoigne *Crosstown Traffic,* où il la personnifie sous les traits d'une fille montant de force dans sa voiture.
C'est toutefois en studio qu'il se sent le plus en sécurité. C'est là son antre, son refuge, là où il se consacre à ce qui importe le plus, sa musique. Noel, Mitch et Chas Chandler sentent qu'il échappe désormais à tout contrôle. *"Il entendait tout le monde mais n'écoutait personne",* résume le manager qui allait bientôt tirer sa révérence. Chandler ajoute que sa consommation continuelle de LSD commence à devenir inquiétante.
Mais Jimi ne fut jamais véritablement junkie comme il fut souvent dit, même si en mai 1969 il est arrêté à l'aéroport de Toronto après qu'un sachet d'héroïne a été trouvé dans ses bagages. Beaucoup pensent alors à un coup monté car, selon Kathy Etchingham, la seule fois où elle l'avait vu prendre de l'héroïne il avait été malade et s'était juré de ne plus y toucher. Il se montrera en revanche de plus en plus tolérant à l'égard de la cocaïne. Finalement, il sera relâché contre une caution de 10 000 dollars, puis reconnu non coupable lors de son procès.
Cette histoire eut pour effet d'aggraver sa parano, même s'il se révéla toujours incapable de dire non à une invitation. Mitch Mitchell affirme que l'enregistrement du nouvel album aurait pu continuer toute une année que Jimi n'aurait jamais été satisfait... *"Son perfectionnisme n'avait aucune limite",* ajoute Eddie Kramer qui se souvient avoir passé douze heures d'affilée sur le mixage de *1983... (a Merman I Should Turn to Be)*. Finalement, le meilleur de ces séances est rassemblé sur un double album que Jimi baptise *Electric Ladyland,* expression qu'il préfère au mot "groupie". *"Tout cet album leur est dédié",* précise-t-il au cours d'une interview.
Shapiro et Glebbeek écrivent dans *Jimi Hendrix: Electric Gypsy* (Mandarin, 1992) : *"Ces femmes* (les groupies) *étaient souvent les seuls êtres disposés à écouter un musicien souvent en proie à des crises de rage ou de frustration, ou accablé par la solitude..."*
Nombreux sont ses amis qui affirment l'avoir trouvé dans sa chambre d'hôtel lors des tournées en compagnie d'un vrai harem. Le graphiste en charge de la pochette allait hélas prendre l'idée un peu trop au pied de la lettre.
Dans sa version anglaise, celle-ci montre en effet une vingtaine de femmes à poil, ce qui enragea une partie de la presse, peu habituée à ce genre de "pornographie", et poussa de nombreuses boutiques à refuser l'album. Aux Etats-Unis et en France, *Electric Ladyland* sort sous un emballage plus conventionnel. Le pire, c'est que ni Hendrix ni les autres membres de l'Experience n'ont été consultés lors de la réalisation. Jimi s'en désolidarisa aussitôt : *"Je n'ai rien à voir avec cette pochette stupide. Ils l'ont sortie et je n'ai rien eu à dire."*

Un monde troublé

Electric Ladyland sort en octobre 1968 dans un contexte particulier, au plus fort de la guerre du Vietnam, alors que le révérend Martin Luther King vient d'être assassiné en avril et que des émeutes raciales ***

"Mon monde à moi, c'est la faim, les taudis, le déchaînement de haine entre les races, et le seul bonheur possible est de toute manière impossible à retenir entre ses mains."
Jimi Hendrix

Octobre



Au Drake Hotel à New York en 1968.

✻✻✻ éclatent dans toutes les grandes villes américaines. Bien que Hendrix n'ait jamais été un musicien engagé politiquement, sa musique reflète ces temps troublés, et si une sensation domine l'ensemble, c'est celle d'un chaos, aussi créateur que destructeur, suggéré dès l'introduction *...And the Gods Made Love.*

House Burning Down fait clairement référence aux maisons incendiées, que ce soit par les émeutiers du ghetto ou les membres du Ku Klux Klan, qui régulièrement occupent l'actualité. La chanson semble s'accorder aux propos véhéments qu'il avait tenus quelques mois plus tôt à un magazine suédois : *"Mon monde à moi, c'est la faim, les taudis, le déchaînement de haine entre les races, et le seul bonheur possible est de toute manière impossible à retenir entre ses mains."* Sur *1983... (a Merman I Should Turn to Be),* il dit la même chose avec d'autres mots : *"Every inch of the earth is a fighting nest" ("chaque pouce de la terre est en guerre").* Ce pessimisme parcourt l'ensemble du disque et culmine dans les images glaçantes du *All Along the Watchtower* de Dylan dans une version qui conserve toute l'intensité paranoïaque de l'original.

Finalement, c'est encore dans les mondes imaginaires où l'entraînent ses rêveries qu'il trouve un havre de paix. Avec *Rainy Day, Dream Away* s'ouvre une odyssée, marine cette fois, qui se conclut avec *Moon Turn the Tides... Gently, Gently Away.* Après les étendues stellaires, c'est vers les profondeurs océanes qu'il plonge, faisant même vœu de se changer en... triton *("a merman")* !

Pouvoirs occultes

Pourtant, *Electric Ladyland* n'est pas seulement un champ de bataille ou la croisière d'un Capitaine Nemo psychédélique. C'est aussi un fabuleux parc d'attractions avec ses parties de guitare toboggan *(Gypsy Eyes, Burning of the Midnight Lamp)* et ses rocks bolides *(Come On, Crosstown Traffic).* C'est aussi la messe noire de *Voodoo Chile,* blues atomique, qui vient dévaster la fin de la première face.

Un spécialiste américain des sciences occultes, Francis King, prétend dans l'un de ses ouvrages que Jimi a dédié *Voodoo Chile* à une prêtresse d'origine ghanéenne, Akonidi Hini. Au cours d'une cérémonie, dit-il, celle-ci lui aurait conféré certains pouvoirs qui contribuèrent à sa réussite. L'information reste cependant impossible à vérifier, mais elle recoupe la légende du bluesman Robert Johnson, idole de Jimi, qui, dit-on, avait acquis ses talents en vendant son âme au diable. Il demeure que le morceau est bel et bien joué de manière à déchaîner des forces obscures. De ce point de vue, les paroles sont explicites : *"La nuit où je suis né, je jure devant Dieu que la lune est devenue rouge feu."*

Disque apothéose, *Electric Ladyland* met un point final à l'aventure de l'Experience. Dans les semaines qui précèdent sa sortie, Noel Redding quitte le groupe pour se consacrer à un nouveau projet, Fat Mattress. Jimi fait aussitôt appel à Billy Cox, son ancien camarade de l'armée et membre des King Casuals pour le remplacer. Et c'est avec Cox, Mitchell et trois autres musiciens, Jerry Velez, Juma Sultan et Larry Lee, réunis sous le nom de Gypsy, Sun and Rainbows, qu'il montera sur la scène du festival de Woodstock le matin du lundi 18 août 1969. ✻

© Roz Kelly/Michael Ochs Archives/Getty Images

Beautiful freaks

Au-dessus de la mêlée, en marge de la caravane, quatre albums à la beauté atypique.

The Mothers of Invention
We're Only in It for the Money

Depuis leur premier album *Freak Out!*, nul ne pouvait ignorer que Frank Zappa et sa bande n'aimaient guère l'Amérique conservatrice et qu'ils le lui feraient savoir avec agressivité, sans craindre de multiplier les provocations. Mais en 1968, alors que chacun doit choisir son camp, être de gauche coco ou de droite facho, être conservateur ou croire en plus de peace et de love pour ce monde vraiment trop pourri, Zappa, vilain petit canard, renvoie chacun dos à dos et s'attaque carrément aux gentils hippies et même aux Beatles, dont la fameuse pochette de *Sgt. Pepper* est grossièrement parodiée sous le titre *"Nous ne sommes dans le coup que pour le fric"* (cette photo ne sera pas assumée par la maison de disques, qui la placera à l'intérieur de l'album jusqu'à ce que celui-ci soit réédité en CD).

La charge est féroce, et la musique passe au même hachoir ironique toutes les recettes pop d'alors. Une démarche nihiliste qui a le mérite d'avoir été tentée mais qui aboutit logiquement à un album dont la jouissance ne tient qu'au pastiche, à la nullité voulue et assumée de son propos. Tout le génie de Zappa diront certains. Sa limite, affirmeront les autres.

Louis-Julien Nicolaou

Captain Beefheart & His Magic Band
Strictly Personal

Ce deuxième album de Captain Beefheart a pris ombrage de ses illustres voisins : avant lui *Safe As Milk* et son effet de surprise, après lui le déluge avec le classique de l'extrême *Trout Mask Replica*. C'est stylistiquement un vrai album de transition entre le premier et le troisième, mais il tient aussi tout seul et va très loin. Moins collectif et "commercial" que *Safe As Milk*, *Strictly Personal* sonne comme la crise de démence d'un homme qui creuse la terre pour déterrer un os par une nuit de pleine lune.

C'est un album très blues, mais pas de retour au blues. Ou free blues, comme le traitement de choc qu'imposent Sun Ra ou Albert Ayler au jazz de la même époque. Entre la terre ferme du blues et la stratosphère psychédélique, réunis par un éclair de foudre. Captain Beefheart divague sur les saintes (ou satanées) écritures de Son House et Howlin' Wolf, pour inventer sa propre prophétie.

Les effets sonores psychés ont été ajoutés à cette musique décharnée par le producteur de l'époque, et à la grande colère de Captain Beefheart paraît-il. Mais le tout a très bien traversé son demi-siècle. Un immense album post-primitif, post-blues, post-moderne et même envoyé par la poste, comme l'atteste sa pochette timbrée.

Stéphane Deschamps

Nico
The Marble Index

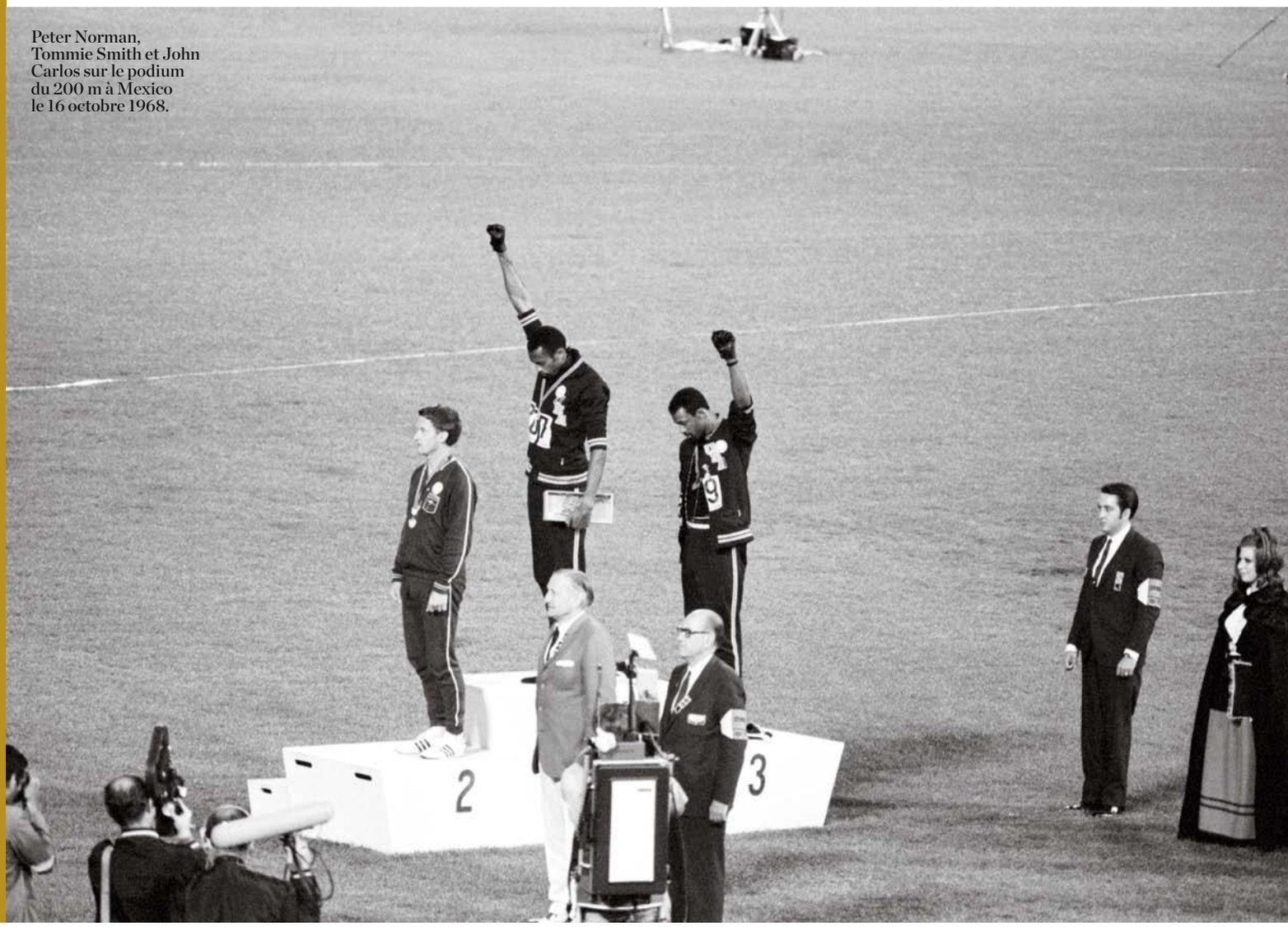
Deuxième album de Nico, sorti aux Etats-Unis en novembre 1968, *The Marble Index* voit la diaphane icône à la voix sépulcrale s'éloigner du folk-rock pastoral de son premier album (*Chelsea Girl*, 1967) pour s'aventurer dans un territoire musical d'une altière insularité – un territoire qu'elle ne cessera de creuser par la suite, jusqu'à sa mort en juillet 1988. Si le producteur Frazier Mohawk est à la console, John Cale – qui joue de plusieurs instruments (piano, violon, alto, glockenspiel…) et signe les arrangements – est ici son principal accompagnateur. Ainsi est-ce la face la plus sombre et expérimentale du Velvet Underground qui se dévoile dans *The Marble Index*, album court (8 plages, 30 mn) mais particulièrement dense et intense. Tout en faisant bourdonner son harmonium, Nico pose sa voix venue d'insondables profondeurs sur des morceaux planants et dissonants, à mille et une lieues du format pop-rock classique : de souveraines cantilènes marmoréennes, dont la beauté glacée et opiacée confine parfois au sublime *(Ari's Song, Frozen Warnings, Evening of Light)*. Evoquant une forme d'avant-garde liturgique et préfigurant le rock gothique, *The Marble Index* semble aussi (déjà) sonner le glas des illusions nées de Mai 68 et s'élever au-dessus de son temps avec une grâce absolue. **Jérôme Provençal**

Brigitte Fontaine
Brigitte Fontaine est… folle

Deux ans plus tôt, ses *Chansons décadentes et fantasmagoriques* n'étaient qu'esquisses en comparaison de ce premier vrai tableau de maître(sse). Serti des arrangements fastueux de Jean-Claude Vannier, c'est l'album par lequel le génie de Brigitte éclot vraiment, celui qui deviendra des décennies plus loin la référence pop française absolue pour l'étranger, avec *Melody Nelson*. Fontaine, sa voix langoureuse qui coule comme une onde amère, ses textes qui prêtent à rire autant qu'à frémir *(Dommage que tu sois mort)*, c'est Bardot déguisée en Jeanne d'Arc et qui aurait avalé Léo Ferré. Outre celles de Vannier, qui signe deux titres, les musiques d'un jeune garçon qui restera trop méconnu, Olivier Bloch-Lainé, apportent un souffle et une distinction qui n'existent pas ailleurs dans le paysage de l'époque, en tout cas au féminin. Brigitte Fontaine incarne à elle seule le passé de la chanson et son avant-garde, mêlant musiques légères (le charleston de *L'Homme objet*) et propositions capiteuses *(Il pleut)*, avec une élégance littéraire et une folie douce dont elle plaisante allégrement *(Je suis inadaptée)*. Il se passe des choses, dit l'un des plus beaux titres, et ces choses deviendront vite inoubliables. **Christophe Conte**

Black power

En 1968, aux J.O. de Mexico, deux jeunes athlètes noirs américains protestent sur le podium contre les discriminations raciales. En 2008, Tommie Smith et John Carlos se souviennent de leur poing levé. Une image iconique pour une lutte sans fin.
Par Rico Rizzitelli & Pierre Siankowski



Peter Norman, Tommie Smith et John Carlos sur le podium du 200 m à Mexico le 16 octobre 1968.

Le 16 octobre 1968, remise des médailles du 200 m aux Jeux olympiques de Mexico. Tommie Smith et John Carlos, respectivement médaille d'or et de bronze, sont debout sur le podium. Chacun a un poing levé, ganté de noir. Ils portent des T-shirts et des chaussettes noirs, et reçoivent l'hymne américain la tête volontairement baissée. Cette inoubliable mise en scène de protestation, aussi puissante que silencieuse, contre la discrimination raciale aux USA, fait immédiatement entrer Smith et Carlos dans l'Histoire.
L'action des deux coureurs – suspendus par leur fédération, expulsés du village olympique et renvoyés chez eux – fait suite aux innombrables soubresauts advenus en cette incroyable année 1968 aux Etats-Unis. Des émeutes de Washington lors des manifestations pour les droits civiques jusqu'aux assassinats de Martin Luther King (le 4 avril) et de Bobby Kennedy (le 6 juin), ils deviennent le symbole éternel d'une lutte pour le respect de la communauté noire aux Etats-Unis.

ENTRETIEN

Tommie Smith : Aux Jeux, un athlète doit d'abord se poser la question de la performance sportive. Son objectif est d'obtenir une médaille. Jamais John et moi n'aurions pu faire ce que nous avons fait si nous n'en avions pas gagné une. C'est ensuite qu'un athlète doit se regarder dans la glace et se poser la question de l'engagement : "Je vais être exposé pendant quelques instants, que vais-je faire de ce temps d'exposition médiatique ?" Je n'en voudrai jamais à un athlète qui se contente de recevoir une médaille. Faire un geste comme celui que nous avons accompli avec John tient du sacrifice, et je n'obligerai jamais aucun athlète à faire de même.

A quel moment avez-vous décidé d'accomplir ce geste aux J.O. de Mexico ?

Tommie Smith : En 1968, peu avant Mexico, la plupart des athlètes afro-américains s'étaient regroupés autour de l'Olympic Project for Human Rights (OPHR), avec l'idée de boycotter les Jeux à venir, pour protester contre la ségrégation dont étaient victimes les Noirs. Les tensions raciales étaient alors très grandes aux Etats-Unis, Martin Luther King venait de se faire assassiner. Tout le monde était encore sous le choc. Mohammed Ali venait de se faire retirer son titre mondial après avoir refusé d'aller servir l'armée américaine au Vietnam, et la communauté des sportifs noirs avait vécu cela comme une véritable agression. Juste avant de partir pour les Jeux, il y a eu un stage d'acclimatation à l'altitude qui s'est déroulé dans le Colorado, ce qui nous a permis de débattre de tout cela. Après de longues discussions, nous avons décidé de ne pas les boycotter, et de laisser chacun protester à sa manière. Comme tous les athlètes concernés je crois, je me suis dit que si par chance je montais sur le podium je ferais un geste symbolique. Mais après notre victoire, et jusqu'aux quelques minutes qui ont précédé la remise des médailles, ni John ni moi ne savions lequel de nous deux allait s'y coller.

John Carlos : Tout s'est décidé au dernier moment, dans la salle que l'on appelle le "donjon", l'endroit où patientent les athlètes qui vont recevoir une médaille. Tommie et moi étions copains sans être très proches. Nous savions simplement que nous avions des chances d'obtenir des médailles, et donc l'opportunité de faire entendre la colère des Noirs. Nous n'avions jamais élaboré de stratégie précise. Dans les instants qui ont suivi la course, nous nous sommes rejoints sur l'essentiel : chaussettes et gants noirs, tête basse et poing levé. Nous avons évoqué l'idée avec Peter Norman, l'Australien qui avait fini second, et lui a décidé de porter le macaron de l'OPHR, pour protester contre la ségrégation dont les Noirs étaient victimes dans son pays.

Tommie Smith : Nous voulions un geste "visuel", quelque chose de simple, qui marquerait les esprits, qui serait "télévisuel" aussi ; nous savions par avance que cela allait être retransmis dans le monde entier. J'avais une paire de gants noirs avec moi, j'ai pris celui de la main droite et John a pris l'autre. C'est pour cela que nous ne levons pas le même poing. Certains commentateurs ont ensuite tenté d'analyser pourquoi l'un levait le poing gauche et l'autre le droit. Ils y voyaient des symboles, des signes...

Comment ont réagi les autres représentants de l'équipe américaine ?

Tommie Smith : Ils ont d'abord été surpris. Certains ont été choqués, d'autres nous ont soutenus jusqu'au bout. Le plus dur a certainement été le silence qui a entouré notre exclusion à vie des Jeux olympiques. Nous étions très jeunes, 24 ans pour moi, 23 pour John, et notre carrière s'est arrêtée brusquement. Nous avons été bannis du sport US, puis de la société américaine. J'ai mis longtemps à retrouver un travail, et ce que les gens appellent la "respectabilité". Je ne suis pas sûr que beaucoup d'athlètes soient aujourd'hui capables de s'impliquer comme nous l'avons fait à l'époque.

John Carlos : Le business est désormais trop présent pour que des sportifs acceptent de se mettre en danger de cette façon. Et en 1968, nous avions une conscience politique aiguisée, une meilleure connaissance du monde qui nous entourait. Je ne suis pas persuadé que beaucoup d'athlètes présents aux J.O. cette année *(à Pékin, en 2008 – ndlr)* soient réellement conscients de ce qui se trame au Darfour, au Tibet ou ailleurs. J'espère avoir tort.

Avez-vous déjà regretté votre geste ?

John Carlos : Jamais, et s'il le fallait je le referais. J'en suis encore fier aujourd'hui, malgré les temps difficiles qui ont suivi. Ce qui me frappe le plus, quarante ans plus tard, c'est que je n'ai pas le sentiment d'avoir accompli un geste extraordinaire. J'ai simplement fait ce que je pensais qu'un athlète noir devait faire à ce moment-là, et je suis persuadé que n'importe quel athlète noir aurait fait la même chose à ma place.

Tommie Smith : A l'époque, nous étions déterminés, et rien n'aurait pu nous arrêter, même de savoir que ça allait mettre fin à notre carrière. Je n'ai aucun regret non plus. ✳

"Le business est désormais trop présent pour que des sportifs acceptent de se mettre en danger de cette façon. Et en 1968, nous avions une conscience politique aiguisée, une meilleure connaissance du monde qui nous entourait." **John Carlos**

© Bettmann Archive/Getty Images

✳ La gazette d'octobre '68

✳ **Marcel Duchamp meurt le 2 octobre. Il aura bouleversé l'art en allant hors des frontières de l'académisme et en multipliant les coups d'éclat, comme ses ready-made, provoquant des scandales en rafales dans les années 1910. Principale source d'inspiration des dadaïstes, des surréalistes et du pop art, son œuvre protéiforme questionne la notion d'art de façon radicale et ludique.**

✳ **Le 1er aux Etats-Unis sort *La Nuit des morts vivants,* premier film à petit budget (114 000 dollars) d'un jeune réalisateur, George A. Romero. Ce premier épisode de sa *Saga des zombies* révolutionne le genre avec son esthétique gore et engrange 30 millions de dollars dans le monde. La classification des films par la Motion Picture Association of America n'étant pas encore en place, des ados purent se ruer dans les salles à sa sortie, provoquant un énorme scandale.**

✳ **Le 1er, le corps de Stevan Marković, homme à tout faire et ami d'Alain Delon, écarté peu de temps avant pour *"indélicatesses",* est découvert dans les Yvelines. Ce réfugié politique yougoslave trouble, arrivé en France en 1958, avait percé dans les milieux du showbiz et de la politique. Si on soupçonne un temps une histoire de chantage mettant en cause la participation de Claude Pompidou à des soirées libertines (rumeurs qui agitent le pays pendant plusieurs mois et au plus haut niveau, Pompidou s'apprêtant à succéder au général de Gaulle), l'affaire Marković ne sera jamais élucidée.**

✳ **Poursuite de la guerre d'usure entre Israël et l'Egypte : après la guerre des Six-Jours, le Sinaï et la rive orientale du canal de Suez sont sous contrôle israélien ; l'Egypte cherche à récupérer ce territoire. De nombreux accrochages décident Israël à construire un rempart le long du canal sur 150 km, la ligne Bar-Lev (du nom du chef d'état-major israélien). Le 31 octobre, Israël lance une attaque sur la partie Nord de la frontière avec l'Egypte.**

✳ **Pionnière de la musique électronique, Wendy Carlos publie *Switched-On Bach,* relecture de Bach au synthétiseur Moog. Cet album (trois Grammy, disque de platine) popularisera le synthétiseur. Wendy Carlos réalisera ensuite des B.O. *(Shining, Tron, Orange mécanique...).***

Mexico, des J.O. politiques

Les jeux de Mexico commencent le 12 dans un climat tendu, dix jours après la répression sanglante d'une manifestation sur la place des Trois-Cultures dans le quartier de Tlatelolco. Bilan : 40 morts selon le gouvernement, de 200 à 300 selon plusieurs sources. Ainsi ces J.O. sont-ils placés sur le terrain politique avant d'avoir débuté. Au lendemain du geste de Tommie Smith et John Carlos (lire p. 76), les Américains Lee Evans, Larry James et Ron Freeman montent sur le podium du 400 m coiffés du béret noir des Black Panthers. Quant à la Tchécoslovaque Věra Čáslavská (4 médailles d'or en gymnastique), qui s'était insurgée contre l'invasion soviétique de son pays en août, elle baisse la tête pendant l'hymne russe, ce qui met fin à sa carrière. Cette même année, elle sera devancée par Jackie Kennedy dans le classement des femmes les plus populaires de la planète. Une autre femme, oubliée elle aussi, marquera ces Jeux : Enriqueta Basilio, coureuse de haies mexicaine, première de l'Histoire à avoir allumé la flamme olympique. Sinon, les J.O. de Mexico, c'est aussi du sport : le premier homme, Jim Hines, sous les 10 secondes au 100 m ; le saut en longueur faramineux de Bob Beamon (8,90 m) ; la technique de saut en hauteur révolutionnaire de Dick Fosbury ou la dernière ligne droite d'anthologie de Colette Besson aux 400 m qui va émouvoir la France entière par ses larmes de joie sur le podium.

Ecrans **publicitaires**

Le 1er octobre, la publicité débarque à la télévision, sur la première chaîne de l'ORTF. Une occasion en or pour les marques, puisque de plus en plus de Français possèdent un poste : en 1960, ce sont 13 % des ménages qui en possèdent un ; en 1968, 65,5 % des foyers ont la télé. Même si une loi de 1951 autorisait la diffusion de cinq minutes quotidiennes de "propagande collective d'intérêt national" (producteurs nationaux ou coopératives), il s'agit d'une première. Cette nouveauté a provoqué des débats agités, en particulier autour du dangereux mélange des genres entre télé publique et capitaux privés, le risque de baisse de recettes pour la presse écrite et le handicap pour les petites et moyennes entreprises qui n'ont pas les moyens de telles campagnes. La loi entre donc finalement en vigueur et autorise seulement deux minutes de publicité pour les marques. Pour encadrer cette nouveauté, la Régie française de publicité (RFP) sera créée le 8 janvier 1969.

Barbarella, une créature de rêve

Barbarella de Roger Vadim, adaptation de la BD de Jean-Claude Forest, sort sur les écrans. A l'origine, le dessinateur avait modelé son héroïne sur la plastique de Brigitte Bardot, mais Roger Vadim a choisi Jane Fonda pour revêtir la combinaison de Barbarella. Une adaptation pop et effervescente des aventures de cette créature de science-fiction apparue il y a six ans dans *V Magazine,* et qui incarne, à l'heure de la libération sexuelle, la femme moderne dans toute sa splendeur, notamment lorsqu'elle expérimente une machine baptisée Orgasmotron.

ALBUMS

Merle Haggard Mama Tried
Muddy Waters Electric Mud
Aretha Franklin Aretha in Paris
Mama Cass Dream a Little Dream
Donovan The Hurdy Gurdy Man
John Martyn The Tumbler
Deep Purple The Book of Taliesyn
The Beau Brummels Bradley's Barn
Nazz Nazz
Steve Miller Band Sailor
Steppenwolf The Second
Traffic Traffic
Dillard and Clark The Fantastic Expedition of Dillard & Clark
Aphrodite's Child End of the World
Captain Beefheart Strictly Personal
Jethro Tull This Was

SINGLES

Marvin Gaye I Heard It Through the Grapevine
Barry Ryan Eloise
Glen Campbell Wichita Lineman
Joe Cocker With a Little Help from My Friends
The Temptations Cloud Nine

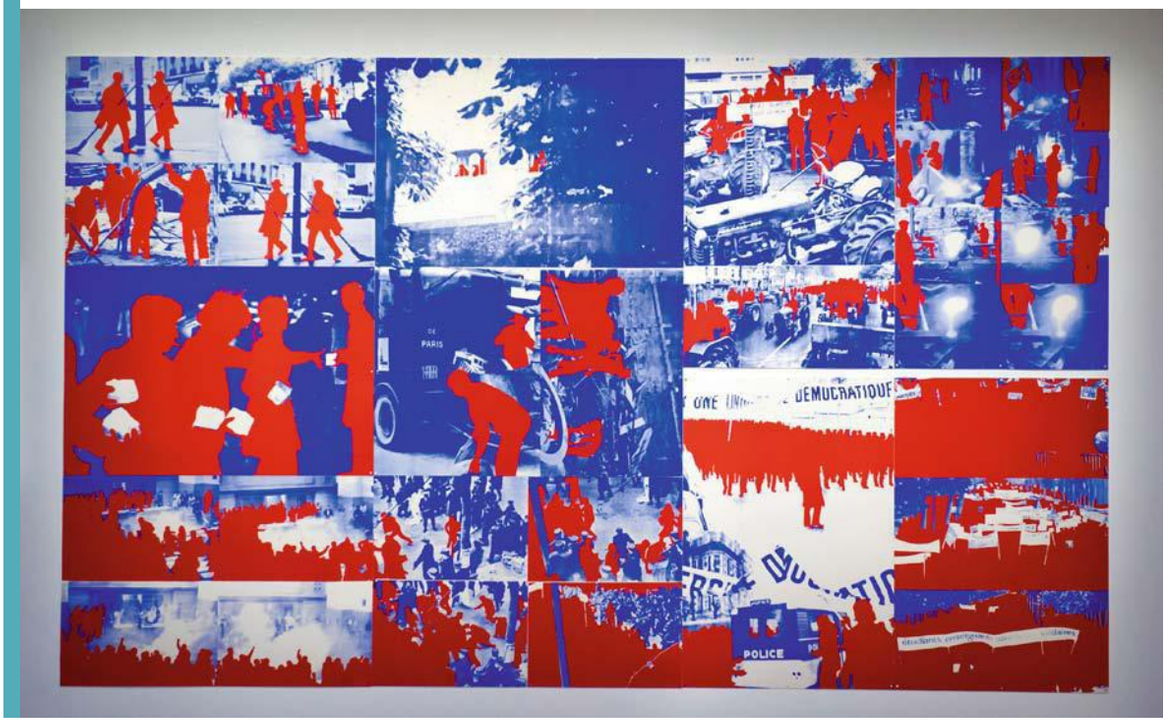
TOPS

France **Mary Hopkins** Those Were the Days
UK **Mary Hopkins** Those Were the Days
US **The Beatles** Hey Jude

✳ **Mort de Jean Paulhan, animateur de *La NRF,* contributeur aux *Temps modernes,* éditeur d'*Histoire d'O* dont il est longtemps resté l'auteur présumé avant qu'il ne soit attribué à Dominique Aury (alias Pauline Réage).** ✳ **Coups d'Etat militaires au Panama et au Pérou.** ✳ **Parution chez Gallimard de *La Plaisanterie* de Milan Kundera.** ✳ **Les 30 et 31, enregistrement des deux concerts de MC5 qui fourniront la matière de *Kick Out the Jams* l'année suivante.** ✳ **Diffusion en Angleterre de la saison 6 de *Chapeau melon et bottes de cuir* : Linda Thorson/Tara King remplace Diana Rigg/Emma Peel.** ✳ **Le 20, dernier concert, à guichets fermés, de Maurice Chevalier au Théâtre des Champs-Elysées à Paris. Il avait commencé sa carrière à 12 ans en 1900.** ✳ **Dissolution du groupe d'extrême droite Occident, qui s'était illustré lors des manifestations étudiantes, de l'autre côté de la barricade.** ✳ **Le Japonais Yasunari Kawabata reçoit le prix Nobel de littérature et René Cassin, le président de la Cour européenne des droits de l'homme, celui de la paix.** ✳ **Le 18, premier concert en France de Pink Floyd à Lyon et le 26, premier concert de Zappa en France, à l'Olympia.** ✳ **Le 4, création de l'adaptation française de *L'Homme de la Mancha* au Théâtre de la Monnaie de Bruxelles avec Jacques Brel en Don Quichotte et Dario Moreno en Sancho Pança.** ✳ **Le 20, Jackie Kennedy épouse Aristote Onassis sur l'île grecque de Scorpios.**

L'art fait de la résistance

En 1968, le monde des arts plastiques est en effervescence. Bouleversements politiques, sociaux et économiques poussent les artistes vers l'engagement. **Par Julie Ackermann**



Album Le Rouge, 1968. 21 affiches sérigraphiées de Gérard Fromanger.

Elle s'étale sur un mur, dans une rue en 1968. Sur cette affiche, un bras levé, un poing serré, un geste-icône réaffirmant la légitimité de toute revendication et invitant à la résistance, au soulèvement. Si une image devait, à elle seule, incarner l'esprit artistique de 1968, ce serait sans doute celle-ci. Une image coup de poing, immédiate et chargée du souffle contestataire qui embrase le monde cette année-là. Ce n'est pourtant ni la première ni la dernière fois que l'art endosse une force de frappe politique. Mais l'année 68 demeure sans conteste un point nodal. Peinture figurative, abstraction, sculpture, photographie... Aussi hétéroclites soient-elles, les manifestations stylistiques affichent, chez les artistes émergents, un contenu ouvertement engagé.

Alors que l'expressionnisme abstrait américain et l'école de Paris incarnent une orthodoxie artistique, une nouvelle génération d'artistes a fait une percée depuis la fin des années 1950. Elle revendique un art antibourgeois et emprunte ses formes à la culture visuelle de la société de consommation, qu'elle s'efforce de décrypter et de dénoncer. Aux Etats-Unis, ils s'appellent Jasper Johns, Robert Rauschenberg ou Andy Warhol et inventent le pop art. En France, ils s'appellent Yves Klein, Jean Tinguely ou Niki de Saint Phalle et forment le groupe des Nouveaux Réalistes.

Les premiers prennent réellement leur essor en France en 1968. Deux grandes expositions parisiennes entérinent la légitimation du mouvement. La galerie Ileana Sonnabend rend hommage à la peinture pop de James Rosenquist et le musée d'Art moderne de la ville de Paris consacre une rétrospective à Robert Rauschenberg, connu pour ses peintures-assemblages incluant des photos, des portes, des chiffons, des boîtes de conserve et même des coqs empaillés.

En 1968, les Nouveaux Réalistes n'existent plus en tant que mouvement mais s'activent de leur côté. Niki de Saint Phalle travaille sur son projet architectural monumental et habitable *Le Rêve de l'oiseau* et Raymond Hains participe à la *Documenta IV* de Kassel.

En mai, les événements politiques précipitent le milieu artistique français dans des prises de position plus radicales. Les photographes Gilles Caron et Claude Dityvon saisissent l'effervescence des manifestations. Des artistes de la mouvance de la figuration narrative, défendant une peinture politique, comme Gérard Fromanger, Bernard Rancillac ou Emile Aillaud participent à l'aventure mythique de l'Atelier populaire des Beaux-Arts de Paris (lire p. 43). Fondée en réaction aux premiers soulèvements de mai, cette manufacture improvisée parvient à tirer, en près de trente jours, environ 1 million d'affiches, irriguant le paysage urbain. A bas toute fioriture et vive la simplicité. Les images sont efficaces, elles sont une arme.

1968, c'est donc la création à l'assaut de l'espace public – alors sujet et espace d'exposition –, mais aussi l'émergence de nouvelles façons de faire de l'art. En l'occurrence, contre le marché, les institutions et le mythe de l'artiste solitaire. C'est bien cette année-là que fleurissent des initiatives de création artistique à plusieurs mains. Parmi elles, le fameux Atelier populaire, dont les affiches ne sont pas signées. Mais aussi Les Malassis, un collectif de six artistes exposant leurs peintures monumentales et sarcastiques dans des lieux non consacrés à la culture. ✻

© Annie Viannet/MaxPPP

NOVEMBRE

The White Album
The Beatles

Trente chansons, un éventail d'orchestrations, de styles, d'humeurs et de thèmes comme aucun album de rock n'en avait jamais conjugué auparavant. En 1968, *The White Album* voit le jour, mais paradoxalement ce chef-d'œuvre laisse pressentir la fin des Beatles. **Par Christophe Conte**

1967 était l'année des costumes baroques, 1968, celle du nu intégral. John et Yoko ne sont pas les seuls à se montrer à poil (sur la pochette à scandale de *Unfinished Music No. 1: Two Virgins*) ; les quatre Beatles aussi dévoilent tout avec cette double purge qui est aussi le plus effrayant exercice d'autoanalyse jamais donné à entendre.
A la lecture de *A Diary (Les Beatles : l'histoire du groupe au jour le jour)* de Barry Miles [1], on se rend compte à quel point l'année 1968 fut continuellement émaillée d'incidents et de coups d'éclat, les plus violents ayant eu lieu au cours des quatre mois et demi – du 30 mai au 17 octobre – nécessaires à l'enregistrement de *The Beatles,* communément appelé *The White Album* ou *Double blanc* selon les dialectes.
Le plus fameux est le départ brutal de Ringo Starr qui, n'en pouvant plus de l'atmosphère irrespirable qui flottait en studio (et notamment des critiques de McCartney sur le peu d'imagination de son jeu), quitta ses fûts en plein mois d'août pour se réfugier sur le yacht de Peter Sellers croisant en Méditerranée. Il ne franchira à nouveau les portes d'Abbey Road que quinze jours plus tard, découvrant sa batterie recouverte de fleurs et la mine confuse de ses collègues restés à terre, la tête dans le cul-de-sac. Que le moins égomaniaque des Beatles ait ainsi jugé salutaire de provoquer un tel électrochoc en dit long sur les rapports entre les trois autres.
Parce qu'il est la radiographie précise des fondements internes des Beatles en 1968, avec déjà son cancer et ses microbes (dont un redoutable, venu du Japon), ses organes vitaux qui turbinent encore à plein régime et quelques coliques passagères, le *White Album* est presque un rapport d'autopsie détaillé et livré avant l'heure, alors que le groupe est bel et bien vivant. Il renferme aussi les fœtus de trois futurs chefs-d'œuvre : *Plastic Ono Band* de Lennon, *All Things Must Pass* de Harrison et *Ram* de McCartney. On ne s'amusera pas, en revanche, à dénombrer ses centaines d'enfants illégitimes.

L'expérience indienne

Les obsèques de leur manager Brian Epstein (dont on ne sait aujourd'hui encore si la mort par absorption de Carbrital fut volontaire ou non) ont lieu le 29 août 1967. Aucun des Beatles n'y assiste. Effet papillon, le *White Album* tel qu'on le connaît existe peut-être grâce à l'habileté et à la force de persuasion du Maharishi Mahesh Yogi, qui voit dans la nouvelle du décès d'Epstein une entrave possible à sa stratégie d'envoûtement des idoles des jeunes. Car au mois de février 1968, les quatre Beatles s'envolent pour l'Inde et débarquent dans l'austère retraite de Rishikesh qui abrite l'Académie de méditation transcendantale. C'est là, privés de tout confort moderne et de nourritures occidentales, qu'ils écrivent la plupart des nouvelles chansons destinées au prochain album. En plus, ils n'ont apporté dans leurs valises qu'une guitare acoustique, ce qui les oblige au plus extrême dépouillement.
Quant à la colonie d'allumés qui s'adonnent avec eux à la recherche des pulsations cosmiques, elle constitue un nombre de sujets d'observation propres à nourrir l'inspiration des chansons. Il y a là, entre autres, Donovan et le Beach Boy Mike Love, Mia Farrow – qui vient consoler dans la méditation l'échec cuisant de son mariage avec Sinatra deux ans plus tôt – et sa sœur Prudence, qui restera tout le séjour cloîtrée, en prise à un terrible délire paranoïaque, et pour laquelle Lennon composera l'élégiaque *Dear Prudence*.
Ringo Starr est encore le premier à plier ses gaules quinze jours après son arrivée, navré par la tournure pathétique que prend ce qu'il est convenu d'appeler l'*Indian Mystery Tour*. McCartney lui emboîtera le pas un mois plus tard, avec quand même un paquet de nouvelles chansons dans ses bagages. Lennon et Harrison resteront à Rishikesh jusqu'au 12 avril, précipitant leur retour après que des rumeurs ont circulé sur le compte du Maharishi, qui aurait abusé du candide désespoir de Mia Farrow en la culbutant dans un coin, faisant également profiter de sa force florale, surtout côté pistil, quelques-unes des plus naïves aspirantes au nirvana. Bref, l'expérience indienne s'achève dans la confusion la plus grotesque, et Lennon, particulièrement remonté, compose dans le hall de l'aéroport de Delhi le vachard *Sexy Sadie* à l'adresse du dégoûtant gourou.

La révolution en question

La dernière répétition générale du futur double album a lieu seulement quatre jours avant le début de l'enregistrement, dans la maison de George Harrison à Esher, au milieu des tentures indiennes et des volutes d'encens. Enfin de retour à l'ouvrage, les Beatles posent les demos d'une trentaine de chansons (on peut en entendre certaines sur *Anthology 3*) dont quelques-unes – *Child of Nature*, notamment, qui deviendra *Jealous Guy* – seront finalement écartées et atterriront sur les albums suivants ou sur les disques solo après la séparation.
Le 30 mai, enfin, les Beatles entament à Abbey Road leur titanesque marathon par l'un de ses plus gros morceaux, *Revolution 1* de Lennon. Parmi les virages multiples qu'ils abordent en 1968, celui qui mène à la contestation politique et à l'agitation sociale débouchera sur un labyrinthe de malentendus dont les Beatles, et en première ligne Lennon, peineront à trouver la sortie. Plus question en 1968 de distiller des messages subversifs au travers de farandoles imagées et noyées dans la brume euphorique du psychédélisme. Au mois de mars, une manifestation antiguerre du Vietnam sur Grosvenor Square, siège de l'ambassade des Etats-Unis à Londres, avait tourné à l'émeute. En mai, c'est Paris qui focalisait le regard du monde avec la révolte des étudiants. Les organisations de gauche réclament alors un substantiel soutien financier aux Beatles, sommés en passant à la caisse de s'engager à leurs côtés, faute de quoi ils passeraient ***

Parmi les virages multiples qu'ils abordent en 1968, celui qui mène à la contestation politique et à l'agitation sociale débouchera sur un labyrinthe de malentendus dont les Beatles, et en première ligne Lennon, peineront à trouver la sortie.

Les Beatles avec femmes et amis en Inde en compagnie du Maharishi Mahesh Yogi, mars 1968.

Encadré par deux monuments foncièrement martiniens, *Sgt. Pepper* et *Abbey Road,* le *White Album* est autre chose qu'un monument. Plutôt une tour de Babel, ou un asile de fous, ou une résidence pavillonnaire embrasée par une guerre de voisinage.

*** pour d'infâmes suppôts du capital et de l'ordre bourgeois. Lennon, qui n'est pas insensible à l'appel, refuse néanmoins d'obtempérer et balance en retour un cocktail Molotov de sa propre fabrication, à double déflagration : *Revolution.*
La première version de *Revolution,* sur la face B du single *Hey Jude* en août 1968, avec ses guitares saturées et son phrasé rocailleux, peut passer, si on n'y prend pas garde, pour un hymne pro-révolutionnaire – malgré sa relative condescendance. Seulement, au détour d'une phrase, Lennon prend clairement ses distances avec les tenants d'une ligne dure : *"But when you talk about destruction, don't you know that you can count me out" ("Quand vous parlez de destruction, savez-vous que vous devrez compter sans moi").* C'est ce *"out"* résonnant comme un coup de poignard qui mettra le feu aux poudres : même si, dans la seconde version figurant sur l'album trois mois plus tard, Lennon corrige partiellement le tir et chante *"You can count me out... in" ("Vous pouvez compter sans/sur moi"),* les dégâts sont énormes. Le magazine américain d'extrême gauche *Ramparts* parle de *"trahison"* et les Anglais de *New Left Review* de *"lamentable réflexe apeuré petit-bourgeois"*. Nina Simone répondra même avec une chanson également intitulée *Revolution,* qui conseillait à Lennon de *"mettre de l'ordre dans son cerveau"*. Jusqu'à Jean-Luc Godard, qui venait de filmer les Stones et profitait d'une interview en septembre 1968 dans *International Times* pour fustiger l'apolitisme des Beatles. Avec *Street Fighting Man,* les Stones, eux, passaient pour de vrais révoltés. Comme d'habitude.
Dans la cellule interne du groupe, c'est surtout la troisième version du morceau, intitulée *Revolution 9,* qui va faire l'objet d'une violente polémique. Avec des bribes extraites des premières sessions, Lennon et Yoko Ono vont en effet recomposer une longue pièce expérimentale en trafiquant les bandes, rajoutant et superposant des boucles sonores tirées des archives EMI, obtenant au prix de plusieurs jours de studio un résultat radicalement en rupture avec le reste du disque. Estimant que c'était avant tout l'œuvre de Yoko Ono dans

© Hulton Archive/Getty Images

laquelle s'était fourvoyé un Lennon totalement sous influence (et défoncé à l'héroïne), estimant surtout que c'était une sombre merde, les trois autres Beatles feront front pour que le titre ne soit pas inclus dans l'album. Et Lennon, comme toujours, aura le dernier mot.
McCartney, auteur plus d'un an auparavant d'une pièce expérimentale jamais éditée et intitulée *Carnival of Light,* fut le plus virulent à l'encontre de *Revolution 9,* redoutant qu'on attribue encore une fois au seul Lennon le mérite des innovations tandis que lui conserverait l'image d'un compositeur de bluettes du genre *I Will*.

Divorces en tout genre

La présence quotidienne, envahissante, pesante de Yoko Ono à Abbey Road influencera la façon de procéder à l'enregistrement. Yoko, drapée dans son aura d'artiste new-yorkaise conceptuelle, n'est pas impressionnée par les Beatles en tant que groupe pop. On peut même supposer que, hormis Lennon, elle les trouve un peu ringards. Elle est en revanche fascinée par l'entité Beatles, sésame grâce auquel l'underground et la subversion peuvent accéder sans forcer aucune serrure à une audience internationale. En infiltrant le *White Album* tel un cheval de Troie, alors qu'elle n'est même pas encore officiellement liée à Lennon, elle fait comme le Maharishi avant elle : un fabuleux hold-up de notoriété.
Fin août 1968 est publié le single *Hey Jude,* enregistré en parallèle à l'album mais dans un autre studio londonien, Trident, équipé en 16-pistes (contrairement au studio EMI d'Abbey Road, qui tourne encore en 4-pistes) et qui servira à d'autres sessions du *White Album*. La chanson, une longue ballade épique de McCartney copieusement arrangée, est un leurre de superproduction par rapport à la tonalité nettement plus rêche de l'album à venir. Le texte est dédié à Julian, le jeune fils que Lennon a eu cinq ans plus tôt de son mariage avec Cynthia, mariage qui s'étiole à mesure que Yoko prend ses quartiers dans la vie de John et dont la rupture légale sera prononcée le 8 novembre.
Côté embrouilles sentimentales, McCartney non plus n'est pas en reste : sa fiancée Jane Asher annonce le 20 juillet à la BBC qu'elle vient de se faire larguer, tandis que Linda Eastman, une photographe américaine que Paul a rencontrée un an plus tôt, apparaît discrètement dans le paysage. En filigrane de l'enregistrement du *White Album,* c'est donc la vie entière des deux principaux Beatles qui bascule, et notamment leur vie de couple aux dépens du binôme indissociable qu'ils formaient jusque-là.

Au chapitre des divorces, le plus fâcheux est encore celui du groupe avec son producteur de génie George Martin. N'ayant pas obtenu gain de cause, alors qu'il plaidait pour l'enregistrement d'un album simple, Martin prendra prétexte de sollicitations extérieures pour déserter à plusieurs reprises les manettes, cédant sa place à de jeunes assistants débutants. Même son principal homme de confiance, l'ingénieur du son Geoff Emerick, claquera la porte du studio à la mi-juillet. Si le nom de George Martin figure une nouvelle fois sur la pochette du *White Album* comme producteur et arrangeur, l'aspérité générale du son et l'absence assez marquante d'orchestrations sophistiquées (à part sur *Martha My Dear, Glass Onion* ou sur le vaporeux *Good Night,* qui est l'œuvre quasi exclusive de Martin) témoignent de son net désengagement du projet.
Encadré par deux monuments foncièrement martiniens, *Sgt. Pepper* et *Abbey Road,* le *White Album* est autre chose qu'un monument. Plutôt une tour de Babel, ou un asile de fous (une *Funny Farm,* comme le suggère Lennon dans une première version demo de *I'm So Tired*), ou une résidence pavillonnaire embrasée par une guerre de voisinage. Martin, qui est homme d'ordre et de cohésion, n'a jamais été très tendre avec le *White Album,* son album noir, celui dont la maîtrise générale lui a totalement échappé. En revanche, certains Beatles tels Ringo ou John l'ont toujours considéré comme leur album préféré parce qu'ils y ont retrouvé, au moins partiellement, le plaisir de jouer ensemble tous les quatre, le plaisir de faire du bruit comme à leurs débuts *(Helter Skelter, Birthday, Revolution),* comme un simple défouloir dont la tournure intensément élaborée – et sérieuse – de *Sgt. Pepper* les avait frustrés.

L'album total

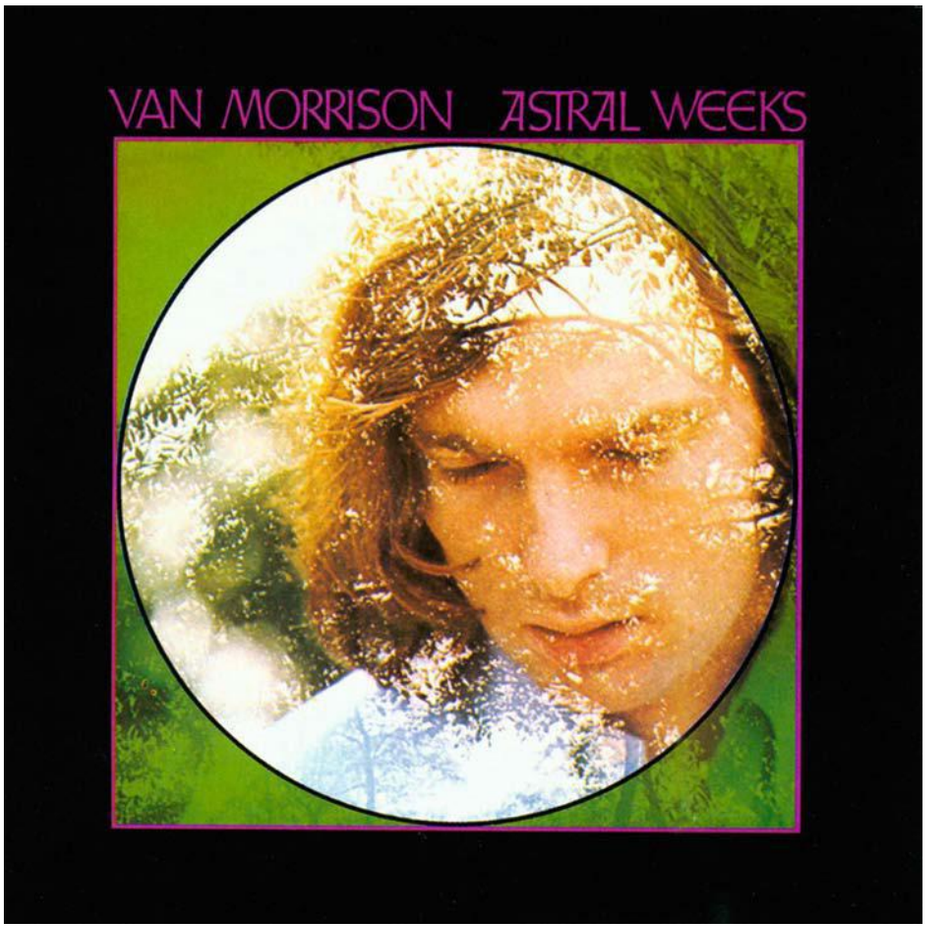
C'est pourtant aussi l'album où chacun des Beatles apprend à se passer des services des autres, occupe tel studio pendant que les autres, ensemble ou séparément, travaillent dans d'autres ou bien sont tout simplement absents. McCartney enregistre ainsi seul *Wild Honey Pie, Mother Nature's Son et Blackbird,* jouant de tous les instruments, et convie uniquement Ringo pour l'accompagner sur *Why Don't We Do It in the Road?* Pour *Julia,* bouquet de haïkus qu'il adresse à sa mère défunte (et indirectement à Yoko Ono), Lennon préfère rester face à lui-même. C'est enfin le premier album des Beatles sur lequel figure une chanson signée Ringo Starr, *Don't Pass Me By,* dans un registre zydeco pouet-pouet qui annonce déjà à pas d'éléphant son édifiante carrière solo.
Avec une moyenne de 30 à 40 prises par morceau (le record appartient à *Not Guilty,* chanson de Harrison ne figurant même pas au final sur l'album, qui atteint les 101 prises !), le *White Album* est l'un des plus laborieux à édifier pour les Beatles, notamment en raison des débats houleux qui retardent quasiment chaque session. *Sgt. Pepper* et certains titres de *Magical Mystery Tour* étaient des épopées immobiles, comme des gerbes cérébrales provoquées par le LSD et parfaitement modelées en musique grâce à la science de George Martin et à la créativité de McCartney. Le *White Album* est le fruit d'une exploration beaucoup plus charnelle, voire ouvertement sexuelle *(Happiness Is a Warm Gun)*, un retour à l'essence des sens.
Malgré ses handicaps de départ (double album, pochette blanche, critiques un peu tièdes), *The White Album* se vendit à plus de 4 millions d'exemplaires dans le monde avant la fin 1968. En 1970, il avait déjà dépassé les 6 millions et détiendra pendant longtemps le record de vente absolu pour un double album – avant de se faire enfoncer par la bande originale de *Saturday Night Fever* dix ans plus tard.
C'est pourtant l'album des Beatles qui eut l'existence la plus mouvementée, notamment en raison de la relecture totalement farfelue qu'en fit le psycho killer Charles Manson et des polémiques interminables autour de *Revolution, Everybody's Got Something to Hide Except Me and My Monkey* ou *Happiness Is a Warm Gun*. C'est également l'album publié dans les années 1960 qui annonce avec la plus grande précision visionnaire l'évolution tant immédiate que lointaine du rock, jusque dans ses pires excès. C'est un disque de ballades létales et de rock'n'roll adipeux, un disque punk, un disque surf, un disque folk, un disque country, un disque de comédie musicale, un disque de blues, un disque expérimental, un disque de berceuses et un disque de perceuses. Le plus grave des disques, le plus léger aussi. C'est le premier *Album blanc,* mais c'est aussi le premier album fait par des Blancs qui contient un titre sous l'influence du reggae *(Ob-La-Di, Ob-La-Da)*.
C'est cette cohabitation de titres n'ayant rien à faire les uns avec les autres qui rend le *White Album* fascinant et inépuisable, telle une espèce de calendrier perpétuel auquel toutes les époques marquantes du rock viendront par la suite régulièrement se référer. Un Ancien et un Nouveau Testament, une carte routière, un livre de recettes, un yin dont tous les autres disques réunis seraient le yang. ✻

1. *Les Beatles – Chronique. L'histoire du groupe au jour le jour* de Barry Miles (Hors Collection, 2000).

NOVEMBRE

Astral Weeks
Van Morrison

Entouré par plusieurs jazzmen virtuoses, Van Morrison laisse libre cours à son inspiration et largue les amarres. Un album mystique entre extase et mélancolie. **Par Gilles Dupuy**



Le disque qui a eu le plus d'importance dans ma vie." Expert dans l'art de la mauvaise foi, du contre-pied et de la formule à l'emporte-pièce, Lester Bangs n'avait préparé personne à tant de sincérité lorsque, en 1979, le plus mythique et défoncé des rock critics américains se fendit d'un long papier traitant d'un album dont il considérait, entre autres, qu'il était *"la preuve qu'il restait quelque chose à exprimer musicalement à côté du nihilisme et de la destruction"*.

A sa parution, en novembre 1968, *Astral Weeks* n'avait pourtant pas suscité autant d'enthousiasme, le public boudant cette œuvre intense et absconse, dont le format et le propos, délivrés de toute entrave, rompaient avec tout ce qu'on pouvait imaginer à l'époque en matière de pop ou de rock. Son auteur, un jeune Irlandais d'à peine 23 ans, avait lui-même durement bataillé pour s'affranchir de la tutelle du show-business. Enfin maître de son destin, il pouvait libérer le flot impérieux de son inspiration, s'embarquer vers les contrées inexplorées d'une musique à son image, pure, intègre et sans concession. En ce sens, *Astral Weeks,* encore aujourd'hui, s'entend comme un acte de renaissance, une catharsis, le chant à la fois émerveillé et tourmenté d'un artiste assoiffé d'absolu.

L'ivresse et le chaos

Tout commence lorsque les Them se disloquent, à la fin de l'année 1966. Avec ce groupe, formé à Belfast deux ans plus tôt, Van Morrison a tout connu, de l'ivresse du succès (*Gloria* reste l'un des plus grands standards de l'histoire du rock) jusqu'aux affres d'un management peu scrupuleux, pour qui les musiciens ne sont que de simples figurants interchangeables. En mars 1967, répondant aux sollicitations de Bert Berns, florissant producteur américain, il s'envole pour New York. Le contrat que signent les deux hommes prévoit la sortie de quatre singles sur Bang Records, le label que vient de créer Berns. Mais en juin, lorsque l'irrésistible *Brown Eyed Girl* se met à grimper dans les charts, un album est mis sur le marché, suscitant l'ire de l'ombrageux Morrison, qui n'a pas été consulté.

S'ensuit une violente querelle, à laquelle met fin le décès soudain de Bert Berns, en décembre 1967.

Pour le chanteur irlandais, les ennuis ne font cependant que commencer, car la veuve de Berns, qui le tient pour responsable de la crise cardiaque qui a emporté son mari, cherche à le faire interdire de séjour sur le sol américain. Tiré d'affaire grâce à son mariage avec l'actrice Janet Planet, Van Morrison est cependant contraint de s'installer dans la région de Boston, où il entreprend de donner quelques concerts acoustiques en compagnie du contrebassiste Tom Kielbania et du flûtiste John Payne. C'est là, devant un public le plus souvent clairsemé, que prend forme l'étrange synthèse de jazz, de folk et de poésie dont *Astral Weeks* deviendra le réceptacle.

Parallèlement, Morrison se libère de ses engagements avec Bang, à qui il livre, pour solde de tout compte, un ensemble de demos inexploitables. Le 25 septembre 1968, fort d'un nouveau contrat offert par la Warner, il entre enfin en studio, avec toute latitude quant à la forme à donner à son travail. Une nouvelle page de son histoire peut s'écrire.

Un voyage initiatique

Soucieux de rompre avec les méthodes traditionnelles d'enregistrement, dont il n'a que trop souffert par le passé, Van Morrison s'entoure non pas de quelconques requins de studio, mais d'un ensemble de jazzmen peu familiers des idiomes rock ou pop. Il y a là le batteur Connie Kay, du Modern Jazz Quartet, Jay Berliner, un guitariste ayant joué avec Charlie Mingus, ou le contrebassiste Richard Davis, connu pour son travail avec Eric Dolphy. A ces virtuoses, Van Morrison, qui se mure dans le silence, se contente de soumettre quelques structures harmoniques, de simples squelettes de chansons sur quoi ils sont priés d'improviser.

Trois jours leur suffisent pour consigner la matière première d'une musique stupéfiante de beauté. Outre quelques arrangements de cordes, de cuivres ou de clavecin, Van Morrison n'a plus alors qu'à poser sa voix sur cette trame mirifique dont il a préalablement retranché quelques scories. Avec ses deux faces distinctes (*In the Beginning* et *Afterwards*) et ses huit chansons, *Astral Weeks* se présente comme un voyage initiatique, une quête extrasensorielle, le récit d'une vie antérieure où les peurs de l'enfance et les émois adolescents se teintent de mysticisme, où les mouvements de l'âme font vaciller la conscience.

Comme possédé, Van Morrison fait imploser les limites du langage, usant de son chant comme d'un instrument, étirant ses chansons jusqu'à la transe. Dilatées à l'extrême, *Madame George, Ballerina* ou *Cyprus Avenue* véhiculent ainsi des images d'une bouleversante mélancolie, tandis que sur des morceaux plus ramassés, tels *Sweet Thing* ou *The Way Young Lovers Do,* l'heure est plus à l'hédonisme, à l'exaltation des corps... Van Morrison ne donnera jamais de réelle descendance à ce disque parfaitement unique, même s'il explorera par la suite – souvent avec bonheur – cette même veine ésotérique et introspective, au fil d'une discographie proprement titanesque. Qu'importe, le seul *Astral Weeks* aurait suffi à le faire entrer dans l'éternité. ✳

Astral Weeks, encore aujourd'hui, s'entend comme un acte de renaissance, une catharsis, le chant à la fois émerveillé et tourmenté d'un artiste assoiffé d'absolu.

One + One = Godard

A rebours de l'imagerie sexe, drogue & rock'n'roll des Rolling Stones, Jean-Luc Godard filme en 1968 le groupe au travail. **Par Serge Kaganski**

Année 1968, année de révoltes. En France, le régime gaulliste vacille pendant tout le mois de mai. Au Mexique, la rébellion des étudiants est écrasée dans le sang juste avant l'ouverture des Jeux olympiques. Aux Etats-Unis, c'est l'émergence du Black Power, avec les Black Panthers en fers de lance. Durant ces mêmes Jeux, deux sprinters noirs américains baissent la tête et lèvent un poing ganté de noir sur le podium, pendant leur hymne national. Cette image iconique aurait pu être insérée dans un film de Godard, ou même en être prélevée.
Godard, cette année-là, se cherche. Neuf ans plus tôt, à la tête de la Nouvelle Vague, il a réussi la prise d'assaut du cinéma français. Depuis, il a signé quelques classiques de la modernité *(Le Mépris, Pierrot le fou...),* une dizaine d'autres films *(Une femme est une femme, Bande à part, Masculin-Féminin...),* carburant aussi vite et intensément que ses contemporains les Beatles. C'est une figure emblématique de la (contre) culture, une rock star à sa façon. Il ressemble d'ailleurs un peu à Dylan, par son physique sec, ses lunettes noires, son mystère, sa capacité à réinventer son champ d'expression, sa méfiance du système médiatique et son aptitude à mordre la main qu'on lui tend. Mais il commence à fatiguer, à se déprendre de plus en plus du "cinéma bourgeois", à se lasser du cirque de la culture en tant qu'écosystème dominant. Une admiratrice lui propose de venir tourner à Londres un film sur l'avortement. Le projet échoue, mais Godard veut bien quand même tourner à Londres, à condition que ce soit avec les Beatles ou les Rolling Stones.

Un tournant décisif

Déjà fin renifleur des mouvements de fond de son époque, JLG est aussi un esprit matois qui sent les bons coups et avec qui il est bon de s'acoquiner. Ce sera les Stones. Le groupe de Mick Jagger et Keith Richards est lui aussi à la croisée des chemins. Après trois premières années d'existence du feu de dieu, enchaînant albums et singles imparables à une cadence infernale, petits coqs sexistes réinventant l'arrogance et la "sale gosse" attitude, ne chantant que le sexe, les drogues et autres plaisirs défendus, les Rolling Stones sortent de l'adolescence prolongée, entrent en période de doute créatif, se perdent un peu dans les brumes du psychédélisme, se font doubler par l'avalanche de groupes, de courants, de mouvements et de styles qui explosent pendant la glorieuse année 1967.
Le groupe traîne aussi son leader-fondateur comme un remords, ce Brian Jones au casque d'or qui s'enfonce dans les drogues, recherche un inaccessible Graal musical et ne peut plus suivre le rythme (and blues) de la doublette Jagger/Richards qui va transformer le groupe en machine à dominer le rock. En 1968, les Stones entendent reprendre la main, et le font magistralement avec le single *Jumpin' Jack Flash,* vigoureux retour aux fondamentaux de leur musique chargée d'adrénaline, de sexe, de foutre et de testostérone – du rock, pour le dire en un mot. C'est sur les bases de ce renouveau cinglant qu'ils entrent en studio pour enregistrer l'album *Beggars Banquet*. Et c'est là qu'ils croisent Godard et sa caméra.

Studieux studio

A la vision de *One + One,* difficile d'affirmer que la rencontre entre Godard et les Rolling Stones a donné lieu à un échange chaleureux, à un dialogue fécond. On a plutôt l'impression de deux planètes qui s'observent en chiens de faïence. C'est vraiment *One + One,* Godard + les Stones, et ça fait vraiment deux. Encore que, si Godard regarde bien les Stones, l'inverse n'est pas sûr, tant le groupe semble absorbé par son travail et indifférent à la caméra qui s'enroule gracieusement autour d'eux.
Car c'est bien le travail que filme Godard : les Stones sont en studio, ils paraissent d'ailleurs assez studieux, et ils s'adonnent laborieusement, péniblement, étape par étape, couplet par couplet, piste par piste, prise par prise au lent et patient processus d'accouchement de *Sympathy for the Devil*. Loin de l'imagerie qui participe du succès des Stones, celle de cinq sauvageons qui font les quatre cents coups sur scène, ne sourient jamais, tirent la langue au vieux monde et sont prêts à violer votre petite sœur, Godard saisit le groupe à l'arrêt, comme encagé par le studio et le travail, s'autorisant comme seul excès une petite clope de temps à autre.
Le filmage lui-même contribue à cette démythification, puisque, en lieu et place d'une caméra à l'épaule et d'un montage trépidant, on voit exactement le contraire : des plans-séquences longs, lents, voluptueux et sensuels, comme si Godard filmait les ruines de Pompéi ou l'orchestre philharmonique de Berlin. Le résultat est le plus beau document qui soit sur les Stones, captés ici dans leur normalité quotidienne, comme une sorte d'anti-*Gimme Shelter,* ce documentaire aux images crades, prises dans le vif des concerts, offrant les Stones au pic de leur réputation scénique et de leur noire et sulfureuse légende.

Collage d'époque

Mais *One + One,* ce n'est pas seulement les Stones et Godard. Les séances stoniennes sont entrecoupées (ou parfois redoublées) d'un certain nombre de tableaux filmiques divers : un groupe de Noirs chorégraphiant la révolution armée au milieu d'une casse automobile. L'un d'eux lit un texte de Leroy Jones conchiant les petits blancs-becs qui ont pillé et affadi le blues. Un autre lit du Eldridge Cleaver (leader des Black Panthers). Il y a aussi une équipe de cinéma qui bombarde une fille de questions politiques (questions aujourd'hui bien datées, mais JLG s'en moquait déjà à l'époque) tout en déambulant gracieusement dans une nature verdoyante ; un boutiquier qui vend des revues érotiques et des romans *pulp* en déclamant des extraits de *Mein Kampf* ; une jeune fille qui tague des slogans tels que "sovietcongs" sur

Godard et les Stones en studio.

© Cupid Productions

les murs de la ville ; et une voix off qui lit des pages d'un roman érotique mettant aux prises des personnages se nommant Brejnev, Kissinger, Staline...
Le tout résonne comme un vaste collage de signes politiques et culturels, un réseau d'associations d'idées, de mots, d'images et de sons dans lequel interviennent aussi les séquences Stones. Quel sens dégager de cet ensemble ? Encore une fois *(one more),* on voit que Godard est tout sauf un cinéaste à message. Critique-t-il les Stones comme emblèmes du système capitaliste ? Ou a-t-il voulu les inclure dans le vaste mouvement des idées nouvelles qui secouait le monde ces années-là ? Les deux lectures sont possibles. Mais il est impossible en revanche de savoir si *One + One* est de gauche ou de droite, marxiste tendance Karl ou tendance Groucho, anarchiste ou situationniste, politique ou poétique, s'il est approbateur ou critique des personnages qu'il fait défiler.
On y verrait plutôt une déconstruction poétique du monde, un réassemblage aléatoire de ses signes culturels et politiques, un objet dissensuel et sensuel qui remet en question le spectateur par les voies sensorielles plutôt que cérébrales.

Une déconstruction poétique du monde, un réassemblage aléatoire de ses signes culturels et politiques, un objet dissensuel et sensuel qui remet en question le spectateur par les voies sensorielles plutôt que cérébrales.

La séquence finale résume bien la poétique Godard : une grue tournoie sur une plage et sur fond de ciel bleu, portant une caméra, une femme, un drapeau noir et un drapeau rouge : on ne sait pas trop ce que ça veut dire (la révolution prend son envol, portée par les femmes et le cinéma ?), mais c'est très beau. C'est une image juste, mais aussi juste une image. ✱

✳ La gazette de novembre ‘68

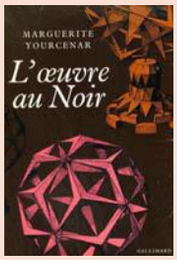
✳ **A Paris, au Petit Palais, débute une grande exposition consacrée à Charles Baudelaire, comportant quelque 800 pièces. Elle commémore avec un peu de retard le centenaire de la mort du poète (1867) et est surtout centrée sur Baudelaire en tant que critique d’art et littéraire. Les critiques de Baudelaire sont ainsi mises en regard des œuvres concernées. Sont présentés notamment les tableaux évoqués dans *Curiosités esthétiques*.**

✳ **Le 14, le président de Yale, Kingman Brewster, annonce que l’université américaine, auparavant réservée aux hommes, deviendra mixte à partir de septembre 1969. Elle accueillera dans un premier temps 250 nouvelles étudiantes et 250 jeunes filles transférées d’autres universités. A terme, elle devrait accueillir 1 500 étudiantes. Les réactions des étudiants à l’annonce sont virulentes, craignant de devoir se tasser dans les bâtiments pour accueillir les jeunes filles.**

✳ **Le magazine *Bonne soirée* met Nana Mouskouri en couverture. La chanteuse polyglotte a sorti cette année en France son album *Nana*. Le magazine a également recueilli les confidences de Grace de Monaco, interviewé le présentateur-journaliste vedette de la télé Léon Zitrone et propose les paroles de quatre tubes du moment : *Les Petits Cailloux blancs* de Michel Delpech, *Du bois sec pour tout l’hiver* d’Anne-Marie Peysson, *Je suis comme ça* de Sylvie Vartan et… *Street Fighting Man* des Rolling Stones.**

✳ **Décès de deux écrivains anglo-saxons majeurs. Le Britannique Mervyn Peake, auteur et illustrateur de poèmes et de romans entre gothique et fantasy, dont la *Trilogie de Gormenghast,* meurt à 57 ans de démence. Upton Sinclair, écrivain américain engagé à gauche et auteur de *La Jungle* et *Oil !* (adapté au cinéma par Paul Thomas Anderson sous le nom de *There Will Be Blood*), meurt à 90 ans. Il avait reçu le prix Pulitzer en 1943 pour *Les Griffes du dragon.***

Marguerite Yourcenar sacrée

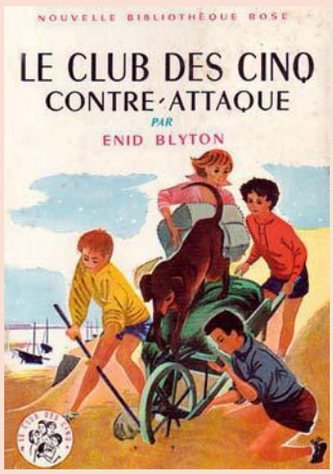


Le 25, Marguerite Yourcenar reçoit le prix Femina, à l’unanimité, pour *L’Œuvre au noir*. Dans ce roman dense à la prose limpide et érudite, on suit Zénon, un alchimiste, médecin et philosophe humaniste du XVIe siècle, qui parcourt l’Europe, faisant des recherches, doutant, se construisant une culture, avant de retourner vivre dans sa ville de Bruges. Son ouverture d’esprit, sa curiosité, sa franchise finiront par le mettre en danger dans ce monde encore frileux qui se transforme lentement. Un sommet du roman historique, par celle qui deviendra douze ans plus tard la première femme à être élue à l’Académie française.

Loner, tout seul

Après l’épisode Buffalo Springfield, dont le dernier album, *Last Time Around,* est paru en juillet alors que le groupe a splitté en mai, Neil Young débute sa carrière solo. Il réside depuis l’été à Topanga Canyon, mais c’est à Hollywood que ce premier album en solitaire, *Neil Young,* est enregistré, avec David Briggs à la production et Jack Nitzsche aux arrangements. Album folk-rock modeste, *Neil Young* a parfois des échos des Stones *(The Loner),* comporte plusieurs ballades country (*If I Could Have Her Tonight,* l’instrumental *The Emperor of Wyoming*…). Les chiffres de vente de l’album seront décevants. Neil Young se lancera alors dans l’aventure Crazy Horse. Leur premier album, *Everybody Knows This Is Nowhere,* sortira en mai 1969.

Orphelins d’**Enid Blyton**



Claude, Annie, François, Mick et le chien Dagobert sont orphelins, la créatrice du *Club des cinq* (ainsi que de *Oui-Oui,* du *Clan des sept* et d’une multitude d’autres romans et nouvelles pour enfants), Enid Blyton, est décédée à 71 ans. Malgré des critiques sur ses livres (intrigues faciles, pas de qualité littéraire, sexisme, xénophobie…), elle n’en est pas moins restée une auteure populaire, traduite en 90 langues et ayant vendu plus de 600 millions de livres à travers le monde.

ALBUMS

Them Time Out! Time in for Them
The Kinks Are the Village Green Preservation Society
Canned Heat Living the Blues
George Harrison Wonderwall Music
Diana Ross and the Supremes Love Child
Stevie Wonder Eivets Rednow
Dusty Springfield Dusty… Definitely
The Nice Ars Longa Vita Brevis
John Mayall Blues from Laurel Canyon
Dionne Warwick Promises, Promises
The Electric Prunes Release of an Oath
The Turtles The Turtles Present the Battle of the Bands
The Impressions This Is My Country
The Left Banke The Left Banke Too
Dean Martin Gentle on My Mind
Nico The Marble Index
The Incredible String Band Wee Tam and the Big Huge

SINGLES

The Move Blackberry Way
The Jimi Hendrix Experience Crosstown Traffic
Manfred Mann Fox on the Run
The Beatles Happiness Is a Warm Gun/Helter Skelter/Blackbird/Ob-La-Di, Ob-La-Da
The Kinks The Village Green Preservation Society

TOPS

France **The Beatles** Hey Jude
UK **Hugo Montenegro** The Good, the Bad and the Ugly
US **The Beatles** Hey Jude

✳ **La fin d’une romance, le début d’une autre : John et Cynthia Lennon divorcent le 8 novembre. Quelques jours plus tard paraît l’album *Unfinished Music No. 1: Two Virgins* de John Lennon et Yoko Ono, les deux artistes apparaissant entièrement nus sur la pochette.** ✳ ***Cent ans de solitude* de García Márquez paraît en France.** ✳ **Le 5, Richard Nixon est élu à la présidence des USA.** ✳ **Albert Cohen reçoit le Grand Prix de l’Académie française.** ✳ **Le président chinois Liu Shaoqi est déchu. En poste depuis avril 1959, il s’opposait à Mao depuis 1962. Il décédera en prison un an plus tard.** ✳ **Sortie de *La Prisonnière* de Clouzot, avec Laurent Terzieff, Elisabeth Wiener et Bernard Fresson. Ce film étrange imprégné d’art cinétique sera le dernier du réalisateur.** ✳ **Le 9, les New Yardbirds se produisent pour la première fois à Londres sous le nom de Led Zeppelin, au Roundhouse. Le même jour, la guitare de Jimmy Page atteint la première place des charts, accompagnant le *With a Little Help from My Friends* version Joe Cocker.** ✳ **Elie Wiesel reçoit le prix Médicis pour *Le Mendiant de Jérusalem*.** ✳ **Cream fait ses adieux à la scène. Après une tournée aux Etats-Unis, le groupe mené par Eric Clapton donne son dernier concert au Royal Albert Hall de Londres le 26. La première partie est assurée par les *prog rockers* de Yes, qui se sont formés deux mois auparavant.** ✳ **Mai 68 n’est pas tout à fait terminé. Des remous ont lieu à Nanterre, où deux personnes assistant à une soutenance de thèse sont séquestrées. A Grenoble, la fac de Sciences est occupée.** ✳ **Sortie de *Faces* de John Cassavetes (lire p. 49).**

Lettres en pagaille

Quel écho des révoltes dans la littérature française de 1968 ?
Par Louis-Julien Nicolaou

Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir distribuent *La Cause du peuple.*

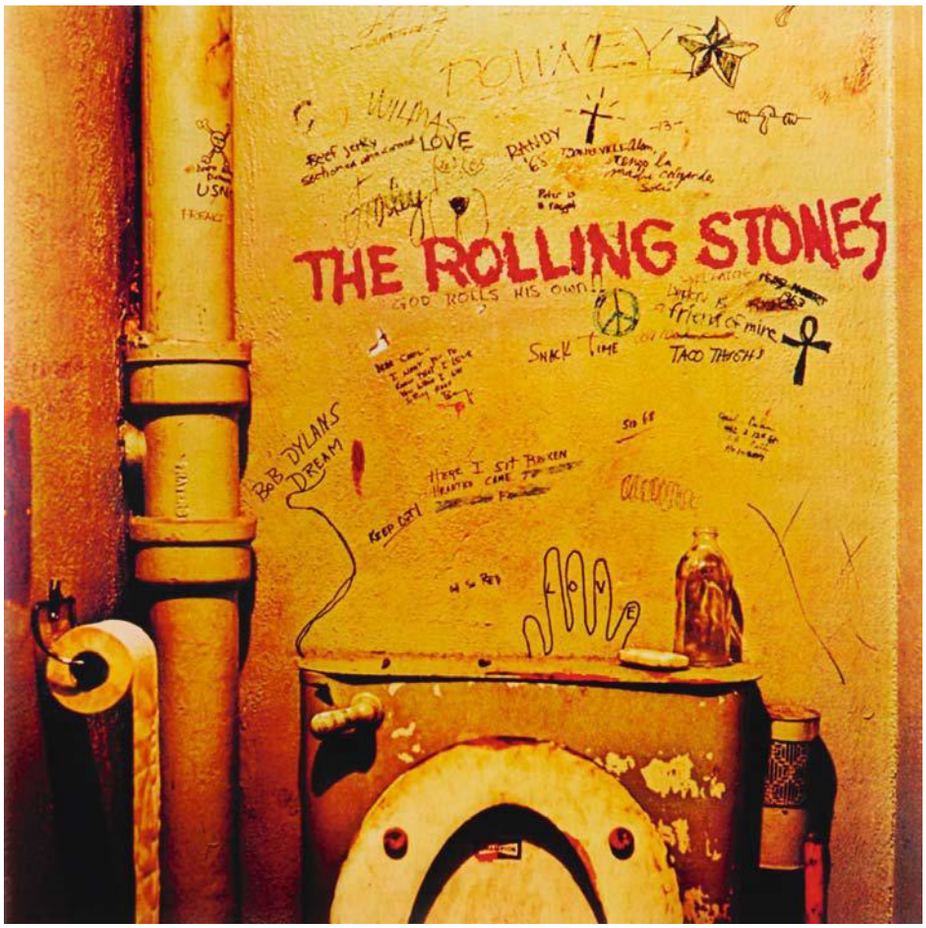
Impossible de penser aujourd'hui à l'année 1968 sans l'associer au mois de mai qui vit fleurir espoirs, contestations et contradictions parmi la fraction de la population française dont le cœur battait à gauche. Révolte populaire, ouvrière, estudiantine, libération des mœurs, aspirations au changement… comment la littérature a-t-elle accueilli tant de bouleversements ? Quand le réel se réinvente si soudainement, qu'il s'ajuste aux utopies et croit révolutionner l'imaginaire même, que peut encore la fiction ?
Cette question centrale s'est inévitablement posée aux auteurs en vue et semble les avoir troublés. Les plus engagés à gauche ne tardent pas à apporter leur soutien aux émeutiers, ainsi les derniers surréalistes, menés par Jean Schuster, puis Sartre, Beauvoir, Leiris et quelques autres, qui dès le 7 mai appellent les intellectuels à soutenir la lutte qui s'amorce. Le lendemain, c'est au tour de Duras et Sarraute d'affirmer leur soutien. Mais au-delà de cet intérêt, sans doute un peu lointain, que transparaît-il du mouvement dans la production littéraire ? Peu de choses.
Tandis que se multiplient les essais politiques, sociologiques et philosophiques, la grande affaire du roman reste moins l'auscultation du temps présent que celle du passé proche. La Seconde Guerre mondiale sert ainsi de toile de fond au cycle de *La Grande Patience* de Bernard Clavel et aux romans *Le Petit Matin* de Christine de Rivoyre et *Les Montagnards de la nuit* de Roger Frison-Roche ; c'est encore elle qui obsède le "Juif antisémite" Raphaël Schlemilovitch, personnage principal de *La Place de l'Etoile,* le premier roman de Patrick Modiano, et qui menace à l'arrière-plan de la passion charnelle dans *Belle du Seigneur* d'Albert Cohen. Quand ce n'est pas la guerre ou l'Occupation qui sert de décor à l'histoire, ce peut être la fin du siècle précédent (*Le Vol d'Icare* de Queneau) ou même la Renaissance (dans *L'Œuvre au noir* de Marguerite Yourcenar, roman majeur de la future académicienne, qui obtient le prix Femina, lire ci-contre). L'instant contemporain est rare dans la production littéraire de 1968, les événements de Mai, invisibles.
En affirmant avoir voulu suivre à travers son recueil de poèmes *Trajectoire* (publié en février) *"la trajectoire invisible des idées révolutionnaires, qui se poursuit, aujourd'hui, dans la trame des événements et des œuvres",* Alain Jouffroy se retrouve d'ailleurs plus ou moins exclu de la sphère intellectuelle parisienne, décidément éprise de mondanité, de "métier", de relations, bref de bourgeoisie. Ce qu'il reste malgré tout de Mai, c'est peut-être un certain air du temps qui, fidélité à une tradition bien française de la Révolution, se révèle propice à la chicane. C'est ainsi qu'en novembre Aragon démissionne à grand fracas du jury qui vient d'attribuer le prix Goncourt à Bernard Clavel pour *Les Fruits de l'hiver*. Le septuagénaire ne lance pas le pavé, mais il a aussi ses colères.
Heureusement, on parle aussi beaucoup d'amour, et ce n'est peut-être pas un hasard si paraît alors une œuvre que beaucoup considèrent comme le plus grand roman amoureux de la littérature française, *Belle du Seigneur,* dans le même temps que *Le Con d'Irène,* chef-d'œuvre de la littérature érotique publié clandestinement quarante ans plus tôt, refait surface sous le titre d'*Irène.* On peut même y discerner un retour salutaire à l'ordre des choses, la preuve que la fulgurance poétique tient toujours une bonne année-lumière d'avance sur la réalité : cette réédition du texte (anonyme et désavoué) d'Aragon est immédiatement saisie par la justice en janvier, avant d'être republiée deux mois plus tard, toujours par la volonté de Régine Deforges. Tandis que les Français s'empoignent dans la rue et dans les familles entre "jeunes cons" (de gauche) et "vieux cons" (de droite), il est assez délicieux de constater que le vrai scandale demeure poétique et érotique et que son emblème central est… le Con. ✻

© Ullstein Bild/Getty Images

DÉCEMBRE

Beggars Banquet
The Rolling Stones

A l'unisson du chaos de l'année 1968 et en retournant à la source du blues, les Stones inventent le son infernal de leurs années célestes et deviennent le mythe rock'n'roll ultime. **Par Bruno Juffin**



Simple coïncidence ? Au moment où Mick Jagger se découvre un penchant pour le régicide – *"Je tuerai le roi/ je cracherai sur ses serviteurs"*, dans *Street Fighting Man* –, un règne est en passe de s'achever. Le 22 novembre 1968, trois mois après la sortie de ce single des Rolling Stones, l'arrivée dans les bacs à disques de *The White Album* annonce la fin des Fab Four. Réduits à quatre individualités, les anciens Mop Tops écrivent désormais leurs chansons chacun de leur côté, puis les enregistrent dans un climat où seule une hostilité réciproque les unit encore. Pour les Stones, cette mise en retrait sonne l'heure de la revanche. Après l'échec commercial de *Their Satanic Majesties Request,* réponse balbutiante à *Sgt. Pepper,* se mesurer une fois encore aux quatre garçons dans le vent eût été un calvaire. Pouvoir enfin ignorer leurs têtes couronnées est une libération.
Mis sur le marché à deux semaines d'intervalle, *The White Album* et *Beggars Banquet* se rejoignent par le minimalisme de leur artwork. Deux pochettes d'un blanc immaculé signalent une volonté commune de faire du passé table rase. Mais si le double album de John, Paul, George et Ringo cherche l'avenir à tâtons – jamais quatre embryons de carrières solo ne feront oublier la plus géniale machine à hits de la décennie –, *Beggars Banquet* fait son beurre des turbulences du présent. (Sa pochette blanche, fruit d'un compromis avec leur maison de disques, sera remplacée par l'originale figurant des toilettes lors des rééditions en CD.)

L'écho de l'époque

Durant les huit premiers mois de 1968, les Etats-Unis ont encaissé une série d'offensives du Vietcong, suivies des assassinats de Martin Luther King et Robert Kennedy. De Londres à Chicago, en passant par Paris, les manifestations étudiantes virent à l'émeute ; quand le sang coule dans les rizières et dans les rues, le rock se doit de refléter les frayeurs de l'heure. Pour ce faire, il peut compter sur la guitare de Keith Richards et la plume de Mick Jagger.
Le son de *Beggars Banquet,* les fans en ont eu un avant-goût dès le 24 mai. Quand l'intro de *Jumpin' Jack Flash* explose à la radio, un vent de sauvagerie balaie les vestiges du Flower Power. Quand le Scopitone destiné à promouvoir le single passe à la télé, gousses d'ail et crucifix sont de sortie. L'heure est au sabbat, et un énergumène au visage strié de peintures de guerre en est l'instigateur – *"Je suis né dans un ouragan de feux croisés/Et j'ai abreuvé ma mère de hurlements dans la pluie battante… J'ai été élevé par une mégère édentée et barbue/J'ai été envoyé à l'école à coups de ceinturon"*. Dans les nurseries, il suffit pour faire bondir en l'air un *jumping jack* d'en tirer la ficelle. Dans les discothèques, le riff de Keith produit sur les danseurs un effet identique.
Passer du personnage de l'enfant maudit à celui du Malin, rien de plus naturel pour un acteur né. Comme tous les fils un brin révoltés de la *middle class,* Mick a appris au lycée (et en lisant Milton) que *"mieux vaut régner en Enfer qu'être esclave au Paradis"*. En ouverture de *Beggars Banquet,* il s'approprie cornes et pieds fourchus. Emprunté à un roman de Mikhaïl Boulgakov, *Le Maître et Marguerite,* son Lucifer partage avec celui du *Paradis perdu* l'amour des dérèglements ; quand Jean-Luc Godard filme au printemps les sessions de *Sympathy for the Devil,* vingt siècles de turbulences défilent devant ses caméras. Des turbulences rythmées par des riffs aussi tranchants que le sont désormais les pommettes de Keith, chez qui la fréquentation des dealers a eu pour effet d'éliminer toute trace de graisse, physique ou musicale.
Au programme, du sang et du soufre. Ponce Pilate se fait voler son âme, le Blitzkrieg fait rage, les Kennedy et les Romanov se font flinguer – *"I killed the tsar and his ministers/Anastasia screamed in vain"*. En signe d'adhésion à ces couplets boutefeu, le plafond du studio d'enregistrement s'embrase, laissant à peine au producteur Jimmy Miller le temps de sauver les bandes. Du danger de trop jouer avec les allumettes : portées par la folle scansion des percussions, l'obsédante perversité des refrains, la mise à mort d'un tsar en ouverture de face A et celle d'un roi en début de face B (où s'embusque *Street Fighting Man*), les chansons de *Beggars Banquet* ont tout pour échauffer l'esprit des lanceurs de cocktails Molotov. Ou, plus tard, celui des Hell's Angels d'Altamont.

Les rois de la surenchère

Voir dans les Stones des stratèges de la guérilla urbaine serait toutefois une erreur. La police montée de Sa Majesté, Mick s'y est frotté lors d'une manifestation organisée au mois de mars devant l'ambassade des Etats-Unis à Londres. Entre s'exposer à prendre des coups de matraque et chanter dans un groupe de rock, son choix est vite fait : *"But what can a poor boy do/Except to sing for a rock'n'roll band?"*. Mais avant de prendre le micro, il faut ressortir son stylo. Dans ce domaine, seul Bob Dylan donne des complexes à Mick. Coup de chance, le barde d'une génération vient de prendre une année sabbatique, passée à la campagne en compagnie d'une épouse et de trois enfants. La place est libre, pourquoi ne pas l'occuper ? Et faire de *Beggars Banquet* le miroir brisé d'un monde en morceaux, où les eaux montent dangereusement *("J'essaie juste de terminer mon puzzle/Avant que le déluge ne reprenne"),* où ça tangue à Buckingham *("La reine hurle hardiment/ sacrebleu, c'est quoi ce souk…")* et où Lucifer n'est tout compte fait qu'un type comme *"vous et moi"*. Des images choc, sous lesquelles la conscience sociale affleure pour l'essentiel au travers de la caricature – soit l'un des registres favoris du binôme Jagger/ Richards, lequel se distingue par son allergie aux poses pontifiantes.
S'essayer à des idiomes nouveaux, oui, mais à condition de les parler en forçant l'accent, comme l'ont de tout temps fait cancres ***

Quand le sang coule dans les rizières et dans les rues, le rock se doit de refléter les frayeurs de l'heure. Pour ce faire, il peut compter sur la guitare de Keith Richards et la plume de Mick Jagger.

Sur la scène du *Rock and Roll Circus* à Londres le 11 décembre 1968.

✻✻✻ et amuseurs : la country de *Dear Doctor* se braille avec un accent péquenaud *("Oh la fille que je dois épouser/Est une truie aux jambes arquées...")*, le folk de *Factory Girl* sent le fish and chips de la veille, les sans-dents de *Salt of the Earth* se voient offrir un choix entre *"le cancer et la polio"*, mandoline, crincrin des Appalaches et harmonica hillbilly flirtant pour leur part avec la parodie. Reste le blues, suffisamment coutumier de la surenchère pour que la provoc sexuelle de *Parachute Woman* et *Stray Cat Blues* coule de source. Miraculeuse, la source.

Fantômes du Deep South

Des saisons durant, dans une chambre de Dartford, dans un gourbi d'Edith Grove, seul devant son miroir ou en duo avec Brian Jones, Keith, citoyen de cœur du Deep South, s'est échiné à reproduire le jeu de Skip James et Robert Johnson. Au studio Olympic, les nuées d'orages du Mississippi se donnent rendez-vous dans sa guitare – une guitare cracheuse de foudre, qui zèbre d'éclairs le crépuscule des sixties et donne vie aux créatures de Frankenstein vouées à dix ans plus tard faire le punk.

On ne devient pas une légende sans laisser quelques compagnons de route sur le carreau. Au nombre des cadavres dont est jonché *Beggars Banquet* figure celui, à peine ambulant, de Brian Jones. Bouffi, désœuvré et recroquevillé sur lui-même, l'ancien leader des Stones fait peine à voir dans le film *(One + One)* ramené par Godard de son séjour londonien (lire p. 86). Témoin effondré de l'idylle nouée l'année précédente entre Keith et Anita Pallenberg, le multi-instrumentiste pousse son chant du cygne sur *No Expectations,* où son solo de slide parsème d'étoiles un ciel d'une infinie noirceur. De là à s'attirer la mansuétude de ses collègues...

Brian Jones pousse son chant du cygne sur *No Expectations,* où son solo de slide parsème d'étoiles un ciel d'une infinie noirceur.

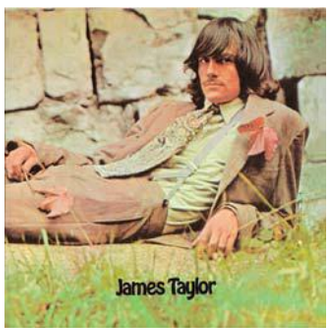
Dans le portrait des Stones qu'il esquisse à la fin de *Jigsaw Puzzle,* Mick voit en Keith et Brian une paire d'éternels parias (en V.O., *"outcasts all their lives"*). Et *"cast out"* ("jeté"), le blondinet le sera six mois après la sortie de *Beggars Banquet,* album pour lequel sa contribution est finalement moins décisive que celle du producteur.

En remplaçant Andrew Loog Oldham par Jimmy Miller, Jagger a eu la main heureuse. Batteur de formation, l'homme qui étoffa le son du Spencer Davis Group et de Traffic sait déceler le potentiel percussif du moindre instrument, piano et voix compris – les *"whoo whoo"* repris en chœur dans *Sympathy for the Devil,* il en est l'instigateur. Sous sa houlette, les Stones approfondissent leur science des rythmes qui rendent fou et s'offrent une fantastique résurrection artistique : s'acheminant d'une samba pour âmes perdues vers l'envolée gospel de *Salt of the Earth, Beggars Banquet* permet au groupe d'effacer l'ardoise des sixties. Rarement entreprise de *rebranding* aura été à ce point fructueuse : en héritant d'une paire de princes des ténèbres, à tu et à toi avec les démons du blues comme avec ceux du monde moderne, le rock des *late sixties* retrouve sa capacité à semer l'effroi. Et, appréciable corollaire, à propager à travers décennies et continents une transe vaudoue à l'épreuve des ans. ✻

© Mark & Colleen Hayward/Redferns/Getty Images

Pur et doux

Le folk offre toujours un havre de réconfort.



James Taylor
James Taylor

En arrivant à Londres, James Taylor est au bout du rouleau. Sa virtuose maîtrise du violoncelle, de l'harmonica, de l'accordéon et de la guitare ne lui a pas apporté le succès à New York, où il a goûté à l'héroïne dont il n'arrive plus à se débarrasser. Tout en chantant dans la rue, il envoie quelques maquettes à Peter Asher, fraîchement nommé responsable artistique chez Apple. Asher tombe sous le charme et signe donc Taylor sur le label des Beatles, qui seront ses voisins aux studios Trident où il enregistre son premier album. Au sein de ce recueil d'un folk typiquement américain se distinguent plusieurs titres iconiques. D'abord, *Carolina in My Mind,* qui fait allusion à l'Etat sudiste où il a passé son enfance. Aux chœurs, Harrison et à la basse, McCartney ! Outre le groovy *Night Owl,* chute de ses nuits à Manhattan avec feu son groupe The Flying Machine, la ballade *Something in the Way She Moves* est si réussie qu'elle inspirera le guitariste des Beatles quelques mois plus tard... L'album sort dans une certaine indifférence, quoique bienveillante. Déçu et dévoré par son addiction, Taylor retourne aux Etats-Unis pour une cure de désintoxication. Le disque qui s'ensuit, *Sweet Baby James* (1970), sera enfin celui de la gloire dont Taylor reste auréolé aujourd'hui.
Sophie Rosemont

Pentangle
The Pentangle

En pleine mode hippie, tandis que les jeunes gens rivalisent en vêtements colorés et que les posters, pochettes de disques ou couvertures de revues se bardent de motifs psychédéliques, voici un groupe qui prend pour nom une figure géométrique et s'affiche en simples silhouettes noires sur fond blanc. Cette présentation dit tout de ce qu'entend réaliser ce super-groupe folk : un retour à la sobriété acoustique et à la salutaire austérité des traditions britanniques.
Nul passéisme pour autant chez Bert Jansch et John Renbourn, les deux guitaristes qui mènent le quintette. Ils aiment à improviser ensemble sur des rythmes ternaires proches du jazz et n'hésitent pas à embarquer la voix très pure de Jacqui McShee vers une reprise des Staple Singers *(Hear My Call)* ou un blues classique *(Way Behind the Sun).* Cependant, ces échappées s'accomplissent toujours dans un cadre strictement acoustique et sans que le moindre compromis soit passé avec la frivolité pop. Cette démarche intransigeante a permis à l'album de ne pas se flétrir, contrairement à tant d'autres productions de folk-rock de l'époque, et de garder son noir et son blanc aussi immaculés qu'au premier jour.
Louis-Julien Nicolaou

Simon & Garfunkel
Bookends

Avec sa pochette signée Richard Avedon, le quatrième album du duo new-yorkais est conçu, en tout cas sa première face, selon un schéma opératique, avec un thème d'introduction et de fin, parenthèses d'une narration qui coulisse d'un tableau à l'autre sans interruption. Une œuvre fluide et cohérente qui fut pourtant enregistrée sur une période d'un an et demi, en alternance avec la B.O. de *The Graduate,* dont le single *Mrs. Robinson,* présent ici, assurera le carton commercial d'un disque moins facile d'accès que les précédents. Avec son mélange d'orchestrations classiques et d'instruments folk et électroniques (le son du Moog que l'on entend sur *Save the Life of My Child* fut mis au point par Robert Moog en personne) et son ton romanesque qui décline les différents âges de la vie, la moitié du disque est une merveille de délicatesse, avec *America* et *Old Friends* en altitude et beaucoup de vertiges à la clé.
La seconde face, plus classique, n'en reste pas moins une exquise déclinaison du savoir-faire pop baroque par lequel Paul Simon et Art Garfunkel avaient su faire évoluer leur folk basique des débuts. *Punky's Dilemma* contient à lui seul la moitié de la discographie de Prefab Sprout à venir, et le très Beatles *A Hazy Shade of Winter* constitue l'autre hit imparable de cette sélection. **Christophe Conte**

Fairport Convention
Fairport Convention

Formé un an plus tôt, le groupe qui dominera bientôt le folk anglais pastoral n'a pas encore trouvé sa formule avec ce premier album, toujours sous l'influence du folk psychédélique américain des Byrds et de Jefferson Airplane.
Des reprises d'Emitt Rhodes, Joni Mitchell (dont le stratosphérique *Chelsea Morning*) ou encore Jan & Dean comblent les lacunes de leur répertoire encore fragile, malgré la profusion de plumes alertes que compte le groupe londonien. Les splendides *Decameron* ou *Sun Shade* sont l'exemple le plus éblouissant de l'alchimie unique qui est en train de se construire autour du guitariste Richard Thompson et du chanteur Ian MacDonald (futur Iain Matthews), même si Fairport sera l'entité la plus mouvante et combinatoire de toute la galaxie rock anglaise des années 1960-1970. La chanteuse et joueuse d'autoharp Judy Dyble, qui irradie certains morceaux ici, quittera l'embarcation sitôt après, cédant la place à celle qui deviendra la véritable sirène de Fairport, Sandy Denny. Tout ainsi est en gestation sur cet album qui ne possède pas l'identité remarquable des suivants, 1969 étant un véritable feu de Bengale pour Fairport Convention, avec pas moins de trois albums dans les bacs, dont le magistral *Liege & Lief.*
Christophe Conte

Comment te dire adieu
Françoise Hardy

L'égérie des 60's publie deux albums magnifiques, entre reprises ambitieuses et bijoux de compositions.
Par Christophe Conte

En mai 1968, Françoise Hardy n'est là pour personne, exilée loin de Paris, dans sa maison en Corse, pour ne pas avoir à subir les dommages collatéraux d'une révolte dont elle n'épouse ni la cause ni la méthode. *"Ma conscience politique était nulle,* plaidera-t-elle plus tard dans son autobiographie. *Je ne me sentais guère concernée par ce qui se passait, et cela m'intéressait d'autant moins que la violence sous toutes ses formes, y compris celle du vandalisme, a toujours discrédité à mes yeux ceux qui s'y livrent, quel que soit le bien-fondé de leurs revendications."*
Agée de 24 ans à l'époque, la jonquille mélancolique des sixties a joué en début d'année dans plusieurs universités britanniques, avant d'entamer une tournée en Afrique du Sud puis de revenir à Londres pour trois semaines de concerts à l'hôtel Savoy, emprisonnée dans une combinaison de métal signée Paco Rabanne qui lui arrache les chairs et l'oblige à une gestuelle minimaliste sur scène. Pour mieux parfaire le décalage qui la sépare de la jeunesse des barricades, elle portera la même année une robe en or et diamants, toujours signée Rabanne, mais c'est surtout sa production de 1968 qui brille de mille éclats.

Un écrin sur mesure

C'est ainsi à Londres, à l'Olympic Studio, qu'elle enregistre son deuxième album en anglais, destiné au marché anglo-saxon et constitué de reprises de Tim Hardin, Leiber & Stoller (*Loving You* de Presley), Goffin & King, Ray Davies ou encore Phil Ochs. Mis en scène par trois des réalisateurs les plus délicats de l'époque, Arthur Greenslade, Charles Blackwell et Simon Napier-Bell, c'est peu dire que ces répertoires ultra-classe et aussi bien emballés lui caressent encore mieux les courbes que la quincaillerie du couturier futuriste. Mais la perle la plus précieuse de cet album, une reprise de *Tiny Goddess* du Nirvana anglais (qu'elle enregistre également en français sous le titre *Je ne sais pas ce que je veux*), est sertie de diamants par un Français, Jean-Pierre Sabar, lequel se conforme toutefois aux arrangements de la version originale. Baptisé sobrement *En anglais,* l'album est publié en octobre outre-Manche et aux alentours de Noël en France.

Pochette-surprise

Presque simultanément paraît *Comment te dire adieu,* son neuvième 33 tours, qui démarre lui aussi par une reprise, à l'origine un instrumental easy listening de l'Américain Arnold Goland intitulé *It Hurts to Say Goodbye,* que Serge Gainsbourg habille d'un texte aussi tranchant qu'une robe Paco Rabanne, allitération en "ex" qui donnera après coup son titre à un album qui portait originellement le nom de Hardy.
Gainsbourg œuvrera peu pour Hardy, mais il "chef-d'œuvre" ici par deux fois en lui apportant sur un plateau d'argent le génial *L'Anamour,* l'une de ses plus grandes chansons. Le portrait crayonné par Jean-Paul Goude sur la pochette donne déjà un cachet intemporel à ce disque d'une distinction folle, qui renferme un grand nombre de surprises. Parmi elles, une adaptation en français de *Suzanne* de Leonard Cohen, une autre d'un titre brésilien d'Antônio Carlos Jobim et Chico Buarque (l'onirique *Sabiá,* qui devient *La Mésange*), et surtout une chanson originale amenée par un jeune compositeur, Hugues de Courson, et dont le texte pour le moins étonnant est signé d'un jeune écrivain qui vient tout juste de publier son premier roman, Patrick Modiano *(Etonnez-moi, Benoît)*. Avec son orchestration façon western de music-hall, c'est la seule chanson gaie de l'album, celle qui extirpe Françoise Hardy de son habituelle pose de fille au cœur brisé et à l'âme vague.

Vague à l'âme

"Comme toi j'ai un cœur, qui ne peut rien promettre, à qui l'amour fait peur mais qui t'aime peut-être", chante-t-elle sur *A quoi ça sert,* l'un des deux titres dont elle a écrit paroles et musique, l'autre étant *La Mer, les étoiles et le vent,* qui clôt l'album sur une même onde contemplative. Comme sur *En anglais,* Arthur Greenslade assure une partie des orchestrations, tout comme Jean-Pierre Sabar, auquel Françoise Hardy confie la délicate mission de refaire *Il n'y a pas d'amour heureux* (texte d'Aragon, musique de Brassens) qu'elle estime avoir loupé sur l'album précédent, *Ma jeunesse fout le camp...*
Complété par d'autres reprises qui humilient souvent les originaux (*Où va la chance ?/There But for Fortune* de Phil Ochs, *La Rue des cœurs perdus/Lonesome Town* de Ricky Nelson), ce disque est un peu l'appartement témoin de l'art subtil d'une chanteuse qui a l'intelligentsia rock à ses pieds (Dylan, les Beatles, les Stones), mais qui ne tardera pas à s'évaporer de la scène, continuant à cultiver en studio sa belle indépendance, et un mythe qui n'ira dès lors qu'en grandissant. ✳

Serge Gainsbourg lui apporte sur un plateau d'argent le génial *L'Anamour,* l'une de ses plus grandes chansons.

LES INROCKUPTIBLES 2 **1968**

RÉDACTION Directeur de la rédaction PIERRE SIANKOWSKI Rédactrice en chef ANNE-CLAIRE NOROT Secrétaire de rédaction YAËL GIRARDOT Rédacteurs JULIE ACKERMANN, JD BEAUVALLET, JEAN-FRANÇOIS BRIEU, VINCENT BRUNNER, MATHIEU CHAMPALAUNE, CHRISTOPHE CONTE, STÉPHANE DESCHAMPS, FRANCIS DORDOR, JEAN-BAPTISTE DUPIN, GILLES DUPUY, JEAN-MARIE DURAND, ALEXIS HACHE, BRUNO JUFFIN, SERGE KAGANSKI, NOÉMIE LECOQ, LAURENT MALET, JEAN-LUC MANET, JEAN-BAPTISTE MORAIN, LIONEL NICAISE, LOUIS-JULIEN NICOLAOU, ANNE-CLAIRE NOROT, VINCENT OSTRIA, JÉRÔME PROVENÇAL, SOPHIE ROSEMONT **MAQUETTE** Conception graphique MANUELLE CASTELLI Couverture MANUELLE CASTELLI **MERCI À** CHRISTOPHE ALEXANDRE, CALOU, PASCALE FRANCÈS **SERVICE PHOTO** Chef de service AURÉLIE DERHEE Iconographes JULIEN DOMINGUEZ, GAËLLE LABARTHE, VALÉRIE PERRAUDIN **PUBLICITÉ CULTURELLE** Directrice CÉCILE REVENU (musiques) Tél. 01.42.44.15.32, SIMON DELPIROU (cinéma, vidéo, télévision) Tél. 01.42.44.16.17, BENJAMIN CACHOT (arts, scènes, livres) Tél. 01.42.44.18.12, FRANÇOIS MOREAU (coordinateur) Tél. 01.42.44.19.91 **PUBLICITÉ COMMERCIALE** Directeur LAURENT CANTIN Tél. 01.42.44.19.94 Directrice de clientèle ISABELLE ALBOHAIR Tél. 01.42.44.16.69 **PUBLICITÉ WEB** CHLOÉ ARON Tél. 01.42.44.19.98, LIZANNE DANAN Tél. 01.42.44.19.90, STÉPHANE BATTU (coordinateur) Tél. 01.42.44.00.13 **DÉVELOPPEMENT/NOUVEAUX MÉDIAS** Directeurs adjoints BAPTISTE VADON (promotion, médias, diversification) Tél. 01.42.44.16.07, LAURENT GIRARDOT (événements, projets spéciaux) Tél. 01.42.44.16.08 Assistante promotion presse SAMAR CHAABAN Tél. 01.42.44.16.68 **MARKETING/DIFFUSION** Responsable ANNABELLE BIZARD Tél. 01.42.44.15.65 Chef de projet marketing direct MATHIAS PREMEL Tél. 01.42.44.00.17 Assistant Inrocks Store, diffusion THOMAS FEYFANT Tél. 01.42.44.16.62 Chargée de création NATHALIE COULON **ABONNEMENT** LES INROCKUPTIBLES SERVICE ABONNEMENT Libre réponse 83378, 60647 Chantilly CEDEX Renseignements au 03.44.62.52.35 ou par mail : abo.lesinrocks@ediis.fr **STANDARD/ACCUEIL** GENEVIÈVE BENTKOWSKI-MENAIS, WALTER SCASSOLINI **FABRICATION** Directeur de production VIRGILE DALIER Responsable de fabrication GILLES COURTOIS Impression, finition ROTO AISNE printed in France Distribution PRESSTALIS Contact agence DESTINATION MÉDIA – DIDIER DEVILLERS, CÉDRIC VERNIER Tél. 01.56.82.12.06, reseau@destinationmedia.fr Imprimé sur papier produit à partir de fibres issues de forêts gérées durablement, imprimeur ayant le label "imprim'vert" - Origine papier : Italie - taux de fibres recyclées: 0 %, fibres issues de forêts durablement gérées - certification : PEFC - P tot = 0.008kg/to **INFORMATIQUE** Directeur technique CHRISTOPHE VANTYGHEM Technicien d'exploitation et de maintenance FARID FARHAT **LES ÉDITIONS INDÉPENDANTES SA** Actionnaire principal, président MATTHIEU PIGASSE Directrice générale ÉLISABETH LABORDE Directeur administratif et financier HADRIEN ALLIX Comptabilité PATRICIA BARREIRA, DELPHINE BROCHE, CAROLINE VERGIAT Administrateurs MATTHIEU PIGASSE, JEAN-LUC CHOPLIN, LOUIS DREYFUS Fondateurs ARNAUD DEVERRE, CHRISTIAN FEVRET, SERGE KAGANSKI Directrice de la publication ÉLISABETH LABORDE Dépôt légal 1er TRIMESTRE 2018 ISSN 0298-3788 Les Inrockuptibles 2 est édité par Les Editions Indépendantes, société anonyme au capital de 326 757,51 euros RCS Paris B 428 787 188 000 21

© Les Inrockuptibles 2018, tous droits de reproduction réservés.
Les Inrockuptibles, 24, rue Saint-Sabin 75011 Paris – Tél. 01.42.44.16.16, fax 01.42.44.16.00, www.lesinrocks.com

COUVERTURE Janis Joplin au Northern California Folk-Rock Festival à San Jose le 18 mai 1968 © Michael Ochs Archives/Getty Images

✳ La gazette de décembre '68

✳ **En Angleterre sort sur les écrans *If...* de Lindsay Anderson. Le film, qui fait écho aux événements de Mai, met en scène des élèves d'une *public school* se rebellant violemment. Malcolm McDowell y trouve là son premier rôle. Interdit aux moins de 16 ans et classé X à sa sortie, le film recevra la Palme d'or à Cannes l'année suivante.**

✳ **Le 11, enregistrement du *Rock and Roll Circus*. John Lennon, Eric Clapton, Jethro Tull, Taj Mahal, Yoko Ono, The Who, Marianne Faithfull : autant de noms prestigieux présents pour ce cirque rock fomenté par les Stones. Le show marque la dernière apparition publique de Brian Jones comme membre du groupe. Malgré de bons moments (notamment *Yer Blues* joué par Keith Richards à la basse, Clapton et Lennon aux guitares et Mitch Mitchell à la batterie), les Stones feront interdire, pour de mystérieuses raisons, la diffusion des images jusqu'en 1996.**

✳ **Décembre, mois du théâtre. Le 10, le Théâtre de la Ville, anciennement Théâtre Sarah-Bernhardt, qui avait été fermé deux ans pour travaux, rouvre avec la pièce de Luigi Pirandello *Six personnages en quête d'auteur*. C'est le comédien et metteur en scène Jean Mercure qui dirige la salle, lui donnant une programmation pluridisciplinaire. Le 14, le tout nouveau directeur de l'Elysée Montmartre, Jean-Louis Barrault (qui avait été évincé du Théâtre de l'Odéon), y crée le spectacle *Rabelais*. Enfin, le 16, *L'Amante anglaise* de Marguerite Duras est mis en scène par Claude Régy au Théâtre du palais de Chaillot avec Madeleine Renaud, Claude Dauphin et Michael Lonsdale.**

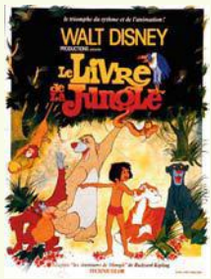
✳ ***Astérix et Cléopâtre,* dessin animé réalisé par René Goscinny et Albert Uderzo d'après leur BD et produit par les studios Belvision, sort sur les écrans le 19. Le formidable Roger Carel assure la voix de l'irréductible Gaulois. Le film marque la première apparition d'Idéfix à l'écran.**

Le King est de retour

Après sept années consacrées au cinéma plutôt qu'à sa carrière musicale, Elvis Presley revient avec grand fracas à la télévision sur la chaîne NBC avec un show sponsorisé par la marque Singer, *Singer Presents... Elvis* (plus tard appelé le *'68 Comeback Special*). L'enregistrement des bandes-son a lieu en juin 1967 en studio. Le 27 et 29 juin, quatre shows (deux assis, deux debout) sont enregistrés devant un public restreint. Le show, d'une durée de 50 minutes, est diffusé le 3 décembre. Elvis, tout de cuir noir vêtu, interprète un best of de ses tubes *(Blue Suede Shoes, All Shook Up, That's All Right Mama, Don't Be Cruel...)*. La chanson *If I Can Dream,* qui cite Martin Luther King et clôt le spectacle (contre l'avis de son manager, le Colonel Parker, qui voulait un classique chant de Noël), sort en single et sera classée treize semaines au Billboard. L'album tiré du concert se classera 8e. Le show télévisé est un immense succès, faisant 42 % d'audience. Il relance la carrière musicale du King et amorce son retour sur disque et à la scène.

'68 Comeback Special sur NBC.

Le Livre de la jungle s'anime



Après l'adaptation au cinéma en 1942 du livre de Rudyard Kipling, *Le Livre de la jungle,* c'est au tour de Disney de s'attaquer à ces nouvelles inspirées par la vie de Kipling en Inde et ayant pour héros récurrent Mowgli, jeune garçon élevé dans la jungle parmi les loups. Réalisé par Wolfgang Reitherman, ce film d'animation est le dernier supervisé par Walt Disney lui-même, qui meurt le 15 décembre 1966. Succès dès sa sortie aux Etats-Unis en octobre 1967, il faut attendre le 11 décembre 1968 pour le voir en France et découvrir sa bande-son au potentiel tubesque. Plus de 1 500 000 spectateurs français iront voir le film ce mois-ci. Ce succès ne sera jamais démenti au fil des années.

Mort de **John Steinbeck**

L'écrivain américain John Steinbeck décède le 20 à 66 ans. Il était l'auteur de romans à caractère social se passant pour la plupart en Californie comme *A l'est d'Eden* (1952), *Des souris et des hommes* (1937), ou encore *Les Raisins de la colère* (1939), pour lequel il reçut le prix Pulitzer. Steinbeck obtint le prix Nobel de littérature en 1962.

ALBUMS

Stevie Wonder For Once in My Life

James Taylor James Taylor

Blood, Sweat & Tears Blood, Sweat & Tears

The Soft Machine The Soft Machine

Taj Mahal The Natch'l Blues

Joan Baez Any Day Now

Tom Rush The Circle Game

Spirit The Family That Plays Together

Eric Burdon and the Animals Love Is

Pentangle Sweet Child

The Pretty Things S.F. Sorrow

SINGLES

The Foundations Build Me Up Buttercup

The Rolling Stones Sympathy for the Devil

Fairport Convention Meet on the Ledge

The Rolling Stones Factory Girl

Bee Gees I Started a Joke

The Turtles You Showed Me

TOPS

France **Salvatore Adamo** Pauvre Verlaine

UK **The Scaffold** Lily the Pink

US **Marvin Gaye** I Heard It Through the Grapevine

✳ **Au Brésil, le président Artur da Costa e Silva promulgue le décret AI-5 qui renforce ses pouvoirs et la dictature en place depuis 1964. Le pays entre dans une de ses périodes les plus sombres.** ✳ **Le chanteur d'opérette Dario Moreno décède le 1er à Istanbul. Le 7, il devait reprendre à Paris au Théâtre des Champs-Elysées son rôle aux côtés de Jacques Brel dans *L'Homme de la Mancha,* créé à Bruxelles en 1967. Il sera remplacé par Robert Manuel.** ✳ **Le 1er a lieu à San Francisco le dernier concert de Janis Joplin avec Big Brother & the Holding Company.** ✳ **Le 1er, le SMIG passe à 3,08 francs de l'heure.** ✳ ***Il était une fois dans l'Ouest* de Sergio Leone, avec Charles Bronson, Claudia Cardinale et Henry Fonda, sort sur les écrans italiens.** ✳ **Parution de *L'Aveu* du Tchèque Artur London, autour du procès d'un responsable du parti communiste tchèque faussement accusé d'espionnage dans les années 1950.** ✳ **Le 28, un raid israélien a lieu à l'aéroport de Beyrouth en représailles d'un attentat palestinien contre un Boeing israélien à l'aéroport d'Athènes le 26.** ✳ **Décès de l'écrivaine britannique Anna Kavan à 67 ans. Gravement dépressive et héroïnomane, elle laisse une œuvre sombre et hantée, dont *Neige* et *Laissez-moi ma solitude*.**

Moon safari

1968 est une année charnière dans la course à la conquête de l'espace, grâce aux premières missions habitées du programme Apollo. **Par Noémie Lecoq**

La famille de l'astronaute James Lovell assiste au décollage de la mission Apollo 8 depuis le Kennedy Space Center en Floride le 21 décembre 1968.

A la veille de Noël 1968, à la télévision américaine, trois hommes lisent à tour de rôle des passages du Livre de la Genèse. Ils terminent en souhaitant un joyeux Noël à tous les habitants de la Terre. Une émission presque traditionnelle, à un détail près : les trois Américains en question, Frank Borman, James Lovell et William Anders se trouvent alors au-delà de l'orbite terrestre. Ils sont les premiers êtres humains à passer les fêtes de fin d'année dans l'espace.

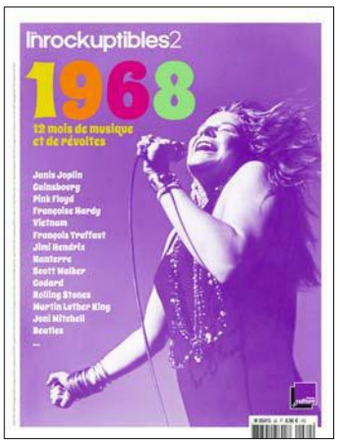
Cette mission, Apollo 8, est le point d'orgue de nombreuses avancées technologiques qui ont jalonné l'année 1968. Du 21 au 27 décembre, ces trois membres d'équipage entrent dans l'Histoire : ils sont les premiers à pouvoir observer non seulement la Terre en entier, mais aussi la face cachée de la Lune et un "lever de Terre" vu depuis la Lune. Ils accomplissent l'un de leurs objectifs principaux, à savoir prendre en photo la surface de la Lune pour trouver le terrain le plus propice à l'alunissage d'une future mission sur la mer de la Tranquillité, plaine de basalte où se posera effectivement la mission Apollo 11 quelques mois plus tard, en juillet 1969. En plus de leur utilité astronautique, ces précieux clichés portent un pouvoir évocateur inouï en mettant en images ce que beaucoup de gens fantasment depuis des siècles, de Jules Verne à Hergé ou Georges Méliès.

Pour en arriver là, de nombreux tests ont lieu tout au long de l'année 1968. En pleine Guerre froide, la concurrence entre les Etats-Unis et l'URSS déclenche une "course à la Lune" sous haute tension – cette conquête territoriale a des enjeux politiques évidents. NASA contre OKB : les agences spatiales des deux pays rivaux doivent se surpasser pour être la première à envoyer des hommes sur la Lune. Deux missions soviétiques, Soyouz 2 et 3, sont lancées en octobre mais ne parviennent pas à amarrer dans l'espace. En septembre et en novembre, deux vols inhabités, Zond 5 (qui emporte avec lui deux tortues et des insectes, qui reviendront sains et saufs sur Terre) et 6, parviennent à effectuer un aller-retour incluant un survol de la Lune. Le vol habité sera la prochaine étape : une équipe de cosmonautes soviétiques attendent leur ordre de lancement début décembre.

Si la mission n'avait pas été annulée (la fusée et le vaisseau n'étaient pas prêts), ils auraient devancé Apollo 8 d'une dizaine de jours. Quand le bureau d'étude soviétique prend conscience de l'avance prise par les Etats-Unis et, par conséquent, de son propre retard, la décision est prise d'arrêter le programme Zond pour se concentrer l'année suivante sur le programme N1-L3.

Après des tirs d'essai jusqu'au mois d'avril, la NASA propulse dans l'espace un premier vol habité – trois astronautes sont à bord – en octobre : la mission Apollo 7, qui envoie des images diffusées en direct à la télévision américaine (une première mondiale) et orbite autour de la Terre. Cela aurait dû être aussi le cas pour Apollo 8, mais les réussites dans le camp d'en face incitent l'agence américaine à en avancer le décollage et à pousser encore plus loin son ambition : quitter l'orbite terrestre (une première pour un vol habité), faire le tour de la Lune, s'en approcher pour préparer les aventures suivantes et revenir sur Terre sans encombre. Résultat de cette course à l'espace qui bat tous les records en 1968, le succès d'Apollo 8 donne l'avantage aux Américains qui s'apprêtent à réaliser l'exploit : quelques mois plus tard, en juillet 1969, ils décrocheront la Lune. ✳

© Rolls Press/Popperfoto/Getty Images



1968

avec MUSIC

Pour approfondir le sujet, une sélection d'œuvres indispensables à découvrir sur iTunes.

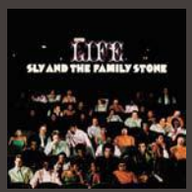
http://bestof.lesinrocks.com/hs1968/

LE BEST-OF

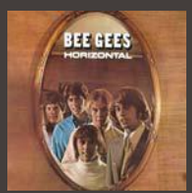
Albums écouter sur MUSIC

Serge Gainsbourg
Bonnie and Clyde
Comic Strip, Docteur Jekyll and Mister Hyde, La Javanaise…
Un concentré de tubes pour cet album dont Brigitte Bardot fut la muse fascinante.

Johnny Cash
At Folsom Prison
L'Homme en noir a enregistré ce disque live à l'intérieur de la prison californienne de Folsom, face à un public de 2 000 prisonniers. Un concert de légende.

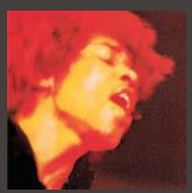


Sly and the Family Stone
Life
Propulsé par le talent du charismatique Sly Stone, cet album funk et soul n'a pas eu le succès mérité. C'est pourtant un indispensable.

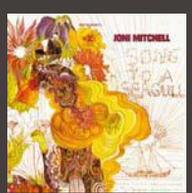


Bee Gees
Horizontal
Ce quatrième album, avec les tubes *Massachusetts* et *World* pour singles, marque les débuts du succès pour le groupe des frères Gibb.

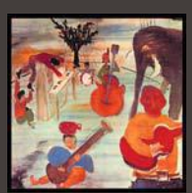
Pink Floyd
A Saucerful of Secrets
Marquant la dernière apparition de Syd Barrett sur un album de Pink Floyd, *S.O.S.* (comme les fans le surnomment) s'ouvre sur le classique *Let There Be More Light*.



The Jimi Hendrix Experience
Electric Ladyland
Produit et composé par Hendrix, ce double album s'est rapidement hissé à la 1re place des charts US grâce à ses *Voodoo Chile, Crosstown Traffic, Gypsy Eyes…*



Joni Mitchell
Song to a Seagull
Avec des mélodies sublimes, le premier album de la Canadienne, produit par David Crosby, est d'une pureté absolue, en communion avec la nature.



The Band
Music from Big Pink
Mené par Robbie Robertson, The Band accompagna Bob Dylan avant de se lancer sans lui. Entre blues, country, rock et folk, son premier album est indémodable.

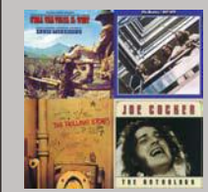
The Beatles
The White Album
Album fleuve, ce *White Album* brasse les styles, les orchestrations, les genres comme aucun album rock auparavant. Déroutant et brillant.

The Zombies
Odessey and Oracle
Un album à redécouvrir pour des perles de pop baroque et psyché comme *Time of the Season* ou *Care of Cell 44*.

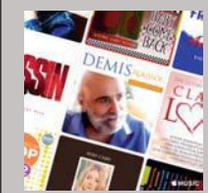
Big Brother & the Holding Company
Cheap Thrills
Avec une Janis Joplin au sommet et son faux enregistrement live, *Cheap Thrills* est toujours une référence du blues-rock psyché.

The Rolling Stones
Beggars Banquet
Un des chefs-d'œuvre des Stones, marqué par un retour aux sources rock avec *Sympathy for the Devil* et *Street Fighting Man*.

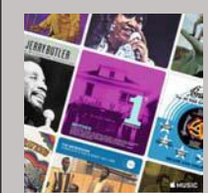
Playlists écouter sur MUSIC



1968 en 50 morceaux
La vague de liberté déferlant cette année-là a transformé la musique à jamais. Nina Simone, Jacques Dutronc, les Stones… Retrouvez la sélection des *Inrockuptibles*.



Les tubes de 1968
Dans les rues françaises, on se révolte, tandis que sur vinyle chanteurs et chanteuses tentent d'adoucir les mœurs. Johnny, Sheila, Eddy, Brigitte…, ils ont tous répondu présents.



Soul Hits: 1968
Quels ingrédients faut-il réunir pour se hisser en haut des charts ? Aretha Franklin, Stevie Wonder, Otis Redding…, ces légendes de la soul vous donnent la réponse en 24 titres.

Les droits civiques en musique : 1954-1968
Le vent d'émancipation de l'époque irrigue aussi la musique. La B.O. d'artistes engagés et qui n'ont jamais perdu espoir.

les InrocksStore

29,90 €
Edition ultra-limitée

- 100% coton bio
- Labellisé Fair Wear Foundation
- Imprimé en France

T-shirt 1968

Exclusivité InrocksStore

D'Abbey Road à Mexico, de Memphis au désert andalou,
en passant par Paris et New York...

Ce T-shirt est un regard sur 1968 : année brûlante,
sommet de luttes et de création, d'ici et d'ailleurs.

Et avec le code **68TARD** -20 % sur les 50 premières commandes

mgen
GROUPE vyv
MA SANTÉ, C'EST SÉRIEUX.
J'AI CHOISI MGEN
MUTUELLE SANTÉ - PRÉVOYANCE
Martin Fourcade et 4 millions de personnes ont choisi MGEN pour la confiance, la solidarité, l'accès aux soins de qualité et le haut niveau de prévoyance.
www.antigel.agency - 00996 - Novembre 2017 - © Hervé THOUROUDE - Document et rendu contractuel

MARTIN FOURCADE
CHAMPION DU MONDE &
CHAMPION OLYMPIQUE
DE BIATHLON

FRANCE
mgen GROUPE vyv
PARTENAIRE OLYMPIQUE

MGEN, Mutuelle Générale de l'Éducation Nationale, n°775 685 399, MGEN Vie, n°441 922 002, MGEN Filia, n°440 363 588, mutuelles soumises aux dispositions du livre II du code de la Mutualité - MGEN Action sanitaire et sociale, n°441 921 913, MGEN Centres de santé, n°477 901 714, mutuelles soumises aux dispositions du livre III du code de la Mutualité.